Ulrich Middeldorf

Of the same volume

Lett. on the Mineralogy

Cahier de M. le Marquis d'Argens
Il suppose ici un grand et un
certain facilité de style — Durante, il
a l'audace de mettre le grand Michel=
=ange peintre, architecte, poète au dessus
de tous peintres Le Brun. ici la patriotisme
l'emporte sur le bon sens (1834) A. G

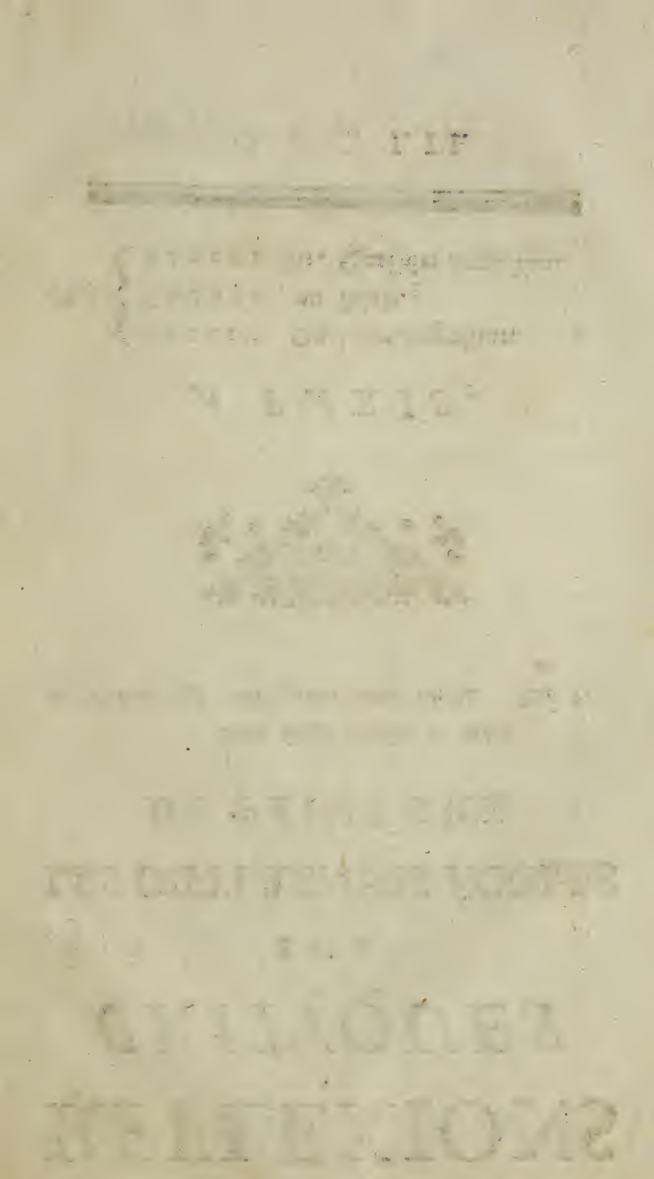
REFLEXIONS *CRITIQUES* SUR LES DIFFÉRENTES ÉCOLES DE PEINTURE.

nam longè præstat in arte,
Et solertius est multò genus omne virile. Luc. v.

A PARIS,

Chez { ROLLIN, Quai des Augustins.
GRANGE', au Palais.
BAUCHE Fils, Quai des Augustins.

M. D CC. LII.



REFLEXIONS CRITIQUES SUR LES DIFFÉRENTES ÉCOLES DE PEINTURE.

§. I.

Deſſein de cet Ouvrage.

QUOIQUE nous ayons pluſieurs de nos Auteurs, qui ont écrit ſur la Peinture, ils font connoître cependant d'une maniere aſſez foible, le mérite de nos Peintres François. Lorſque Félibien écrivit ſon Ouvrage, à peine la France avoit-elle eu le quart des

grands Peintres, qui y ont brillé dans la ſuite : on peut dire la même choſe du Livre de M. de Pilles, que de celui de Félibien ; toutes les Brochures qu'on a publiées dans ces derniers tems ſur l'expoſition des Tableaux, ne donnent qu'une idée aſſez foible du mérite de nos Peintres vivans. Quelques-unes même de ces Brochures, ſont plutôt des ſatires que des réflexions éclairées.

On a publié il y a quelques années, une nouvelle Vie des Peintres ; elle eſt écrite avec beaucoup de ſageſſe ; elle contient bien des choſes inſtructives ; mais elle ne met point aſſez nos Peintres François en paralléle avec les Italiens & les Flamans, pour qu'on puiſſe d'un coup d'œil juger de l'égalité de leur mérite avec leurs Rivaux, & peut-être de leur ſupériorité en pluſieurs choſes : le prix de ce Livre eſt d'ailleurs trop conſidérable, pour qu'il ſoit généralement répandu. Plu-

ſieurs bons Citoyens, jaloux de la gloire de leur païs, qui entendent ſans ceſſe louer les Peintres Italiens & Flamans, non-ſeulement par les Étrangers, mais par un grand nombre de leur Compatriotes, qui ne ſont que les échos de ces mêmes Etrangers, ne ſavent pas qu'il y a en France des Artiſtes qu'on peut oppoſer à ceux qu'ils vantent, dans le deſſein quelquefois de déprimer & d'abaiſſer indirectement ceux qui ont vécu, & qui vivent encore en France. J'ai ſouvent été le témoin de cette eſpéce d'affront fait à ma Patrie; &, quoique je ſois convaincu que ce n'eſt pas à un homme, dont les talens ſont auſſi médiocres que les miens, à vouloir contribuer à ſa gloire, je ne laiſſerai pas cependant d'oſer entreprendre ce qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'une meilleure plume, & moins novice que la mienne, voulut exécuter. Je n'ay, pour plaire à mes Lecteurs, d'autres reſſources à eſpérer, que celles que

donne la défense d'une bonne cause, qui peut bien plus sur les esprits qui aiment la vérité, que l'indignation sur laquelle Juvenal fondoit la réussite de ses satires : *Si natura negat, facit indignatio versum.*

§. III.

Jalousie des Italiens contre les Peintres François.

LES Italiens ont été nos maîtres dans les Arts; c'est à eux que l'on doit, après plusieurs siécles de barbarie, le renouvellement des Sciences, ainsi que de la Peinture, de la Sculpture & de la Musique. Les Sciences prirent beaucoup plutôt racine en France, que les Arts. Nous avions déja eu les Amiot, les de Thou, les Malherbe, les Montaigne, écrivains, dont les noms, dans des genres bien différens, iront à l'immortalité, que nous n'a-

vions pas un seul Artiste d'une grande distinction. Nous eûmes de la peine en France, pendant assez long-tems, à produire des Peintres, qui pûssent approcher de ceux, qui, répandus dans toute l'Italie, y avoient fondé diverses Écoles célebres, & illustré par-là toutes les grandes Villes. Rome avoit eu les Raphaël, les Michel-Ange, les André del Sarto, les Jule-Romain; Venise, les Titien, les Tentoret, les Paul Veronese; Modéne, les Corége. Boulogne, les Carrache, les Guide, les Dominicain, qu'à peine avions-nous en France le seul Vouet. Mais peu de tems après, on vit sortir de l'école de ce François, qui avoit été puiser ses connoissances en Italie, un essain de Peintres fameux, qui passeront à la postérité la plus reculée, & qui prouveront à cette même postérité, que la France sous les régnes de Louis XIV. & de Louis XV. l'emporte sur toutes les autres Nations, par les Arts, ainsi que par les Sciences. Les

mêmes tems qui produisirent les Corneille, les Racine, les Despréaux, les Molière, les Quinaut, les la Fontaine, les Gassendi, les Descartes, les Pétau, les Sirmond, les Bourdaloue, les Massillon, les Thomassin, les Vertot & les Mabillon, formérent les le Sueur, les le Brun, les Bourdon, les Mignard, les Poussin, les Valentin, les Blanchard, les Boulogne, les la Fosse, les Jouvenet, les Coypel, les Santére, les de Troie, les Rigaud, les Largiliére, & dans les tems où les Crébillon, les Piron, les Duché, les Prevôt, les Mairan, les Fontenelle, les Bufon, les d'Aremberg, les la Condamine, les Raynal, les du Renel, les Falconet, les Freron & le Sainte-Palaie illustrent leur patrie, on voit les Vanloo, les Caze, les Restou, les Boucher, les Natoire, les Toqué, les Pierres, & les la Tour.

Il n'est pas étonnant que ce nombre d'excellens Peintres François, qui se sont

ſuccédés les uns aux autres, & dont la plus grande partie ont été Contemporains, ayent excité la jalouſie des Italiens & des autres Nations ; des Italiens, puiſqu'ils ceſſoient d'être les ſeuls illuſtrés par la Peinture ; & des autres Nations, parce qu'elles voyoient augmenter la gloire de cette France qu'elles jalouſent ſi fort.

On ne doit donc faire aucun cas de l'affectation que témoignent en toutes les occaſions les Italiens, de mépriſer nos Peintres, & de parler des leurs avec exagération, en employant les ſuperlatifs, qu'ils placent ſans ceſſe, lorſqu'il s'agit de louer quelque choſe qui a rapport à leur Patrie ; il faut regarder tous ces diſcours comme dictés, non-ſeulement par le préjugé, mais encore par l'envie ; vice, qui doit faire refuſer toute croyance à quiconque en eſt atteint.

L'on dira peut-être que les Anglois, les Allemans & les Eſpagnols, donnent dans

toutes les occaſions la préférence aux Peintres Italiens ſur les François ; je réponds à cela, qu'ils ſont beaucoup moins jaloux de la gloire des Italiens, que de celle des François. Les Vénitiens & les Boulonois ne diſputent point aux Anglois le Commerce du Levant & celui de l'Amérique ; ils n'ont point enlevé pluſieurs Provinces aux Autrichiens. Quiconque connoît le cœur humain, ſçait qu'en voilà trois fois plus qu'il ne faut pour qu'un Anglois & qu'un Autrichien, non-ſeulement ſouhaitent que l'Italien faſſe mieux que le François, mais ſe perſuadent qu'il a nullement mieux fait. Combien peu d'hommes y a-t'il qui s'élevent au-deſſus des préjugés de leur Nation, & qui rendent juſtice au mérite d'une autre, ennemie de la leur ! On imprime tous les jours à Londres, que les François n'ont pas le ſens commun. L'on traite quelquefois auſſi mal les Anglois à Paris ; & ces Livres, quelques ridicules

qu'ils ſoient, ne ſont pas ceux, qui dans le gros des deux Nations, ont le moins de Partiſans. Moliére, dans ſon genre, vaut Raphael dans le ſien. Avec quel mépris n'en ont pas parlé pluſieurs Poëtes Anglois? Et que n'a-t'on pas dit, & que ne dit-on pas encore tous les jours en France, de deux célébres Philoſophes Anglois, peut-être les plus grands que le monde ait eu? Ne prenons donc jamais pour juge d'une Nation, une autre qui ſoit jalouſe de ſa gloire.

L'on objectera encore, pour établir la ſupériorité des Peintres Italiens, par la voie de l'autorité, que les Eſpagnols, les Saxons, les Pruſſiens & pluſieurs autres Nations, amies aujourd'hui de la France, donnent la préférence aux Peintres Italiens ſur les Peintres François; cela ne fait encore rien contre la cauſe de ces derniers. Car il en eſt de toutes les réputations des Artiſtes Italiens, ainſi que de

celle de l'antiquité *è longinquo reverencia* : nous conſervons certaines idées qui nous ſont venues de nos peres, avec une eſpéce de zèle, qui ne nous permet pas de conſidérer, s'ils ne ſe ſont point trompés, & ſi nous ne nous trompons pas, en les ſuivant. C'eſt ainſi que tant de gens, qui n'ont jamais lû Homére, mais qui ſavent qu'il y a plus de deux mille ans qu'il a le titre de Divin, ſe figurent non-ſeulement qu'il ne ſauroit être égalé, mais qu'il n'y a aucun défaut dans ſes Ouvrages. Les Eſpagnols, les Saxons, les Peuples du Nord ont entendu dire pendant cent-cinquante ans, que les Italiens étoient les plus grands Peintres du monde : ils diront peut-être encore quatre cens ans la même choſe, quand même il y auroit des Peintres, dont ils verroient les Ouvrages bien ſupérieurs à ceux des Italiens.

Il n'y a pas un Profeſſeur Allemand, dans les Univerſités, qui ne penſe que Mo-

liére eſt bien inférieur à Ariſtophane, & qu'il eſt très-éloigné de ce ſel Attique, qu'on trouve dans le Poëte Grec. Et pourquoi ſeroit-il moins enchanté de ce ſel Attique, qu'un de nos plus beaux eſprits (c'eſt Monſieur de Racine) qui, à l'occaſion de ce même ſel, a pouſſé le préjugé juſqu'au point de croire, que les Athéniens, ainſi que les autres Peuples, ne pouvoient pas rire quelquefois d'une ſotiſe. Apprenons donc que les louanges qui ſont données pendant une longue ſuite d'années, peuvent bien prouver que l'objet ſur lequel elles ſont tombées, étoit louable; mais non pas qu'il étoit plus louable qu'un autre, qui, n'ayant pas été ſi loué, parce qu'il n'a pas été ſi connu, mérite cependant autant de l'être.

J'ajoûterai à ce que je viens de dire, qu'il paroît que bien des Nations étrangéres reviennent du préjugé où elles étoient, que les Italiens avoient produits les ſeuls

grands Peintres : elles commencent à rendre justice aux François ; & si elles conservent encore une trop grande prévention en faveur des anciens Artistes Italiens, il est certain qu'on ne sauroit leur faire ce reproche, quant à ce qui regarde les modernes ; car elles sont très-persuadées que les Italiens n'ont plus que des Peintres médiocres ; & la preuve qu'ils sont convaincus de cette vérité, c'est que tous les Peintres attachés aux différens Souverains de ces Païs, sont tous François. Silvestre, est le premier Peintre du Roi de Pologne ; Vanloo du Roi d'Espagne ; Pesne, du Roi de Prusse : ce Prince dans lequel l'Europe étonnée, admire également le Roi, le Conquérant & le Philosophe, & qui, à l'art de regner, joint les connoissances les plus sublimes & le goût le plus épuré, a montré son inclination pour nos Peintres François : les superbes Bâtimens qu'il a fait construire, dignes de la grandeur des

Romains, ne ſont remplis que des Ouvrages de nos Boulogne, de nos Caze, de nos Coypel, de nos de Troie, de nos Chardin, de nos Rigaud, de nos Largiliére, de nos Wateau & de nos Vanloo.

§. III.

Des préjugés de certains Connoiſſeurs François.

LORSQUE les Italiens veulent prouver la ſupériorité de leurs Peintres ſur les François, ils citent le ſentiment de ceux qu'ils nomment Connoiſſeurs ; ils font beaucoup valoir, avec quelque apparence de raiſon, l'aveu de quelques-uns de nos François, qui parlent des Peintres Italiens, avec le même enthouſiaſme que de leurs Compatriotes. Quand on fait quelque attention à cette objection, on en reconnoît d'abord le foible ; & je crois qu'il eſt très-

aisé de le démontrer par trois raisons ; examinons d'abord la premiére.

Il y a en France, comme par-tout ailleurs, des gens qui son partisans si outrés de l'antiquité, que rien n'est beau, selon eux, que ce qui n'a point été fait dans leur siécle ; il est donc naturel que ces gens donnent la préférence aux anciens Peintres Italiens, qui sont, eu égard à nos Peintres François, ce que les Grecs & les Latins sont à nos Orateurs & nos Poëtes. Puisqu'il ne nous reste plus rien des anciens Peintres de la Gréce & de * Rome ; les jugemens de semblables gens, quelques connoisseurs qu'ils soient, ne sont

* Il ne nous reste pour monumens de la Peinture ancienne que quelques fragmens à *Herculaneum*, & les bas reliefs appellés la *Nôce Aldobrandine :* ces Peintures sont sans perspective & sans couleur. Voyez une Brochure sur la Peinture, fort bien écrite, & dans laquelle on a placé plusieurs gravûres des Tableaux de *Herculaneum.*

pas

pas d'un plus grand poids pour un homme qui cherche la vérité, que les longs raisonnemens de Madame Dacier, pour excuser tous les défauts d'Homére, & ceux de son mari, pour rendre sublime un Vers d'Horace, dans lequel il n'y aura qu'une pensée très-simple.

Je viens à la seconde raison. Il y a bien des gens qui mépriſent nos Peintres François, qui ne sont que de prétendus connoisseurs, dont toute la science consiste à répéter mot à mot ce qu'ils ont entendu dire à quelques personnes, qu'ils se figurent entendre parfaitement l'art dont ils parlent; & qui peut-être le sçavent aussi peu, que ceux qui les écoutent. Quel fondement peut-on faire sur la décision de pareils Connoisseurs? Cependant on ne peut pas dire, combien le nombre en est considérable. Dans toute sorte d'état, dans toute sorte de profession, il y a des gens qui veulent décider du mérite des

plus grands Peintres, & qui ſont auſſi peu en état d'en juger, que le ſeroit un homme qui voudroit traduire Perſe, & qui, à peine entendroit le latin du Nouveau Teſtament. Si on donnoit un crayon à ces gens-là, à peine ſçauroient-il deſſiner un œil ; cependant, à les ouir, ils apperçoivent des corrections dans les Tableaux des plus grands Peintres François. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que parmi les gens qui décident ſi hardiment ſur un Art, dont ils ont à peine les premiers principes, on voit des perſonnes qui ont pour d'autres Sciences des talens diſtingués. La paſſion de paſſer pour être univerſels, les fait donner dans ce ridicule : ils font, il eſt vrai, illuſion à quelques ignorans, en parlant du pinceau du Corége, des contours du Carache, de la couleur du Titien, du faire de Paul Veroneſe ; mais quand ils ont débité ces phraſes, & qu'un vrai Connoiſſeur paroît, le *maſque*

tombe, l'ignorant reſte, & le ſçavant s'évanouit. Je pourrois ici (ſi je ne m'étois défendu en commençant cet Ouvrage tout ce qui a l'air de ſatyre) nommer quelques-uns de nos Auteurs, qui ont affecté dans leurs Ouvrages de placer quatre ou cinq comparaiſons priſes de l'Art des Peintres, pour que leurs Lecteurs les cruſſent fort profond dans le même Art.

Je paſſe à la troiſiéme raiſon. Parmi les Gens riches qui forment des Cabinets, il y en a pluſieurs qu'on pourroit comparer aux principaux Chefs des Eunuques du Grand Seigneur. Ces hommes, à qui les femmes ne ſont d'aucune utilité, ont cependant des Sérails nombreux; ils font venir à grand frais du fond du Royaume de Viſapour, des Eſclaves qui leur coutent fort cher, & dans leſquelles ils ne connoiſſent d'autre mérite que le prix conſidérable qu'ils en donnent. Combien voit-on en Angleterre de prétendus con-

noisseurs, qui n'estiment un Tableau que par le prix qu'il leur coute ; ils laissent acheter les Ouvrages des Boucher, des Vanloo, à de sages amateurs, qui connoissent également & le mérite des Tableaux, & le prix de l'argent. Quant à eux, ils prennent l'or à pleine main pour placer dans leur Cabinet un vieux Tableau du Perugin ou de Jules Romain ; ils admirent la molleſſe du premier, & la couleur enchantereſſe du dernier.

§. IV.

De l'Académie de Peinture établie à Rome par M. de Colbert.

LEs Etrangers, & surtout les Italiens, se figurent que, parce que nous envoyons quelques-uns de nos jeunes gens étudier à Rome, ils sont en droit de soutenir, que l'on ne peut devenir grand Pein-

tre que chez eux, puiſque nous allons, nous qui prétendons être leur rivaux, apprendre notre métier dans leur Pays. Ce raiſonnement pouvoit être fort bon il y a ſoixante & dix ans; mais il n'a aucun fondement aujourd'hui. Lorſque M. de Colbert établit notre Académie de Peinture à Rome, nous n'avions eu encore qu'un très-petit nombre de bons Peintres : il falloit exciter l'émulation des jeunes gens; l'établiſſement de M. de Colbert étoit donc néceſſaire. Dans la ſuite, la France ayant eu d'auſſi grands Peintres que l'Italie & en auſſi grand nombre, il n'a plus été de la même utilité. Nous avons des antiques à Paris ſi parfaitement moulées, que nous pouvons deſſiner avec autant de profit les plus belles figures, que dans le Belveder. Quant à la couleur, Paris offre des moyens de s'y perfectionner bien au-deſſus de ceux qu'on peut avoir à Rome. La Galerie de Rubens,

tréſor immenſe pour le coloris, eſt ouverte à tous nos Peintres; nos Cabinets ſont remplis de Rimbrant & des Vandeck. Les Salons, où l'on vient d'expoſer une petite partie des Tableaux du Roi, pour l'utilité des Artiſtes & le plaiſir des Connoiſſeurs, abondent en Titien, en Paul Veroneſe, en Corége. M. le Duc d'Orléans eſt poſſeſſeur des plus beaux Tableaux de Chevalet, qu'ait fait ce dernier Peintre. A ces Artiſtes étrangers, ajoutons les Ouvrages de nos Blanchart & de nos de Troie, de nos Largiliere, de nos Lemoine; & nous verrons que nous avons autant de moyen, pour bien colorier à Paris, qu'en ont les jeunes gens qui vont à Rome pour ſe gâter & pour prendre un goût de brique dans les Tableaux & dans les Freſques nombreuſes de Jules Romain, dans les Tableaux noirs du Carache, dans les Ouvrages couleur de cendre de Michel-Ange & de Daniel de Volterre, enfin dans

le goût foible & grisâtre de presque tous les Peintres de l'Ecole Romaine, si l'on en excepte Carle-Marate.

Il y a une raison sans replique, pour prouver que nos Peintres n'ont point besoin d'aller chercher ailleurs la perfection de leur Art. Nos meilleurs Artistes, à l'exception de deux ou trois, ne furent point à Rome ; le Sueur, Jouvenet, Fontaine, de Troie, Rigaud, Largiliere, Caze, ne sortirent point de Paris : le Moine n'a jamais travaillé en Italie, & le voyage qu'il fit de trente ou quarante jours dans ce pays, fût plutôt pour se convaincre de son mérite, que pour augmenter ses connoissances. Je suis bien persuadé qu'en voyant les Tableaux des plus grands Maîtres d'Italie, il dût dire souvent en lui-même, l'*anche io son pittore*, du Corrége. Il faut donc convenir qu'on peut être un très-grand Peintre, sans devoir rien aux Italiens. On répondra peut-être, que si les

Peintres François, dont je parle, avoient vû Rome, ils auroient encore été plus loin qu'ils n'ont été ; c'eſt de quoi je ne conviens point, parce qu'ils n'auroient eu aucun moyen de plus pour mieux deſſiner & mieux colorier, comme je viens de le prouver ; & quant à ce qui regarde la ſageſſe de la compoſition, l'effet du clair-obſcur, le coſtume, ils y ont plus excellé que n'ont fait preſque tous les Peintres Italiens, dont ils auroient pu voir les Ouvrages.

Pour prouver qu'un grand Peintre François, qui étudie longtems à Rome, l'emporte ſur un grand Peintre François qui ne ſort jamais de Paris, il faudroit montrer qu'il y a eu parmi les grands Peintres, qui ont été à Rome, un Artiſte ſupérieur à tous ceux qui n'y ont point été : or, non ſeulement on ne ſçauroit prouver cela, mais la choſe eſt arrivée tout au contraire ; car, en me contentant,

pour ne pas faire un trop long parallele, de choisir parmi les Peintres qui ont étudié en Italie, celui qui a le plus de réputation. Je veux parler de le Brun ; je le trouve inférieur à le Sueur, qui n'est jamais sorti de Paris ; & il faut observer que la chose, où le Sueur est supérieur à le Brun, est précisément celle qu'on va le plus chercher à Rome, c'est l'élégance du dessein ; tout homme qui se connoît, sçait combien les Figures de le Sueur sont plus sveltes & plus finement dessinées que celles de le Brun.

On demandera pourquoi, si l'Académie de Rome est si peu utile aujourd'hui, on la laisse cependant subsister ? Je répons à cela qu'elle est utile a encourager les jeunes gens, par la distinction qui est attachée à ceux qui sont envoyés, & par l'aisance qu'elle leur donne pour travailler sous un excellent Directeur, sans être occupé du soin de leur entretien, qui souvent les

oblige à précipiter leur travail. Quand un jeune Artiſte a beſoin d'argent pour ſa nourriture, comment peut-il donner à finir ſes Ouvrages tout le tems qu'ils demandent ?

La gloire du Roi & de la Nation eſt encore attachée à conſerver un établiſſement, qui prouve ſans ceſſe à toute l'Europe, les ſoins que Louis le Grand prit, pour porter dans ſon Royaume les Arts dans leur point de perfection, & qui fournit aujourd'hui aux Romains, par les excellens Hommes qu'on met à la tête de cette Académie, & par les célébres Sujets qu'elle forme, un moyen pour retrouver chez les François, ce qu'ils leur ont donné autrefois. C'eſt ainſi que, pendant que le ſieur Bouchardon a été à Rome, il a pû montrer à ce nombre de Sculpteurs Italiens qui lui ſont ſi inférieurs, l'art de rapprocher du mérite de Michel-Ange, dont ils ſe ſont ſi fort éloignés. C'eſt encore ainſi que

M. de Troie peut ſuppléer au défaut total de grands Peintres Italiens, réparer la perte de Solimaine & de Carle-Marate, qui ſemblent avoir emporté avec eux dans le tombeau un Art, qui fût jadis pouſſé à un ſi haut dégré de perfection dans leur Patrie.

§. V.

Jugemens de quelques-uns de nos Peintres ſur les Peintres Italiens.

L'OBJECTION la plus apparente que faſſent les Italiens, pour prouver la grande ſupériorité de leurs Peintres ſur les nôtres, c'eſt les louanges exceſſives de quelques-uns de nos Artiſtes, en faveur de ceux que produit l'Italie. Non ſeulement ils ne ſe contentent pas de louer les Peintres, & de rendre à leur mérite ce qui leur eſt dû, mais ils affectent dans toutes

les occaſions de les élever aux dépens de leurs Compatriotes. Une partie de ces François ſi prévenus en faveur de l'Italie, & ſi peu attentifs à chercher tout ce qui peut relever la gloire de leur Patrie, ſont ſans s'en appercevoir les dupes de leur préjugé. M. de Pilles, ce ſage connoiſſeur, dont le nom ſeul fait l'éloge, s'eſt bien apperçu de cette prévention dangereuſe, que prennent les jeunes gens en faveur des Ecoles où ils ont été inſtruits, enſorte qu'ils ne voyent pas, non ſeulement les défauts de cette Ecole, mais qu'ils ne priſent ou qu'ils ne ſentent point les beautés des autres. Voilà ce qui arrive préciſément à quelques-uns de nos Peintres, qui, ayant paſſé leur jeuneſſe à Rome, ſe ſont ſi fort prévenus en faveur des Peintres Romains, qu'ils ne regardent les Ouvrages des autres qu'avec une prévention qui, leur en dérobe les beautés les plus ſenſibles. Il en arrive de même à tous les hommes,

qui ne regardent les choſes qu'à travers le voile du préjugé : écoutons parler M. de Pilles : ſon autorité mettra ce que je dis hors de doute. *C'eſt l'imitation & la ſenſation parfaite, qui fait l'eſſentiel de la Peinture, elle vient du deſſein & du coloris : & ſi Raphael & les habiles de ſon tems n'ont eu cette derniere partie qu'imparfaitement, l'idée de l'eſſence de la Peinture qui vient de leurs Ouvrages doit être imparfaite, auſſi bien que celle qui s'eſt introduite ſucceſſivement dans l'eſprit de quelques perſonnes, d'ailleurs même très-éclaires ; les Ouvrages du Titien & des autres Peintres qui ont mis au jour leurs Penſées à la faveur d'une fidele imitation, devroient, ce ſemble, avoir détruit les mauvais reſtes dont nous parlons, & avoir redreſſé les idées, ſelon que la nature & la raiſon l'exige d'un eſprit juſte. Mais comme la Jeuneſſe, ainſi que nous l'avons dit, n'apporte de Rome à Veniſe qu'un eſprit prévenu, elle n'y voit*

que comme en passant les beaux Ouvrages qui pourroient lui donner une juste idée, bien loin d'y contracter une habitude du bon coloris, qui feroit valoir les études qu'elle auroit faites à Rome, & qui la rendroit irréprochable sur toutes les parties de sa Profession. Voilà précisément la conduite que plusieurs de nos Peintres tiennent en revenant de Rome à Paris.

Outre le préjugé, l'amour propre, qui est encore plus fort chez les Artistes & les gens de Lettres que chez les autres hommes, est un puissant motif, pour engager plusieurs Peintres François à louer les Italiens aux dépens de leurs Compatriotes. Les Tableaux des Peintres François sont répandus dans nos Eglises, dans nos Hôtels, dans nos Maisons; ceux des grands Peintres Italiens, sont seulement dans quelques Cabinets. Les Artistes vivans à Paris, craignent rarement le parallele de leurs Ouvrages avec les Ouvrages des

Italiens ; au lieu que les Tableaux qu'ils font, soit pour les Eglises, soit pour les Appartemens des Particuliers, sont à côté de ceux de le Moine, de Jouvenet, de Boulogne, de Coipel, de Caze. Les Peintres François, qui louent beaucoup les Tableaux de ces habiles gens, croyent en quelque façon déprimer les leurs ; & qu'on ne dise pas que les gens qui ont du mérite sont exempts de cette basse jalousie ; on ne voit que trop, à la honte de l'esprit & du cœur humain, que les plus grands Hommes cherchent à déprimer les talens dans ceux qu'ils croyent dignes d'être leur rivaux : citons-en un seul exemple connu de tout le monde, & qui convient parfaitement au sujet dont nous parlons. Y a-t'il quelqu'un qui pense, que l'on auroit pû sur le mérite de le Sueur consulter judicieusement le Brun ? & que s'il avoit été question de décider des talens de le Sueur ou de ceux de quelque grand

Artiſte François, le jugement qu'en eut prononcé le Brun eut été équitable ? Tout homme qui connoît l'Hiſtoire de la Peinture, ſçait combien peu de fond on auroit dû faire ſur la déciſion de ce Peintre ; cependant y eut-il jamais un plus grand connoiſſeur que lui ? Ajoutons à cet exemple ce qu'a ſouffert le Moine pendant ſa vie de ſes envieux ; & concluons-en qu'il n'eſt rien qui ſoit ordinairement moins ſincére que le jugement d'un homme, ſur un autre, qui court la même carriere que lui.

Lorſque M. Perault voulut défendre la gloire du ſiécle de Louis XIV. contre les partiſans outrés de l'antiquité, il vint aiſément à bout de prouver qu'il y avoit des défauts conſidérables dans les Ouvrages des Anciens. Quand il fallut oppoſer aux beaux endroits des Grecs & des Romains d'autres endroits pris dans les Auteurs François, non ſeulement il échoua dans

ſon

ſon entrepriſe ; mais il ſe rendit même ridicule auprès des gens, qui penſoient que les Modernes l'emportoient ſur les Anciens. La jalouſie, que M. Perault avoit contre les plus célébres Auteurs, ſes contemporains, lui fit commettre mille bevûës. Il oppoſa les Tragedies de Quinaut à celles de Sophocle & d'Euripide ; L'Æneïde de Virgile, aux Poëmes de Scuderi, de Chapelain & de S. Amant. Qu'arriva-t-il de cela ? C'eſt que Deſpréaux, qui défendoit la cauſe des Anciens, triompha & parut avoir raiſon. Cependant ſon Adverſaire étoit peut-être auſſi-bien fondé que lui dans ſon opinion ; mais un amour propre mal entendu le mettoit dans l'impoſſibilité de prouver la vérité qu'il défendoit, l'empêchant d'oppoſer aux Anciens ceux qu'il falloit leur oppoſer, puiſqu'il étoit ennemi de Racine, de Moliére, de Deſpréaux, & de pluſieurs autres Grands Hommes, que le ſié-

cle de Louis XIV. a donné. Voilà ce qui arrive assez souvent à nos Artistes modernes ; ils ne louent parmi leurs Contemporains que ceux avec lesquels ils ont quelques liaisons. Si par hazard ils sont brouillés avec les meilleurs Peintres, il n'est pas étonnant qu'on conclut de leurs discours qu'ils trouvent les Italiens supérieurs aux François.

Je relèverai encore ici un autre défaut de M. Perault, dans son paralléle des Anciens & des Modernes ; c'est qu'aulieu de rendre aux Grecs & aux Romains toute la justice que ces grands Génies méritent, il a été uniquement occupé à relever leurs fautes ; souvent même il leur en a attribué qu'ils n'ont point commises, & a passé très-légerement sur les choses sublimes dont ils sont remplis. Je veux bien croire, pour la gloire de M. Perault, que la mauvaise foi eut moins de part dans sa conduite, que la triste nécessité où sa jalousie

contre les meilleurs Auteurs François l'avoit réduit à ne pouvoir faire uſage de mille beaux endroits, qu'on peut oppoſer à ceux des Anciens.

J'eſpere que mes Lecteurs ne me reprocheront point le défaut que je viens de condamner; je rendrai juſtice aux grands talens des Peintres Italiens, j'en parlerai avec le même zéle que ſi j'étois né leur Compatriote. Je ne me trouve point dans le cas de M. Perault, & je n'ai pas beſoin, pour louer les Peintres François, de chercher à diminuer le mérite de leurs rivaux. Les paralléles que je ferai, ſeront également des éloges pour les grands Artiſtes des deux Nations; & ſi une Critique modeſte y paroît quelquefois, elle tombera également ſur les Italiens, ſur les François & ſur les Flamans. Car je trouve (& je n'avance rien que je ne puiſſe prouver) que l'Ecole Françoiſe a produit aſſez de Grands Hommes

dans tous les genres de Peinture, pour pouvoir soutenir elle seule le paralléle non seulement avec toutes les Ecoles Italiennes, mais encore avec la Flamande. Je tâcherai sur-tout de n'omettre aucun Peintre fameux; je parlerai même amplement d'un qui est très-peu connu en France & en Italie, parce qu'il ne fait guéres que des Tableaux d'Eglise, c'est Crayer, qu'on peut placer entre Rubens & Vandeick; & j'éviterai par là le reproche amer que font tous les Flamans & les Hollandois à l'Auteur de la nouvelle vie des Peintres, d'avoir voulu diminuer le nombre des grands Artistes Flamans, reproche qui m'a été fait plusieurs fois à Bruxelles & à Anvers, dans le dernier voyage que l'amour de la Peinture m'a fait faire dans les Pays-Bas, après avoir fait trois différens séjours en Italie.

§. VI.

L'Ecole Romaine & Florentine, sur Raphael & sur le Sueur.

RAPHAEL a eu deux manieres de peindre si différentes; la premiere a été si éloignée de la perfection de la seconde, qu'on ne croiroit pas que le même Artiste, ayant vêcu aussi peu que l'a fait Raphael, eut pû passer aussi promptement de la médiocrité où il étoit, en sortant de l'Ecole de son Maître le Perugin, à la grandeur qu'on voit dans ses derniers Ouvrages. C'est donc par ceux là, qu'il faut uniquement juger du mérite de ce grand Homme. Ainsi cette sécheresse qu'on lui reproche n'est plus fondée; j'avoue qu'elle n'est point dans les Tableaux qui lui ont fait, à juste titre, donner le nom de Prince des Peintres.

Quand je dis que cette ſéchereſſe n'eſt point dans les bons Ouvrages; j'entends, eu égard à celle qui régne dans les Tableaux de ſa premiere maniere; car il faut convenir que Raphael n'a jamais été entierement exemt de ce défaut. M. de Piles en convient: *comme Raphael*, dit-il, *prenoit un ſoin extrême de deſſiner correctement, & qu'il étoit jaloux*, pour ainſi dire, *de ſes contours, il les a marqué un peu trop durement, & ſon pinceau eſt ſec, quoique léger & uni.* M. de Piles condamne encore le Païſage de Raphael: *ſon Païſage*, ajoute-t-il, *n'eſt ni de grand goût ni d'un beau faire.* Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux ſur les Tableaux qui ſont expoſés dans la Salle du Luxembourg. On dira peut-être que ces Tableaux ſentent encore la maniere du Perugin, cela eſt vrai. Mais je montrerai dans la ſuite que les Païſages, que Raphael a placés dans ſes

meilleurs Ouvrages, ne ſont guéres d'un plus grand goût. Achevons de parcourir ſuccinctement ces défauts, qui ſont dans les Tableaux de Raphael : nous parlerons enſuite de ſes ſublimes qualités. Ses couleurs locales ne ſont pas ſauvages; mais elles devroient être beaucoup plus ornées, les ombres en ſont trop noires. Et, ſi l'on dit que le tems les a rendu ainſi, je répond que tous les Tableaux qui ont été bien colorés, ne deviennent point noirs en vieilliſant, mais tirant ſur le doré & ſur le jaunâtre. Qu'on jette les yeux ſur les Titiens, ſur les Coreges; on verra qu'en vieilliſſant ils ont pris ſoit dans les ombres, ſoit dans les clairs, un ton jaunâtre & doré. Aulieu que les Tableaux de Jule Romain & des autres Peintres qui ont ſuivi l'Ecole Romaine, comme fit Annibal Carache, après qu'il eut été à Rome, ſont devenus couleur de brique. La magie du clair obſcur n'a pas été connue

de Raphael ; ou du moins s'en eſt-il ſervi bien peu dans ſes Ouvrages, même dans les plus conſidérables. Il eſt vrai pourtant que vers la fin de ſa vie il parut non ſeulement l'avoir découvert, mais en avoir ſenti la néceſſité : c'eſt ce qu'on peut conjecturer de ſon Tableau de la Transfiguration de S. Jean, qui eſt dans le Cabinet de M. le Duc d'Orleans, & d'un autre Tableau repréſentant encore Saint Jean, qui eſt dans la Gallerie de Duſſeldorf, mais plus grand que celui que nous voyons au Palais Royal, & dans une atitude différente ; c'eſt, ſi j'oſe dire mon ſentiment, le plus parfait Tableau de chevalet de Raphael ; le pinceau en eſt aſſez beau, & la couleur aſſez vraie, pour n'être pas ternie par un fort beau Tableau du Corége qui eſt à côté.

Si Raphael a négligé en général la couleur, le Païſage, & le clair obſcur ; s'il y a quelque dureté dans la maniere

dont il a marqué les contours, il a reparé ces défauts par un grand nombre d'excellentes qualités. Il a deſſiné avec la correction, l'élegance & la préciſion de l'antique. Il a varié ſes airs de tête, & leur a donné beaucoup de Nobleſſe; ſes expreſſions ſont moderées ſans froideur, & vives ſans exagération. Il a peint également bien toutes les Paſſions; c'eſt ce qu'on peut voir dans l'Ecole d'Athénes, dans l'Hiſtoire d'Héliodore, dans la diſpute du Saint Sacrement, dans l'incendie du Bourg S. Pierre, & dans les autres grands Tableaux qui ſont peints ainſi que ceux là à freſque dans les Salles du Vatican. Ces Chefs-d'œuvre ont été aſſez bien gravés, pour donner une idée de leur mérite. C'eſt un grand bonheur non ſeulement pour ceux qui ne peuvent point aller à Rome, mais pour nos deſcendans, qui ne pourront les connoître que par ce moyen; car ces Tableaux

commencent à tomber en ruine. L'enduis ſur lequel ils ont été peints ſe détache de la muraille. Le Tableau d'Héliodore l'eſt déja conſidérablement ; &, ſelon toutes les apparences, ces Chefs-d'œuvre de la compoſition & du deſſeing ne paſſeront pas encore cent ans. On devroit les faire copier en Moſaïque, ainſi qu'on a commencé de copier les Tableaux de l'Egliſe S. Pierre ; les frais de cette entrepriſe ſeroient conſidérables ; mais toutes les Nations, qui ſe piquent d'aimer les Arts, devroient y contribuer. Le ſoin de l'entretien des Ouvrages d'un homme tel que Raphael doit intéreſſer, je ne dis pas, quiconque n'eſt point né dans un pays barbare ; car Mahomet II. ſe ſeroit efforcé de les conſerver ; mais quiconque n'eſt pas privé de la plus ſimple connoiſſance des Arts.

Dans ſes premiers Tableaux, Raphael faiſoit ſes Draperies d'une petite maniere ;

mais dans la ſuite il changea de façon, & les jetta avec beaucoup d'élegance, diſpoſant les plis dans un bel ordre qui marquoit le nud, en le flattant avec délicateſſe ſur tout dans les jointures.

Les Loges du Vatican, qui contiennent les Hiſtoires du Vieux Teſtament peintes ſur les deſſeins de Raphael, montrent l'étendue du genie de ce grand homme, & ſon mérite ſublime dans tous les différens genres de compoſition.

Le Sueur fut, ainſi que Raphael, ſous un Maître qu'il ſurpaſſa bientôt. Il quitta de bonne heure la maniere de Vouet, en prit une beaucoup plus noble: de même que Raphael avoit abandonné celle du Perugin.

L'étude de l'antique, & la vûe des Ouvrages de Michel-Ange, ſervirent beaucoup à former le goût de Raphael; la conſidération des Figures antiques qui ſont en Italie & en France; les excellens

moules de celles qui ſont en Italie, la vûe des deſſins & des eſquiſſes de Raphael & de Michel-Ange, firent prendre une route plus épurée à le Sueur que celle qu'il avoit d'abord ſuivie.

Les penſées de Raphael ſont ſimples, élévées, naturelles; celles de le Sueur le ſont auſſi.

Le deſſein de Raphael eſt correct, varié; ſelon les convenances & toujours avec goût; celui de le Sueur a les mêmes qualités.

Raphael eſt ſçavant dans la collocation des membres; il les fait toujours paroître exactement, mais cependant avec délicateſſe; il ne leur donne jamais cette grande force, ou plutôt cette dureté que leur a donnée Michel-Ange. Le Sueur a ſuivi d'une maniere habile la méthode de Raphael.

Raphael a montré ſon genie dans de grandes compoſitions; le Sueur n'a pas

moins fait éclater le ſien dans de très grands Ouvrages, comme dans le Tableau de S. Paul prêchant à Ephéſe, qui eſt à Notre Dame, ceux qu'on voit dans l'Egliſe de S. Gervais, & dans pluſieurs autres très-conſidérables, qui ſont le plus bel ornement de quelques-unes de nos Egliſes de Paris.

Raphael a uni tous les différens goûts ; il a également compoſé des ſujets de dévotion, & des ſujets galans. Le Sueur a excellé de même dans tous les différens ſujets, avec une grace & une intelligence parfaite. Les Ouvrages qu'il a peints dans la Maiſon du Préſident Lambert & pluſieurs Tableaux de chevalet qui ſont conſervés comme les plus précieux morceaux de la Peinture, dans les Cabinets de quelques curieux, en ſont des preuves évidentes.

Le Sueur a peu connu le clair obſcur ; Raphael en a peut-être eu encore moins de connoiſſance.

Le Sueur a eu la couleur foible; Raphael l'a eu auſſi, & quelquefois moins ſuave.

Le Sueur à force de vouloir paroître délicat, à quelquefois donné une proportion trop foible à ſes Figures; Raphael à force de vouloir être correct, a donné de la ſéchereſſe à ſes contours, & les a marqués un peu durement.

Le faire de le Sueur n'eſt point auſſi beau que celui de quelques Peintres qui ont excellé dans cette partie; le pinceau de Raphael eſt ſec, de l'aveu même de M. de Piles.

Les Païſages de le Sueur ſont d'un bon goût; ecux de Raphael, au jugement du même M. de Piles, ſont très-médiocres. Les Lecteurs pourront ſe convaincre de cette vérité, en comparant la différence avec laquelle ces deux grands hommes ont traité le Païſage dans un même ſujet. Il faut conſulter deux Eſtam-

pes : l'une qui eſt gravée d'après le Parnaſſe, que Raphael a peint au Vatican ; l'autre eſt gravée dans le Cabinet de M. le Boyer d'Aiguilles d'après le Sueur, & repréſente auſſi un Parnaſſe. La vûe de ces deux Eſtampes pourra ſervir à prouver, non ſeulement que le Sueur entendoit mieux le Païſage que Raphael, mais qu'il compoſoit même quelquefois d'une façon plus galante & plus pictoreſque que le Peintre Romain. Dumoins peut-on aſſurer que le François a donné des marques qu'il avoit le genie auſſi étendu & auſſi fécond que celui de l'Italien, puiſque la ſimple Hiſtoire d'un Moine lui a fourni de quoi faire un nombre de Tableaux, preſque auſſi conſidérable que celui des Loges du Vatican.

Nous ne doutons pas que la comparaiſon que nous venons de faire, ne paroiſſe, je ne dis pas ſingulière, outrée, mai smême inſenſée à pluſieurs Italiens.

Comment cela ne seroit-il pas, puisque, lorsqu'on leur parle de le Sueur, ils affectent non seulement de n'en connoître pas les Ouvrages, mais même le nom. Nous leur conseillons donc, avant de nous croire dépourvûs de goût & de connoissance, de venir voir à Paris les Ouvrages de le Sueur, comme nous allons à Rome voir ceux de Raphael. Alors, s'il est possible qu'ils se défassent de leur préjugé, ils verront que nous avons à Paris un Peintre, qui peut être justement comparé à Raphael. Mais tandis qu'ils feront comme ce Prélat de leur Nation dont parle M. Perault, qui se disoit grand connoisseur, & qui, toutes les fois qu'il passoit dans le Salon où est la famille de Darius de M. le Brun, tournoit la tête, pour ne pas l'apercevoir. Nous rirons de leur prévention ; leur vanité nous paroîtra le comble de cette prévention ; & rien ne nous semblera aussi ridicule si ce n'est

là folie de ce Vénitien qui fit traduire en Proſe Latine les Métamorphoſes d'Ovide, de peur que la Latinité d'Ovide ne gâta celle de ſon fils lorſqu'on lui apprendroit la Fable.

§. VII.

Sur Michel-Ange & le Brun.

MICHEL-ANGE montra dès ſa tendre jeuneſſe un grand amour pour le Deſſein, & par les progrès rapides qu'il y fit, il donna des marques certaines des grandes choſes qu'il exécuteroit un jour.

Le Brun fit paroître le même amour & la même diſpoſition pour le Deſſein dès ſes premieres années. Il fit à l'âge de quinze ans deux Ouvrages qui ſurprirent tous les Peintres, l'un repréſentoit Hercule aſſomant les chevaux de Diomede, & l'autre étoit le Portrait de ſon Grand Pere.

Michel-Ange ayant acquis une grande réputation, ſe ſervit de l'amour que Laurent de Medicis avoit pour les Arts, & établit à Florence une Académie de Peinture & de Sculpture, dans laquelle ſe formerent enſuite pluſieurs habiles Peintres.

Le Brun employa le crédit qu'il avoit auprès de M. de Colbert, & profita de l'encouragement que ce Miniſtre donnoit aux Arts, non ſeulement pour fonder l'Académie de Peinture & de Sculpture, d'où ſont ſortis tous les grands Peintres que la France a eu depuis, mais il établit une ſeconde Académie à Rome.

Michel-Ange fut toujours brouillé avec Raphael, ces deux grands hommes conçurent l'un pour l'autre une jalouſie étonnante.

Le Brun & le Sueur ne furent pas moins oppoſés l'un à l'autre, que l'avoient été ces deux illuſtres Italiens.

Michel-Ange fut aimé, non ſeulement

de plusieurs grands Seigneurs, mais de plusieurs Souverains, & de plusieurs Papes. Louis XIV. donna beaucoup de marques, non seulement de sa protection, mais même de son amitié, à le Brun.

Le Brun mourut dans un âge fort avancé, estimé & honoré de tous ses Compatriotes. Michel-Ange finit sa carriere aussi glorieusement qu'il l'avoit commencée. Sa gloire se conserva pure jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans : il mourut à Rome, où l'on lui fit des obséques superbes ; mais le Duc Côme de Medicis enviant à cette Ville les restes d'un aussi grand homme que Michel-Ange, il le fit déterrer en secret pendant la nuit, & le fit transporter à Florence, où il fut enterré avec tous les honneurs possibles, dans l'Eglise de Sainte Croix.

Michel-Ange avoit un génie vaste, capable d'exécuter les plus grandes compositions ; c'est ce qu'on voit dans son Ou-

vrage du Jugement Universel, & dans ses autres Tableaux qui sont dans la Chapelle du Pape.

La Gallerie de Versailles, les Batailles d'Alexandre, les grands Tableaux dont nos Eglises de Paris sont remplies, & qui sont tous composés d'une maniere sublime, montrent assez qu'il n'y a jamais eu de Peintre qui l'ait emporté sur le Brun, pour la grandeur du génie.

Michel-Ange est un des premiers Peintres qui ait banni de l'Italie la petite maniere & les restes du Gotique, dont Raphael au commencement n'étoit pas même exemt. Le Brun changea la maniere de son Maître Vouet, il servit beaucoup à faire abandonner les teintes sauvages & souvent frivoles dont ce Peintre se servoit pour expédier promptement ses Ouvrages.

Michel-Ange a dessiné très-correctement & de la plus grande maniere, cepen-

dant, au jugement même de M. de Pile, *il n'a pu joindre à ce grand goût la pureté & l'élégance des contours, parce qu'ayant regardé le corps humain dans sa plus grande force, & ayant peut-être poussé trop loin son imagination là dessus, il a fait les membres de ses Figures trop puissans, & a chargé, comme on dit, son Dessein ; c'est ce qui a fait dire à bien des Connoisseurs, que Michel-Ange étoit sauvage.*

Quoique la façon de dessiner de le Brun soit d'une grande manière, ainsi que celle de Michel-Ange, il est moins chargé, plus égal, plus gracieux que lui, cependant aussi correct. Il seroit cependant à souhaiter que le Brun eut rendu quelquefois ses Figures plus sveltes.

Michel-Ange excelloit dans l'Anatomie; il entendoit parfaitement l'emboiture des Os, l'emmanchement des Membres, les fonctions des Muscles, & les différens mouvemens qu'ils font selon les diverses

atitudes; mais il marquoit si fort toutes les parties du corps, qu'il semble souvent n'avoir peint que des écorchés, ce qui devient désagréable à la vûe.

Le Brun a connu parfaitement l'Anatomie; mais il a sagement senti que, de même que la Nature a mis sur les muscles une peau qui les adoucit en les couvrant, le Peintre doit de même ne les marquer que jusqu'à un certain point, & avoir surtout beaucoup d'égard à l'âge, à la condition & au sexe des Figures qu'il peint.

Michel-Ange a entiérement négligé la couleur, & l'on peut dire hardiment qu'il a ignoré tout ce qui dépend du coloris; ses Carnations dans les clairs sont couleur de brique, & dans les ombres sont noires. Et si l'on dit que ce défaut doit être attribué au tems & non pas à Michel-Ange, je réponds uniquement que c'est à Michel-Ange qu'il doit être impu-

té, puiſqu'il n'en eſt pas de même des Ouvrages que Fraſebaſti del Biombo a fait d'après les Deſſeins de Michel-Ange, la couleur en étant beaucoup meilleure, & tenant du goût Vénitien; cependant ſes Tableaux ſont peints dans le même tems que ceux de Michel-Ange, il n'y a rien à répondre à cela que de mauvaiſes raiſons; & de mauvaiſes raiſons ne valent pas la peine d'être refutées.

Le Brun a infiniment mieux colorié que Michel-Ange; on peut dire qu'il y a peu de Peintres de l'Ecole Romaine qui ait pouſſé la connoiſſance du coloris auſſi loin que lui. On voit deux Tableaux de lui parmi ceux qui ſont expoſés au Luxembourg, dont la couleur eſt très-ſuave. Il y a une Sainte Famille, qui ſe ſoutiendroit auprès de l'Ouvrage du Titien. Ceux donc, qui, très-médiocres connoiſſeurs en Peintures, ont décidé hardiment que le Brun avoit colorié d'une

maniere griſe, auroient dû voir ſes meilleurs Ouvrages, ou conſulter des gens plus éclairés qu'eux, qui les auroient inſtruits juſqu'à quel point ils devoient blâmer le coloris de le Brun. Car il faut convenir que dans pluſieurs de ſes Ouvrages, il n'eſt point exemt de blâme à pluſieurs égards ; ſes couleurs locales ſont quelquefois triviales, & il n'a point fait aſſez d'attention à donner par cette partie le véritable caractère à chacun objet. Il auroit été à ſouhaiter que le Brun, en revenant de Rome, eut vu l'Ecole Venitiene, ou la Flamande ; mais enfin quoique ſon coloris n'ait ni la vérité ni le brillant de celui des grands Peintres de ces Ecoles, on ne doit pas croire que dans les Tableaux, où il a voulu montrer la connoiſſance qu'il en avoit, il n'y ait de très-belles choſes. Il ne faut, pour s'en convaincre, que jetter les yeux ſur le magnifique Tableau du maſſacre des

Innocens, que M. le Duc d'Orleans conſerve dans ſon Cabinet.

Les airs de têtes de Michel-Ange ſont fiers & variés; ceux de le Brun ſont nobles, expriment ce qu'il a voulu repréſenter, & dépeignent bien les paſſions de l'ame, mais ils ſont moins variés que ceux de Michel-Ange. M. de Pile a judicieuſement remarqué cette trop grande uniformité dans la maniere de peindre les paſſions de l'ame. *Cette générale expreſſion*, dit cet habile Critique, *des paſſions de l'ame, peut avoir lieu pour le Deſſein tant des figures que des airs de têtes que le Brun a repréſentés : car ils ſont preſque toujours les mêmes, quoique d'un très-beau choix, ce qui vient ſans doute, ou d'avoir réduit la Nature à l'habitude qu'il avoit contractée, ou de n'y avoir pas aſſez conſidéré les diverſités dont elle eſt ſuſceptible, & dont les productions ſingulieres ne ſont pas moins l'objet du Peintre que les générales.*

Si les expreſſions de le Brun ſont trop uniformes, & ſe reſſentent de ce qu'on appellent habitude & maniere ; celles de Michel-Ange ſont ſouvent peu naturelles, & tiennent de cette maniere ſauvage qui régne par tout dans le Deſſein de ce Peintre ; elles ſont cependant d'une grande force.

Les Draperies de le Brun ſont bien jettées, flattans & marquans le nud avec délicateſſe ; elles péchent ſeulement en ce qu'elles n'ont point l'agréable varieté des étoffes particulieres ; celles de Michel-Ange ont non ſeulement ce dernier défaut, mais elles ſont trop adhérantes.

Les Tableaux de le Brun manquent quelquefois par le clair obſcur, cependant il en a connu l'abſolue néceſſité, & l'a même pratiquée dans ſes plus grands Ouvrages, comme on le peut voir dans ſes Batailles d'Alexandre & dans la Famille de Darius. Michel-Ange n'a pas eu une

meilleure idée du clair obſcur que du coloris, & nous avons vû combien peu il a été habile dans cette partie.

Le génie élevé de Michel-Ange tomboit quelquefois dans des imaginations outrées, bizares, & même extravagantes; c'eſt ce qu'on peut voir dans ſon Jugement dernier, où il a mêlé la Fable avec les vérités de l'Evangile: il eſt vrai qu'il faut convenir que de quelque nature que ſoient ſes penſées, ſoit qu'elles ſoient ſages, ſoit qu'elles ſoient outrées & bizares, elles ont toujours du grand.

Le Brun a montré dans ſes plus grandes compoſitions, ainſi que dans ſes plus petites, un eſprit élevé, mais ſolide, qui n'agit qu'avec reflexion; il n'a jamais rien fait entrer dans les ſujets qu'il a traité, que ce qu'il convenoit d'y mettre. Il n'eſt point de Peintre qui ait obſervé avec plus de ſoin, non ſeulement le *Couſtumé*, mais encore tout ce qui peut ſervir à faire con-

noître le caractère, l'état, les fonctions, & le pays des gens qu'il représentoit; c'est ce qu'on voit avec un plaisir toujours nouveau, dans la famille de Darius, qu'on doit regarder comme un des plus beaux Tableaux du monde, soit par la composition qui en est sublime, soit par la disposition qui en est excellente, soit par le Dessein qui en est très-correct, soit par les expressions qui sont ravissantes, soit par le clair obscur qui y est très-sagement en usage, soit même par la couleur, qui, quoiqu'elle soit dans ce Tableau la derniere partie, & celle qui a le moindre mérite, doit cependant devoir être admirée dans plusieurs têtes & sur tout dans celles de la mere de Darius, & de la femme de ce Prince; soit par le pinceau qui est leger & coulant; remarquons ici que celui de Michel-Ange étoit dur & sec, & se sentoit de la main du Sculpteur.

Je n'ai examiné ici Michel-Ange que

comme Peintre, ainſi je ne parlerai point actuellement de ſon grand mérite dans la Sculpture, je réſerve cela lorſque je viendrai aux Sculpteurs.

Je remarquerai ici que le Tableau qui eſt dans la Gallerie de Duſſeldorf repréſentant une Sainte Famille, & qu'on montre comme un Original de Michel-Ange, n'eſt qu'une Copie de celui qu'on voit dans le Palais Royal; c'eſt ce qu'appercevra d'abord un homme qui aura la moindre connoiſſance des Tableaux. Je m'étonne que l'Auteur de la derniere Vie des Peintres ait fait mention de cet Ouvrage; il faut qu'il n'ait jamais vû lui-même la Gallerie de Duſſeldorf, & qu'il n'ait placé ce Tableau parmi les Ouvrages originaux qui nous reſtent de Michel-Ange, que parce qu'il l'aura vû dans le Catalogue qu'on a fait imprimer des Tableaux de cette Gallerie; Catalogue dont on doit ſe défier ſur ce qui regarde les

Tableaux d'Italie. Car ſi l'on en excepte ſix ou ſept qui ſont d'une grande beauté, cette Gallerie eſt auſſi médiocre en Tableaux Italiens, qu'elle eſt riche en excellens Ouvrages Flamans & Hollandois, & ſurtout en Tableaux de Rubens, en Vandeick, en Krayer, en Venderverck, & en Jourdans.

Au-deſſus des Appartemens de cette Gallerie, il y avoit autrefois toutes les plus belles Antiques au nombre de près de cent, moulées parfaitement ſur les Originaux: elles ſont aujourd'hui dans l'état du monde le plus pitoyable & le plus ſingulier. Un ſcrupuleux Baron Allemand, qui étoit Directeur des Bâtimens de l'Electeur, les fit toutes couvrir par un Sculpteur ignorant, enſorte qu'on voit la Venus de Medicis en chemiſe, le Laocoon en culote, l'Hercule Farneſe en caleçon, ainſi du reſte. C'eſt un même zèle auſſi contraire aux Arts qui en-

gagea autrefois M. de Noyers à faire brûler le Tableau peint par Michel-Ange, qui étoit le chef-d'œuvre de ce grand Homme, & dont François I. avoit décoré le Château de Fontainebleau.

§. VIII.

Leonard de Vinci & Jean Cousin.

LEONARD de Vinci eſt regardé par les Italiens, comme le Peintre qui a le plus contribué à aſſujettir à des régles certaines l'Art de la Peinture; il fût éleve d'André Verochio, & Compagnon du Perugin; mais il alla beaucoup plus loin que lui, & éclaira par ſes Ouvrages les grands Peintres qui vêcurent de ſon tems; il fût même très-utile à Raphaël, qui ſur le bruit de ſa réputation vint voir les Tableaux auſquels il travailloit à Florence, & à Michel-Ange, qui peignit longtems

en concurrence avec lui dans la même Ville.

Jean Cousin a rendu aux François le même service que Leonard de Vinci aux Italiens ; avant lui tous les bons Artistes de notre Nation étoient presque bornés aux Portraits & ceux qui travaillent à l'Histoire, avoient acquis une très-petite considération.

Leonard de Vinci composa divers excellens Ouvrages : Son Traité de la Peinture est encore très-estimé aujourd'hui ; les plus habiles Connoisseurs le regardent comme une source où l'on peut puiser beaucoup de choses excellentes.

Jean Cousin a travaillé sur la Géométrie & sur la Perspective ; son Ouvrage sur les proportions du corps humain est très-estimé, & les différentes Editions qu'on en a faites sont des preuves de son utilité.

Le Dessein de Leonard de Vinci n'est point

point formé d'après l'Antique ; mais il eſt correct & de bon goût, quelquefois cependant imitant trop ſervilement certains défauts de la nature qui n'eſt point également belle dans tous les modéles, & à laquelle un Peintre doit ſuppléer par les conſidérations des beautés de l'Antique.

Couſin deſſinoit correctement, d'une maniere fiére, il auroit été à ſouhaiter, qu'à la correction il eut joint un peu plus d'élégance & de délicateſſe.

Les expreſſions de Leonard de Vinci ſont vives, ſes penſées ſont nobles, comme on peut le voir par l'excellente Copie qui nous reſte du Tableau de la Céne que le Peintre avoit fait à Milan, & qui eſt entiérement gâté.

Les airs de têtes de Jean Couſin ſont expreſſifs ; ſes penſées ſont grandes & même ſublimes : on peut en juger par ſon Tableau du Jugement dernier qui

eſt à Vincennes, & par pluſieurs autres grandes compoſitions qui ont été exécutées ſur des Vitres, entr'autres ſur celles de l'Egliſe de Saint Gervais.

Jean Couſin avoit un coloris gris, un pinceau peu mouelleux; Leonard de Vinci a péché également par la partie du coloris; ſes carnations tirent ſur la couleur de lie, il régne dans ſes Ouvrages un ton violet, qui en gâte totalement l'union: ſon pinceau n'eſt pas meilleur que celui de Couſin; à force d'avoir voulu terminer ſes Ouvrages il les a rendu ſecs.

Leonard de Vinci fut très-eſtimé de François I. entre les bras du quel il mourut, dans un âge fort avancé. Jean Couſin fut conſidéré à la Cour des Rois Henry II. François II. Charles IX. & Henry III. Il mourut très-vieux pendant le Régne de ce dernier.

Les Livres que Leonard de Vinci & Jean Couſin ont écrit en faveur des

Artiſtes, nous font ſouhaiter qu'un Peintre qui vit aujourd'hui, & dont toutes les connoiſſances ſont également étendus dans toutes les différentes parties de la Peinture, voulut nous donner quelque Ouvrage qui ſervit à conduire dans un bon chemin cette foule de jeunes Artiſtes qui ſont aujourd'hui en France : car quelques excellentes choſes qu'il y ait dans le Livre de Leonard de Vinci, il péche cependant dans trois points eſſentiels. Le premier, c'eſt que les choſes n'y ſont point traitées par ordre, & qu'il y régne beaucoup de confuſion. Le ſecond, c'eſt que dans pluſieurs endroits Leonard eſt ſi obſcur qu'il eſt inintelligible. Et le troiſiéme enfin, qui eſt le plus eſſentiel, c'eſt que cet Auteur renvoye ſouvent les Lecteurs à pluſieurs autres de ſes Ouvrages que nous n'avons point, enſorte que dans les endroits où il eſt quelquefois le plus néceſſaire d'être

instruit, on reste sans éclaircissement, ceux que donnoit l'Auteut étant perdus.

Un Livre qui contiendroit une Théorie du Dessein & de la Peinture fondée sur des principes clairs, & desquels on déduiroit ensuite toutes les regles de l'Art, seroit très-utile au public. Personne n'est plus capable de faire mieux un pareil Ouvrage, qu'on pourroit regarder, si j'ose me servir de ces termes, comme les *Ordonnances de la Peinture*, que M. Coypel, digne héritier des talens supérieurs de ses Ancêtres. Il joint à une grande pratique, la plus sublime Théorie ; & la façon dont il écrit rend aimable tout ce qui sort de sa plume.

§. IX.

Jules Romain & Freminet.

DE tous les Eléves de Raphael, Jules Romain fut celui qu'il aima le le mieux. Auſſi pendant la vie de ce grand homme, Jules Romain fut uniquement occupé à l'exécution des Deſſeins de ſon Maître : On ne peut donc juger du génie & de l'imagination de cet Artiſte que par les Ouvrages qu'il a fait après la mort de Raphael : alors Jules Romain ſe livrant à ſon goût naturel changea totalement de maniere ; il en prit une beaucoup moins gracieuſe que celle de ſon Maître ; elle étoit ſevére, quelquefois ſauvage, & même extraordinaire, mais toujours expreſſive, approchant enfin beaucoup plus de celle de Michel-Ange que de celle de Raphael.

Freminet pendant les ſept années qu'il demeura à Rome changea entiérement ſon premier goût. Il étudia aſſiduement d'après Michel-Ange, enſorte que tout ce qu'il a fait depuis, tient beaucoup de la maniere de ce grand Peintre, comme on peut le voir par la Chapelle de Fontainebleau, qui eſt peinte de ſa main. La différence qu'il y a entre Jules Romain & Freminet, c'eſt que Jules Romain quitta une excellente maniere pour en prendre une autre qui n'étoit ni naturelle ni gracieuſe; & Freminet abandonna le goût meſquin que ſon pere, qui avoit été ſon Maître, lui avoit donné, pour en prendre un qui étoit infiniment plus noble. Ainſi ce qu'il y a de ſauvage dans le Deſſein de Freminet, eſt bien plus excuſable, que ce qu'on voit de ce même ſauvage dans les Ouvrages de Jules Romain, quoiqu'il avoit pris d'abord une maniere plus pure & plus gra-

cieuſe que celle de Michel-Ange. L'on peut dire de ces deux Peintres, qu'en changeant leur premiere maniere, l'un abandonna l'excellent, & que l'autre ſe défit du mauvais.

M. de Pile remarque judicieuſement, qu'il ſemble que Jules Romain *n'ait été occupé, après qu'il fut livré à lui-même, que de la grandeur de ſes penſées poetiques, & que, pour les exécuter avec le même feu qu'il les avoit conçues, il ſe ſoit contenté d'une pratique de Deſſein dont il avoit fait choix, ſans varier ni ſes airs de têtes, ni ſes Draperies, il eſt même aſſez viſible que ſon coloris, qui n'a jamais été fort bon, en eſt devenu encore plus négligé; ſes couleurs locales qui donnent dans la brique & dans le noir, ne ſont ſoutenues d'aucune intelligence de clair obſcur. Sa maniere de deſſiner fiere & ſes expreſſions terribles lui ſont tournées en habitude.*

Si l'on excepte la partie du coloris que

Freminet avoit beaucoup meilleur que Jules Romain, ayant été en sortant de Rome, quelques années à Venise, on peut dire qu'il ressemble beaucoup au portrait que M. de Pile fait de l'Artiste Italien. Freminet avoit des idées sublimes; il a exécuté de grandes compositions, soit en Italie, soit en Savoie, où il peignit quelque tems pour le Duc, soit à Fontainebleau. Il a donné à ses Figures des contours extraordinaires; sa maniere est fiere & terrible; les mouvemens de ses Figures sont trop violens; les muscles & les nerfs trop marqués paroissent à travers les Draperies qui ne sont guéres de meilleur goût que celles de Jules Romain, quoiqu'elles soient un peu mieux entendues de reflets.

Freminet mourut âgé de cinquante-deux ans & Jules Romain de cinquante-quatre; ainsi ces deux Artistes ont fini à peu près la même carriere. Ce qui doit

rendre celle du François plus glorieuſe, c'eſt la tache que Jules Romain a imprimé pour toujours à ſa mémoire, en compoſant les Deſſeins de vingt Eſtampes fort diſſolues, qui ont été gravées par le célébre Marc-Antoine, & pour chacune deſquelles l'Aretin a fait un Sonnet. Ces infamies, car comment peut-on appeller autrement ces impudiques compoſitions, quelque feu & quelqu'élégance de de contour qu'on y découvre, ſont parvenus juſqu'à nous, & ſe ſont multipliées par le moyen de la Gravure, ayant été contrefaites pluſieurs fois. Les Eſtampes originales qui ont été gravées par Marc-Antoine, ſont très-rares.

Qu'il nous ſoit permis, ſans vouloir prendre ici le ton de Prédicateur, d'établir comme une maxime certaine que, les Peintres qui peignent des Tableaux dans le goût de Jules Romain, bleſſent non ſeulement l'honnêteté, mais déshon-

norent la Peinture. Il y a deux excès qu'il faut également éviter; le premier, c'eſt de peindre des choſes impudiques, & repréſenter par là aux yeux des honnêtes gens ce qu'on n'oſeroit point faire entendre à leurs oreilles; l'autre, eſt de ſe ſcandaliſer mal-à-propos, de voir la moindre nudité dans un Tableau : il y a dans ce ſcrupule mal fondé, un ridicule d'autant plus grand, que nos Statues ſont preſque toutes nues au milieu de nos Places, de nos Jardins, & que dans nos Egliſes même, les Vierges ont le ſein découvert. Les enfans Jeſus, ainſi que les Anges, ſont peints nuds. Les Boureaux dans les Tableaux des Martyrs, n'ont ordinairement des Draperies que dans les endroits que la bienſéance défend d'expoſer à la vûe. Ainſi il faut diſtinguer ſagement une Figure impudique, d'une Figure nue. Raphael, Daniel de Volterre, Jules Romain, Michel-Ange, ont peint dans le Palais

du Pape & dans les Egliſes, des Figures d'hommes & de femmes nues ; le ſujet qu'ils traitoient demandoit qu'ils agiſſent de même. Il ſeroit fort plaiſant de voir Eve & Adam chaſſés du Paradis, l'un en redingote & l'autre en jupon & en pet-en-l'air.

§. X.

André del Sarto & Santerre.

ANDRÉ del Sarto étoit fils d'un Tailleur, dont il prit le nom de *Sarto*. Il fut d'abord ſous un Peintre médiocre ; mais dans la ſuite il entra dans l'Ecole de Pierre Coſimo, qui étoit dans ce tems là le meilleur Peintre de Florence.

Santerre, ainſi qu'André del Sarto, naquit de parens pauvres ; il fut d'abord ſous un Maître médiocre, & paſſa en-

ſuite dans l'Ecole de Boulogne l'aîné.

André del Sarto n'avoit pas le génie fort fécond, ſon imagination étoit peu vive, & il n'a pas répandu dans ſes Ouvrages, ce feu ſi néceſſaire pour animer les Figures, c'eſt ce qui eſt cauſe qu'il a fait un grand nombre de Tableaux de Vierges, & pluſieurs Saintes Familles, peignant les têtes de femmes & les enfans avec un goût infini. L'imagination d'André Del Sarto n'a point été cependant aſſez foible pour l'empêcher d'exécuter pluſieurs Tableaux, dans leſquels il y a de grandes beautés, quoiqu'on n'y apperçoive pas un grand feu de compoſition.

Le génie de Santerre ne lui fourniſſant qu'avec peine des ſujets compoſé de pluſieurs Figures, il ſe détermina à peindre des demies Figures; mais au lieu de faire des Vierges, ainſi qu'André del Sarto, il peignit des têtes de fantaiſie qu'il décora pour

l'allégorie de la Fable, ou des Arts. Il s'éleva cependant malgré le froid de son imagination jusqu'au point de composer plusieurs Tableaux-d'Histoire, où il faut convenir naturellement qu'il y a encore moins de feu que dans ceux d'André del Sarto ; mais ce défaut est réparé par un grand nombre d'excellentes choses qu'on y découvre.

André del Sarto dessinoit bien ; il a colorié beaucoup mieux qu'aucun Peintre de l'Ecole Romaine & Florentine.

Santerre dessinoit correctement, il avoit une très-bonne couleur ; son Pinceau étoit séduisant, approchant de la beauté de celui du Corrége.

André del Sarto ne varioit point assez ses airs de têtes ; ces Vierges manquent quelquefois de noblesses.

Santerre a donné à ses Figures de l'expression dans les têtes ; le Tableau de Sainte Thérèse, qui est à Versaille, en est une bonne preuve.

Les draperies d'André del Sarto, ſont de très bon goût; elle ſont peintes avec une facilité de pinceau qui ſéduit. Celles de Santerre ſont ſouvent d'un goût médiocre.

André del Sarto eut beaucoup de chagrin à eſſuier de la part de ſa femme. Santerre ne ſe maria jamais. Voilà deux Artiſtes qui peuvent ſervir d'excuſe aux Peintres qui ne veulent pas ſe marier. Je croirois cependant que leur exemple n'eſt pas bon à imiter. Je ſuis perſuadé qu'un Peintre d'Hiſtoire ne ſçauroit mieux faire que de ſe marier; la néceſſité où il eſt d'étudier la nature, l'oblige à deſſiner ſouvent ſes femmes nues. Il peut arriver de grands inconvéniens de pareilles études, outre qu'elles ſont preſque toujours contraires à l'eſprit de la Religion. Les réflexions que je fais ici ſont d'autant mieux placées, que Santerre ſur la fin de ces jours ſe repentit ſi fort des études qu'il avoit faites

d'après plusieurs Femmes, qu'il les brûla toutes. Tout le monde sçait l'avantage que l'Albane & Rubens ont retiré de leur Art, de leur femme.

§. XI.

Michel-Ange des Batailles, & le Bourguignon.

CERCOZZI, communément appellé Michel-Ange des Batailles, avoit une grande imagination. Il ne faisoit point d'esquisse de ses Tableaux, il avoit une merveilleuse facilité à peindre d'idée; sa couleur étoit vigoureuse; sa touche légere; son principal talent, &, pour ainsi dire le seul par lequel il ait mérité une grande distinction, fut celui de peindre des Batailles; ces sortes de Tableaux sont bien au-dessus des autres qu'il a fait.

Jacques Courtois, dit le Bourguignon,

n'avoit pas moins d'imagination que Michel-Ange des Batailles ; il faiſoit ordinairement ſes Ouvrages ſans Deſſeins & ſans Eſquiſſes ; il traçoit d'abord ſa penſée ſur la toile, & l'exécutoit enſuite tout de ſuite. Ses couleurs ont un éclat & une fraîcheur, qui donne à la nature qu'il copioit une nouvelle grace. Rien n'eſt ſi recherché que ſes Ouvrages ; & il faut convenir de bonne foi, ou bien vouloir s'aveugler, qu'on trouve des beautés dans les Tableaux de cet Artiſte, qu'on ne voit point dans ceux des autres Peintres de Batailles, & il eſt ſans contredit au-deſſus de Cercozzi, pour le feu & pour l'intelligence. Ajoutons ici que ſi l'Artiſte François a été un peu plus loin que l'Italien, ce dernier a fait une action au ſujet du premier, qui mérite les louanges de la poſtérité. Michel-Ange des Batailles étant venu voir le Bourguignon ſans ſe faire connoître, & ayant été frappé de la beauté du

Tableau

Tableau qu'il peignoit, publia par-tout ſon mérite, bien loin de ſe laiſſer ſéduire par une lâche jalouſie; il fut le premier & le principal auteur de la réputation de ſon Rival; belle leçon pour tous les Artiſtes, mais dont il y en a peu qui profitent. Malheureuſement les grands Peintres ne ſont pas moins jaloux que les grands Poëtes: il ſemble qu'une maligne influence ſoit répandue ſur tous les gens qui ſe diſtinguent dans les Arts & dans les Sciences, & qu'ils ſoient obligés de perdre d'un côté, aux yeux des gens ſages, une partie de la gloire qu'ils acquiérent d'un autre. Je ne dis pas qu'il n'y ait quelques perſonnes qui ſe garantiſſent de cette dangereuſe manie; (nous venons d'en voir un exemple dans Michel-Ange des Batailles,) mais le nombre en eſt bien petit: *apparent rari nantes in gurgite vaſto.*

§. XII.

Pietre de Crotone & Bon-Boulogne.

PIETRE de Crotone eut dans le commencement le génie tardif; ſes Camarades lui donnerent le nom de tête d'Ane. Dans la ſuite les Figures antiques & les Ouvrages de Raphael, qu'il étudia, le perfectionnerent beaucoup, & le mirent bien au-deſſus de ceux qui le mépriſoient auparavant.

Bon-Boulogne donna au contraire, dès ſa tendre enfance, des marques de ce qu'il deviendroit un jour. Étant encore fort jeune, il peignit un Saint Jean demi-Figure, que M. de Colbert trouva ſi beau, qu'il reſolût de l'envoyer à Rome. Boulogne, quoiqu'il n'eut point encore concourru pour les Prix, cet Artiſte ne ſe contenta pas d'étudier d'après l'Anti-

que, il vint encore en Lombardie, pour perfectionner son goût par les Ouvrages du Corége & du Carache.

Pietre de Crotone avoit l'imagination vive. Il a exécuté de grandes Compositions avec beaucoup de facilité ; le Plat-Fond qu'il a peint dans la Sale du Palais Barberin, qui est d'une étendue très-considérable, est une preuve évidente de la fertilité de ses idées, qui étoient toujours nobles & grandes. Il a peint plusieurs autres Plat-Fonds & quelques Galeries, où l'on trouve toujours la même grace, & le même mérite dans la Composition.

Bouloigne n'avoit pas moins d'imagination que Pietre de Crotone, & n'a pas exécuté de moindres Compositions que lui. Il a peint de très-grands Plat-Fonds, qui font l'admiration des Connoisseurs. Les Eglises de Paris sont pleines de grands Tableaux qu'il a peints, & dans lesquels il a répandu toute la grace que Pietre

de Crotone a mis dans les ſiens. C'eſt ce qu'on peut voir ſur-tout dans l'excellent Tableau qui eſt dans le Chœur de Nôtre-Dame.

Pietre de Crotone avoit un bon coloris, ſes carnations ſont belles, mais elles ſont un peu trop uniformes ; il leur a donné beaucoup d'union entr'elles, il a poſſédé ce dégré éminent, cet accord & cet agrément que les Italiens nomment *Vagueza*.

Bouloigne avoit un auſſi excellent coloris que Pietre de Crotone, mais il ſçavoit mieux varier ſes carnations que lui. Il coloroit également bien l'Hiſtoire & le Portrait.

M. de Piles grand admirateur des Italiens, convient que Pietre de Crotone étoit peu correct dans le Deſſein, peu expreſſif dans les Paſſions, peu regulier dans les plis de ſes Draperies & manieré par tout.

Bouloigne deſſinoit correctement ; ſes Draperies ſont bien jettées, les plis en ſont naturels ; ſes airs de têtes ſont vifs & pleins d'expreſſions ; ce qui a manqué totalement à Pietre de Crotone, qui s'eſt contenté de faire par tout des têtes agréables, ſans leur donner d'expreſſions convenables aux perſonnes qu'elles repréſentent. M. de Piles remarque ſagement à ce ſujet, que la grace de cet Artiſte Italien conſiſte plûtôt dans *l'habitude qu'il avoit de faire des airs de têtes gracieux, que dans un choix ſingulier d'expreſſions convenables à chaque objet.*

Pietre de Crotone a diſpoſé parfaitement l'arrangement de ſes Groupes, & il a employé avec beaucoup de connoiſſance, la magie du clair-obſcur.

Les grands Tableaux que Bouloigne a peint dans les Egliſes de Paris, & ceux qu'il a exécuté aux Invalides, à Verſailles, au Trianon, à la Ménagerie,

montrent évidemment que ces qualités ne lui ont pas manqué, quoiqu'il ne les ait pas poſſédées à un dégré auſſi éminent, que l'Artiſte Italien.

Nous n'avons pas des Portraits peints par Pietre de Crotone, ou ſi nous en avons, ils n'ont pas acquis une grande réputation. Bouloigne en a peint quelques-uns, qui ſe ſoutiennent auprès de ceux de Vandeck & de Rimbrant; & & l'on peut avancer hardiment, que ce grand Homme a également excellé dans l'Hiſtoire, & dans le Portrait. Ce dernier genre, quoiqu'il paroiſſe d'abord plus facile que l'autre, renferme peut-être d'auſſi grandes difficultés, quand on le porte à ſa perfection, & qu'on le traite hiſtoriquement.

§. XIII.

Carle-Marate, & Louis Bouloigne.

CARLE-MARATE apporta en naissant un amour pour la Peinture, que les Carteſiens appelloient un amour inné. *A peine*, dit un Auteur qui le connut perſonellement, *fut-il né, qu'il montroit avec le doigt les Tableaux d'Egliſes; étant enfant, il couvroit de Figures de Vierges, les murs de la Maiſon de ſon Pere.*

Louis Bouloigne ſentit, dès ſa tendre jeuneſſe, une inclination auſſi violente pour la Peinture, que Carle-Marate. L'amour qu'il avoit pour le Deſſein étoit ſi fort, qu'étant encore enfant, il faiſoit tous les jours une lieuë, & traverſoit Paris, pour aller deſſiner à l'Academie.

Carle-Marate fut honoré par le Pape, de l'Ordre de Chriſt, le même Pape lui

donna une penſion : ces marques d'honneurs & de généroſité, contribuerent à mettre ce Peintre en état de laiſſer à ſa fille un héritage conſidérable. Louis XIV. donna des Lettres de Nobleſſes à Louis Bouloigne, & une penſion conſidérable ; il le fit ſon premier Peintre, & ſes enfans ont occupé des places diſtinguées dans la Magiſtrature ; & l'un d'eux, qui vit encore, eſt Conſeiller d'État & Intendant des Finances, & des Ordres du Roi, homme d'un grand mérite & Protecteur des Arts que ſon Pere illuſtra.

Carle-Marate étoit grand Deſſinateur ; il imaginoit & diſpoſoit parfaitement les ſujets qu'il avoit à traiter ; ſes airs de têtes ſont délicats, ſes expreſſions fortes, ſa touche eſt ſpirituelle, & ſon pinceau moëlleux. Il a peint des enfans & des Vierges avec cette même grace qu'on admire dans le Corége ; ſes Tableaux de chevalet ſont d'un précieux fini ; il n'a

pas moins excellé dans les grandes Compositions que dans les petites. La Ville de Rome est enrichie de plusieurs de ses grands Tableaux : on en voit de lui, dans plusieurs autres Villes d'Italie.

Louis Bouloigne avoit formé son goût d'après celui des grands Maîtres, qu'il avoit beaucoup étudié. Ses airs de têtes sont nobles, son coloris est mâle & plus vigoureux que celui de Carle-Marate, comme il est aisé de s'en convaincre, en comparant le coloris du Tableau de Carle-Marate, qui est dans l'Eglise de Saint Charles du Cours à Rome, & ceux de Bouloigne, qui sont dans le Chœur de Nôtre-Dame, & dans la Chapelle de la Vierge à Versailles. Ce Peintre composoit avec beaucoup d'intelligence, dessinoit très-correctement, & répandoit dans ses Tableaux une harmonie & une force qui leur donnoit un éclat admirable : c'est ce qu'on peut voir avec une satis-

faction toujours nouvelle, dans le Tableau de la Préſentation au Temple, qui eſt un Chef-d'Œuvre.

Carle-Marate, fidéle à imiter la Nature, ne s'en éloigna jamais : il la rectifia quelquefois, mais il ne la perdit point de vûe. Bouloigne ſuivit le même principe. Il ſentoit parfaitement, combien il eſt dangereux de copier la Nature, ſans refléchir aux choſes qu'on ne doit point prendre d'elle, & il condamnoit les Grotteſques & les Bambochades, comme une Nature outrée, comique, habillée ridiculement, directement oppoſée aux proportions de l'Antique, à la grandeur des plis, & capable de détruire cette nobleſſe & cette correction, qui caractériſe les Ouvrages des grands Hommes.

Carle-Marate mourut âgé, & Bouloigne vêcut juſqu'à quatre-vingt ans. Il y a eu entre ces deux grands Hommes, beaucoup de reſſemblance dans les inclinations

de leur jeuneſſe, dans les talens de leur Art, & dans les marques d'honneur qu'ils ont reçues, & dans la longue carriére qu'ils ont fourni.

§. XIV.

Guaſpre & Claude Lorrain.

LE Pere du Guaſpre étoit François, il s'appelloit Jacques Duchet, il avoit marié ſa fille au Pouſſin, & il lui donna, dans les ſuites, ſon fils pour Eleve, & on le nomma communement, Guaſpre Pouſſin. Nous pourrions donc par deux raiſons revendiquer aux Italiens ce fameux Payſagiſte, comme fils de François, & comme Eleve d'un Peintre François; mais puiſqu'il a paſſé ſa vie à Rome, contentons-nous de lui oppoſer un Artiſte, qui, pour le moins, l'a égalé.

Le Guaſpre a peint le Payſage d'un

grand goût ; ſes effets ſont admirables ; toujours bien dégradés ; il exprime parfaitement les vents & les orages ; les feuilles de ſes arbres ſemblent ſe mouvoir.

Claude Lorain n'a pas imité moins les effets de la Nature ; mais il a encore mieux exprimé les heures du jour, que le Guaſpre. On peut voir un exemple frappant de l'excellence du talent de Claude Lorain, à peindre les différentes façons dont la Terre eſt dorée, & le Ciel éclairé au Lever, au Midi & au Coucher du Soleil, dans de beaux Payſages qui ſont expoſés au Luxembourg.

Le Guaſpre a traité le Payſage en grand, &, pour ainſi-dire, dans le goût des grands Tableaux d'Hiſtoires. Il a peint à freſque dans l'Egliſe de S. Martin *des Monts*, des Payſages d'une étendue conſidérable, avec des Figures aſſez grandes.

Claude Lorain a peint, non-ſeulement

des Payſages, mais encore des Marines qui ſont très-belles, ſur les murs de pluſieurs Palais à Rome; & l'étendue de ſes Tableaux, eſt auſſi conſidérable que celle du Guaſpre dans l'Egliſe de Saint Martin.

Guaſpre faiſoit aſſez bien les Figures qu'il plaçoit dans ſes Payſages; cependant celles qu'on trouve dans ſes Ouvrages, peintes de la main du Pouſſin, ſont bien au-deſſus des ſiennes. Ce grand homme, qui le venoit voir travailler, ſe faiſoit un plaiſir d'orner ſouvent le Tableau de ſon éleve, de pluſieurs Figures.

Claude Lorain plaçoit auſſi des Figures dans ſes Payſages, mais elles étoient très-médiocres, & inférieures à celles du Guaſpre. Il avoit recours ſouvent à Philippe Lauri, & à Courtois dit le Bourguignon. Ces Peintres lui rendoient le même ſervice, que le Pouſſin rendoit au Guaſpre.

Si Claude Lorrain a été inférieur, pour les Figures, au Guaſpre, il a eu un grand avantage ſur lui, en qualité de Payſagiſte : car il régne trop d'uniformité dans les Arbres du Guaſpre, ils ſont tous trop verds, & ſes maſſes ſont trop de la même couleur. On diſtingue, au contraire, dans les Ouvrages de Claude Lorrain, toutes les eſpéces différentes des Arbres, & les maſſes ſont toujours éclairées d'une maniere auſſi vraie que ſçavante, ſoit en recevant la lumiére directement, ſoit en la recevant par refléxion.

ÉCOLE VENITIENNE.

§. I.

Titien & Blanchard.

ON peut comparer, avec beaucoup de justice, le Titien, & Blanchard, par leur talens; mais non pas par leur fortune ni par la durée de leurs jours. Titien mourut à cent moins un an, comblé d'honneur & de bien; Blanchard vécut très-peu, & toujours dans un état au-dessus du médiocre. Le besoin où il se trouvoit souvent, l'obligeant de travailler avec trop de vivacité, lui causa une fluxion de poi-

trine, dont il mourut à l'âge de trente-huit ans.

Le Titien travailla pour des Rois de France, pour des Empereurs, pour des Papes, qui l'enrichirent, & lui donnerent des marques de leur estime par des distinctions honorables ; Charles V. le fit Chevalier Comte Palatin, & Henri III. lui fit assigner de le visiter. Blanchard eut à faire à Venise avec des Nobles qui le tromperent, & qui le frustrerent de son salaire : cette injustice l'obligea à quitter l'Italie & à se retirer dans sa patrie.

Le coloris de Titien est admirable, celui de Blanchard est si beau, au jugement même de de Piles, que ce grand connoisseur met cet Artiste beaucoup au-dessus, dans cette partie de tous les Peintres François. Rapportons ici ses propres termes : *Il est aisé de juger*, dit-il, *que de tous les Peintres François il n'y en a point qui ait si bien colorié que Blanchard.* C'est la grande

grande connoiſſance, que Blanchard a eu dans le coloris, qui lui a fait donner le nom de Titien François; & l'Auteur de la Vie des Peintres n'héſite point à dire, en parlant de lui, que la France compte, *parmi ſes Peintres*, un Titien.

Titien peignit parfaitement bien le Portrait; Blanchard avoit le talent particulier, non-ſeulement à faire des Portraits auſſi beaux que ceux de Vandeick, mais pour peindre des Vierges à demi-corps, & des Femmes nuës, auſquelles, outre le charme de la couleur, il donnoit beaucoup d'expreſſion, en quoi le Titien n'a pas toujours réuſſi.

Titien a fait de grands Tableaux d'Hiſtoire, qui montrent ſa ſcience pour les grandes compoſitions; Blanchard a peint de même de très-grands Ouvrages, entr'autres deux Galeries, l'une dans la maiſon qui appartenoit à M. le Préſident Pérault, & l'autre qu'on voit encore aujourd'hui

dans l'Hôtel de Bouillon composée de treize Tableaux, dans lesquels les Figures sont de grandeurs naturelles. Il a peint encore à Versailles, un grand Plat-fond qui fait voir la Lune sous la figure de Diane dans son Char, accompagnée des heures. Mais parmi ses Ouvrages les plus considérés, sont deux grands Tableaux qu'il a peint à Nôtre-Dame; le premier représente S. André à genoux devant la Croix, il est très-beau; l'autre, dans lequel est peinte la Descente du Saint-Esprit, est admirable: & quoique l'Eglise de Nôtre-Dame soit enrichie de superbes Tableaux qu'elle possède de le Sueur, de le Brun, de Jourdan, de Mignard, de Jouvenet, de la Fosse, de Bouloigne; M. de Piles ne fait pas difficulté de donner le prix à celui de Blanchard. Rapportons ici les paroles de ce Juge de la Peinture: *De tous les Ouvrages de Blanchard, celui qui a mieux soutenu la répu-*

tation, c'eſt le Tableau qu'il fit à Nôtre-Dame, pour le premier jour de Mai ; il repréſente la Deſcente du Saint-Eſprit, & cette Egliſe le conſerve chérement, comme le plus beau de tous les Tableaux que l'on y voit.

Titien a deſſiné les Femmes & les Enfans avec un grand goût, mais il n'a pas auſſi-bien réuſſi dans les Hommes ; il a trop chargé la Nature, en voulant la repréſenter dans la plus grande vigueur, il s'eſt beaucoup éloigné de l'élégance de l'Antique. Tous les Peintres Vénitiens ont été peu corrects, Michel-Ange & Vaſari ont prononcé un Arrêt, dont il ſeroit difficile d'appeller : en 1546, dit M. de Piles, *Titien fut appellé à Rome par le Cardinal Farnèſe, pour faire le Portrait du Pape ; il en fit auſſi d'autres & quelques Tableaux de peu d'ouvrages, qui furent admirés par Michel-Ange & par Vaſari, leſquels ne purent cependant s'em-*

pêcher de plaindre les Peintres Vénitiens de s'attacher ſi peu au Deſſein.

Blanchard a deſſiné d'une maniere correcte, & quoique dans ſes Tableaux la partie du coloris ſoit ſupérieure à celle du Deſſein, il eſt cependant exact dans cette derniere : ſes Tableaux, qui ſont à Nôtre-Dame, en ſont des preuves évidentes.

Le Titien puiſa dans les Ouvrages du Georgion, ſon Maître, le bon goût de la couleur & du clair-obſcur ; il a été auſſi loin que ſon Maître dans ces deux parties, dont il lui eſt redevable ; mais il n'a pû jamais parvenir au point de deſſiner auſſi élégamment que lui. Le Georgion eſt délicat & a beaucoup de choſes de l'Ecole Romaine dans ſon Deſſein ; & nous avons remarqué que celui du Titien, dans les hommes, étoit chargé & quelquefois incorrect.

Blanchard puiſa à Veniſe, non-ſeule-

ment dans les Ouvrages du Georgion, mais encore dans ceux de Titien & du Tintoret, la ſcience du coloris ; il égala ſes Maîtres dans cette partie, & il les ſurpaſſa dans d'autres : car il a compoſé de bien plus grands Ouvrages que le Georgion, & il a deſſiné plus élégamment que le Titien.

Blanchard a peint des Payſages dans pluſieurs de ſes Ouvrages ; mais ils ſont bien inférieurs à ceux du Titien, qui ſont du goût le plus exquis, ſoit par les couleurs, ſoit par les oppoſitions.

Les Attitudes du Titien ſont ſimples & naturelles ; celles de Blanchard ont les mêmes qualités.

Le Titien, dans ſes airs de têtes, a toujours été plus occupé d'imiter fidélement la Nature, que de rendre, par des expreſſions vives, les paſſions de l'ame ; de ſorte que, dans la plûpart de ſes grands Tableaux, les trois quarts de ſes

têtes sentent le Portrait : c'est ce qu'on peut voir dans le grand Tableau qu'il a peint à l'Ecole de la Charité, qui représente la Présentation de la Vierge au Temple ; ce Tableau qui contient quarante Figures, en a à peine deux ou trois dans lesquelles on aperçoive quelqu'expression marquée des Passions de l'ame. Blanchard, en imitant fidélement la Nature, n'a point négligé les expressions ; & celles qu'on voit dans les Tableaux de Nôtre-Dame, en sont des marques évidentes.

Le Titien dans ses Draperies a parfaitement imité les différentes étoffes ; mais M. de Piles lui reproche *de les avoir souvent mal disposées, en sorte que leur plis tiennent plutôt du hasard, que d'un bon ordre & d'un sage principe.* Blanchard a mieux dessiné ses Draperies, les plis en sont larges & bien disposés ; mais la nature n'y est point aussi bien imitée que dans celles

du Titien, & la diverſité des étoffes n'y eſt point auſſi grande : cette diverſité donne pourtant, au jugement de M. de Piles, un grand éclat aux Tableaux, & les Peintres qui négligent de l'acquérir ont très-grand tort.

M. de Piles blâme le Titien du peu de fidélité qu'il a eu dans l'Hiſtoire, *n'ayant*, dit-il, *preſque point fait de Tableaux, où il n'ait été répréhenſible en cela.* Mais ce défaut a été commun à preſque tous les grands Peintres de l'Ecole Vénitienne, & il ſemble qu'en voulant arracher l'approbation des Spectateurs, par les beautés raviſſantes qu'ils ont miſes dans leurs Tableaux, par le coloris, par le clair-obſcur, par la vérité des étoffes, par la beauté des Payſages, & par l'exacte imitation de la Nature, ils ayent affecté de n'avoir pas le ſens commun dans ce que l'on appelle le *Coſtume*. Titien, Tintoret, Paul Veroneſe, ont commis des anacroniſmes dans leurs

Ouvrages, qui marquent l'ignorance la plus profonde. Nous en citerons ici plusieurs exemples, qui pourront être usités aux Peintres, pour les empêcher de commettre de pareilles absurdités, qui déplaisent infiniment aux gens qui ont quelque connoissance de l'Histoire. Dans le Tableau du Titien de la Présentation de la Vierge au Temple, presque tous les Juifs sont habillés en Nobles Vénitiens; dans deux différentes Scenes du Tintoret qu'il a peintes, l'une dans l'Ecole de S. Paul, & l'autre dans l'Eglise de Saint Gervais & de Saint Protais, les Apôtres sont presque tous habillés comme des Païsans Albanois; & pour donner moins le goût antique à ses Figures, au lieu de les placer sur des lits, comme les Anciens le pratiquoient, ils leur a donné des chaises de paille, telles que sont celles dont on se sert aujourd'hui, & leur a fait tenir à la main, au lieu d'armes, des flacons garnis de jonc, comme

ceux où l'on met le vin, de *monte Pulchiono*. Tout le monde connoît les défauts qui ſont contre le *Coſtume*, dans le fameux Tableau des Pélerins d'Emmaüs, de Paul Veroneſe. En voilà aſſez ſur cet article, contre lequel nos Peintres François n'ont preſque jamais péché, & que le Brun, Pouſſin & le Sueur ont ſi bien mis en uſage.

§. II.

Tintoret, & Van-loo le Pere.

CES deux habiles Artiſtes ſe ſont reſſemblés dans pluſieurs choſes; mais ils ont été oppoſés dans quelques autres.

Tintoret avoit une grande imagination, une facilité étonnante; il lui falloit auſſi peu de tems pour faire un grand Tableau, qu'aux autres pour faire un Deſſein. Ce qui lui arriva, au ſujet d'une Eſquiſſe qu'il

devoit faire en concurrence avec d'autres Peintres, eſt étonnant. *Il y avoit*, dit M. de Piles, *une place à remplir dans la même Chambre de l'Ecole de Saint Roch, où il a fait le beau Crucifix : pluſieurs Peintres ſe préſenterent & offrirent à faire chacun un Deſſein, afin qu'on préférât celui qui ſeroit trouvé le meilleur : les Concurrens étoient, Joſeph Salviati, Frédéric Zucere, Paul Veroneſe & le Tintoret ; les Confreres de Saint Roch acceptérent la propoſition, & fixérent un jour pour recevoir les Deſſeins ; mais Tintoret, au lieu du Deſſein, apporta un Tableau tout fait, & ſans autre façon, le mit en la place dont il étoit queſtion. Les autres Peintres eurent beau s'en plaindre, & dire que ce n'étoit point un Tableau qu'on demandoit, mais un Deſſeins ; le Tableau demeura en ſa place ; les Confreres, qui auroient bien voulu un Ouvrage d'une autre maniere que celle du Tintoret, pour le plaiſir de la variété, di-*

rent à ce Peintre, que s'il n'ôtoit son Tableau d'où il l'avoit mis, il n'en seroit pas payé : eh bien, *leur dit-il*, je vous en fais présent. *Et le Tableau est encore aujourd'hui dans le même lieu.*

Van-loo a eu, ainsi que Tintoret, un génie vaste, & propre à exécuter promptement les plus grandes Compositions ; il peignit auprès d'Aix, dans la maison de campagne de M. Lenfant, un fort beau Plat-fond dans quinze jours ; jamais Peintre n'a eu plus de feu que lui ; & c'étoit ce qui avoit prévenu en sa faveur. Mr le Prince de Carignan, qui étoit accoutumé de voir en Italie tant de belles choses, fut cependant frapé d'en voir produire dans très-peu de tems à Van-loo, qui méritoient l'estime des Connoisseurs. Il y a divers grands Tableaux de lui, dans les Eglises de Paris, & entr'autres dans celles des Abbayes Saint Germain & Saint Martin, qui montrent le feu de son génie.

Van-loo n'étoit pas plus intéreſſé que Tintoret. J'ai oui-dire à ſes enfans, que je connois, que leur pere avoit gagné plus de trois cens mille livres, dans quatre ans qu'il avoit paſſés à Londres, & qu'il n'en avoit pas raporté trente mille livres en France, ayant conſumé tout le reſte à régaler ſes amis.

Tintoret a colorié d'un grand goût; beaucoup de ſes Tableaux ſont auſſi beaux que ceux du Titien: il eſt vray que quelques-uns ſont bien inférieurs à ceux de ce Prince, de la couleur; c'eſt ce qui fait dire à Annibal Carache, *qu'il avoit trouvé Tintoret quelquefois égal au Titien, & quelquefois bien au-deſſous du Tintoret.*

Van-loo a poſſédé médiocrement la Science du Coloris; preſque toujours ſes couleurs locales ſont triviales, quelquefois même elles ſont ſauvages. Son goût ſe reſſent beaucoup de l'Ecole Romaine; il eſt ſouvent gris dans les clairs, & cou-

leur de brique dans les ombres. Il a entendu parfaitement la Magie du clair-obſcur, comme il eſt aiſé de le voir par ſon Tableau de la Délivrance de Saint Pierre-ès-liens, qui eſt dans l'Egliſe de Saint Germain; mais il a oublié quelquefois de mettre en uſage une choſe dont il connoiſſoit l'importance. Le Tintoret au contraire, a toujours employé avec art le clair-obſcur dans tous ſes Tableaux, & l'on peut dire qu'aucun Peintre ne s'en eſt ſervi plus avantageuſement que lui. Parmi pluſieurs de ſes Ouvrages que je pourrois citer ici, je me contenterai d'indiquer le grand Tableau qu'il a peint dans la grande Ecole de Saint Marc, qui repréſente la Tempête qui s'éleva, lorſque les Alexandrins vouloient empêcher qu'on ne tranſporta à Veniſe, le Corps de Saint Marc : ce Tableau eſt le Chef-d'œuvre de la Magie du clair-obſcur.

On ne peut pas dire que le Tintoret ait mal deſſiné ; il avoit beaucoup étudié d'après Michel-Ange, & en général ſon Deſſein eſt d'aſſez bon goût ; mais le feu de ſon eſprit l'a ſouvent rendu incorrect ; ſes attitudes ſont quelquefois forcées, & preſque toutes trop contractées : il y a même des Figures dans pluſieurs de ſes Tableaux, que les Connoiſſeurs appellent *Strapaſſées*, & auſquelles M. de Piles a donné le nom *d'extravagantes*. On pourra voir deux de ces Figures *Strapaſſées* dans le Tableau qu'il a peint *in un laterale dell albergo di San Rocco*, & qui repréſente Jeſus-Chriſt, tenant un roſeau à la main.

Au reſte, je dois remarquer ici que le Tintoret n'a point chargé les Figures de Femmes, qu'il les a deſſinées d'une maniere bien plus gracieuſe que celles des Hommes. Il y a en Angleterre à Keinſengton, un grand Tableau du Tin-

toret ; représentant les neuf Muses, qui est admirable.

Si Van-loo a beaucoup moins colorié que le Tintoret, il a dessiné beaucoup plus correctement, & d'une maniere infiniment plus élégante. Les Italiens mêmes qui ont connu Van-loo, lui ont toujours accordé la qualité de grand Dessinateur ; & il faut qu'elle soit bien éminente dans lui, pour leur avoir arraché ces aveux. Forcer les Peintres Italiens à louer les Artistes François ; c'est une chose aussi difficile, que d'obliger les diables à glorifier les Saints.

Le Tintoret a peint plusieurs Portraits fort beaux. Van-loo en a beaucoup fait, sur-tout en Angleterre, qui lui ont acquis une grande réputation.

Tintoret eut une fille qui eut du mérite dans la Peinture. Van-loo a laissé deux enfans, qui ont de grands talens : l'un est Peintre du Roi de Prusse, & l'autre du Roi d'Espagne.

Ce seroit ici le lieu de parler amplement de Carle Van-loo, frere de celui dont nous venons de faire mention : tout le monde connoît son mérite supérieur : il dessine comme le Carache, & colorie comme Rubens : mais nous nous sommes imposés la loi, en commençant cet Ouvrage, de ne faire aucune comparaison entre les Peintres morts, & les Peintres vivans ; ainsi nous n'en parlerons pas davantage.

§. III.

Paul Veronese, & la Fosse.

PAUL Veronese s'est fortement appliqué à l'étude de la Nature ; & il a tâché, autant qu'il a pû, de la voir de la maniere dont le Titien l'avoit vûe ; aussi a-t'il fort bien réussi dans la couleur. Cependant M. de Piles, qui lui donne cette louange, le place au-dessus du Titien & du

du Tintoret, & par conſéquent du Georgion. Rapportons ici les propres termes de ce grand Critique : *Quoique l'inclination de Paul Veroneſe le portât à une maniere vague & recherchée avec des teintes Vierges, elles ne ſont pourtant ni ſi fraîches que celles du Titien, ni ſi vigoureuſes & ſanguines que celles du Tintoret ; il me paroît même qu'il y en a beaucoup qui tiennent un peu du plomb, ce qui n'empêche pas qu'il n'ait mis dans le général de ſes couleurs un accord admirable, principalement dans ſes Draperies, auſquelles il a donné un brillant, une variété, & une magnificence qui lui ſont ſinguliers. L'harmonie qui s'y trouve vient ordinairement des glacis & des couleurs rompues qu'il a employées, leſquelles participant l'une de l'autre ont infailliblement de l'union.*

La Foſſe étudia beaucoup la Nature & le Titien, ainſi qu'avoit fait Paul Veroneſe ; auſſi a-t'il excellé dans la couleur : on voit dans tous ſes Ouvrages une grande

intelligence de teintes, & un effet admirable de couleur : il eſt cependant vrai, que de même que Paul Veroneſe n'a pû atteindre à la *fraîcheur* du Titien & à *la force ſanguine* du Tintoret ; la Foſſe n'a pu attraper le naturel du Titien ; ſon coloris, quoique bien étendu, & faiſant un grand effet, ſent un peu le Praticien.

Paul Veroneſe avoit un beau génie, une veine abondante, beaucoup de facilité, mais n'ayant pas eu le ſoin d'échauffer ſon eſprit par la lecture des bons Livres, il a produit ſouvent des choſes communes ; & M. de Piles l'accuſe d'être *tombé quelquefois juſques dans l'ineptie.* On ne peut diſconvenir que ce grand Peintre qui a fait des choſes admirables, a ſouvent négligé ſa réputation, plus occupé de l'envie d'expédier ſon Ouvrage, que de bien faire ; *de ſorte que*, dit M. de Piles, *ſes inventions ſont tantôt plates, & tantôt ingénieuſes.*

La Foſſe avoit le génie vaſte, l'imagi-

nation vive, mais cette imagination étoit soutenue & réglée par la connoissance des Belles-Lettres. La Fosse, à la plus grande pratique de son Art, joignoit beaucoup d'érudition ; jaloux de sa réputation, il ne s'est jamais négligé : on reconnoît dans tous ses Tableaux un Peintre homme d'esprit.

Le talent principal de Paul Veronese étoit pour les grandes Ordonnances ; il les rempliſſoit agréablement, & y mettoit beaucoup de vérité & de mouvemens ; on voit de lui à Veniſe dans le Palais de Saint Marc, & dans les principales Egliſes, des Tableaux d'une beauté admirable. Cependant on y trouve à redire, avec raiſon, que le choix des objets n'y eſt pas toujours judicieux ; car en faiſant entrer dans ſa Compoſition tout ce que ſon imagination lui fourniſſoit de grand, de ſurprenant, de nouveau & d'extraordinaire ; il a beaucoup plus ſongé à orner ſes Tableaux, qu'à

s'assujettir aux loix, que le tems, les coutumes & les lieux exigeoient. Ainsi il a manqué totalement au *Costume*, comme nous l'avons déja remarqué en parlant du Tintoret.

Le génie de la Fosse étoit porté, ainsi que celui de Paul Veronese, aux grandes Ordonnances; le Dôme des Invalides immortalisera ce Peintre; & parmi les belles choses que Paris renferme dans son sein, celle-là est une des plus admirables, au jugement même des Etrangers. Il y a encore à Paris une autre Coupole, peinte par la Fosse, qui montre la fécondité & l'élévation de son génie. Les Anglois, Juges si sévéres des talens des François, & toujours portés pour les Italiens à égalité de mérite, appellerent la Fosse à Londres; il y fit plusieurs grands Tableaux, dans l'Hôtel de Milord Montaigu. Guillaume III. frappé de leur beauté, voulut l'engager à rester en Angleterre, lui promettant de grands

Ouvrages, & une récompense qui leur seroit proportionnée; mais la Fosse préféra le séjour de sa Patrie, à celui des Païs Etrangers. Il y a à Versailles plusieurs grands Plat-fonds exécutés par cet habile Artiste. L'on voit toujours avec une nouvelle admiration les grands Tableaux qui sont à Nôtre-Dame, dans lesquels la sagesse de la Composition, la noblesse de l'Ordonnance sont alliées avec le charme de la couleur.

Les Draperies de Paul Veronese ne sont pas, il est vrai, toujours conformes à ce que demanderoit la bienséance des coutumes, mais elles sont d'un grand goût; les plis en sont grands, bien entendus, & comme elles sont ordinairement d'étoffes de différentes espéces, leur éclat dans lequel il y a cependant un grand accord, fait une des grandes beautés qui se trouvent dans les Tableaux de Paul Veronese.

La Fosse a ordinairement assez mal

jetté ſes Draperies, & les plis en ſont d'un goût très-médiocre.

M. de Piles remarque judicieuſement que, *quoique Paul Veroneſe ait eu de l'inclination pour le Deſſein du Parmeſan, le ſien eſt néanmoins de mauvais goût, ſi l'on en excepte les Têtes qui ont du grand, du noble, & quelquefois du gracieux, ſes Figures ſont pourtant bien enſemble ſous leurs habits; mais les contours du nud ont peu de goût & de correction, ſur-tout les piés. Il paroît néanmoins qu'il a pris ſoin de deſſiner les Femmes avec quelque élégance, ſelon l'idée qu'il s'étoit fait du beau naturel, car pour l'antique il ne l'a jamais connu.*

La Foſſe a manqué quelquefois de correction dans le Deſſein; ſon goût étoit chargé; quelques-unes de ſes Figures ſont courtes, & un peu lourdes; ſes airs de têtes ſont gracieux, ſur-tout ceux des Femmes.

Paul Veroneſe a peu peint de Payſages

considérables dans ses Ouvrages, mais il a fait des Ciels dans quelques-unes de ses grandes Compositions, dont les Connoisseurs sont enchantés. M. de Piles dit qu'ils sont *merveilleux* ; ses Lointaings & ses Terrasses ont un air de trempe ; ce qui est très-vicieux.

La Fosse a fait de très-beaux Payſages, on peut même dire qu'il a excellé dans cette partie.

M. de Piles prétend que Paul Veronese n'a jamais compris l'artifice du clair-obscur, & *que ce qui s'en trouve dans quelques-uns de ces Tableaux, n'est que l'effet d'un bon mouvement de son génie, indépendamment du principe.*

La Fosse a employé non seulement le clair-obscur avec connoissance de cause, mais il a excellé dans cette partie, comme on peut le voir dans tous ses Ouvrages ; car il n'en est aucun, où sa connoissance, dans cette partie de la Peinture, ne paroisse avec éclat.

Les Amateurs de la Peinture qui vivent à Paris, ſont auſſi en état de juger du mérite de Paul Veroneſe ſur ſes Tableaux, que les Italiens ; car ſans compter les Ouvrages de ce Peintre, qui ſe trouvent chez pluſieurs Particuliers, M. le Duc d'Orléans en poſſéde vingt Tableaux, parmi leſquels il s'en trouve une quinzaine dont les Figures ſont de grandeur humaine ; & le Roi en a vingt-ſept, parmi leſquels eſt le fameux Tableau des Pélerins d'Emmaüs, que tout le monde connoît. Au reſte ce que je dis ici de Paul Veroneſe, peut-être s'applique à tous les autres Peintres Italiens, je n'excepte pas même le Corége, dont les Ouvrages ſont ſi rares ; car il y a treize Tableaux de ce Peintre dans le Cabinet de M. le Duc d'Orléans, & quatorze dans celui du Roi. En voilà autant qu'en ont tous les Princes de l'Europe enſemble dans les leurs ; je n'excepte pas même les Princes Italiens.

§. IV.

Palme le vieux, & Rigaud.

PALME le vieux peignit également l'Hiſtoire & le Portrait, & il réuſſit fort bien dans l'un & l'autre genre ; cependant ſon Deſſein n'a pas aſſez de fierté, & manque même quelquefois de correction.

Rigaud s'eſt beaucoup plus appliqué au Portrait qu'à l'Hiſtoire ; il a cependant fait pluſieurs Tableaux dans ce dernier genre, qui ſont d'une grande beauté, entre autre un Saint André, qui eſt dans la principale Sale de l'Académie de Peinture ; & l'on peut même regarder la plûpart des grands Portraits de Rigaud, comme de beaux Tableaux d'Hiſtoire ; ils ſont ornées de Payſages & de Batailles, qui feroient honneur à des Peintres qui ſe ſeroient adonnés pu-

rement à ces deux genres. Il faut pourtant convenir que Rigaud n'a jamais fait de grands Tableaux, tels que ceux que le Palme a peint à Veniſe dans l'École de Saint Marc, & dans différentes Egliſes de cette Ville, & l'on admire également dans ces Tableaux le coloris & l'invention. Rigaud a toujours deſſiné d'une grande correction, & dans cette partie il eſt ſupérieur de beaucoup à Palme ; & je le dirai hardiment, à tous les Peintres de l'École Venitienne.

Palme, ſans atteindre au point de perfection, auquel le Titien eſt parvenu pour la couleur, a eu un coloris charmant ; & s'il n'a pas égalé ſon Maître, il l'a approché de bien près ; ſes chairs ſont d'une grande fraîcheur, & l'on voit dans ſes Tableaux une union & une fonte de couleur admirable ; ſes Draperies ſont vagues, & les plis en ſont de très-bon goût.

Palme faiſoit tout d'après Nature, & il

la consultoit dans les moindres choses ; aussi voit-on beaucoup de vérité dans ses Ouvrages. A ces excellentes qualités de l'Artiste Italien, opposons celles du Peintre François, & plaçons-en ici le portrait qu'en a fait un excellent Connoisseur ; pour qu'on ne nous accuse point de l'avoir trop loué. » Rigaud, dit-il, ne peignoit » rien que d'après Nature ; sans la copier » servilement, & telle qu'elle se présen- » toit à lui, il en faisoit un choix exquis : » étoffes, habillemens, jusqu'à une épée, » un Livre, tout étoit devant ses yeux ; » & la vérité brilloit dans tout ce qu'il » faisoit. Les Draperies qu'il sçavoit varier » de cent manieres différentes, & faire » paroître d'une seule piece, par l'ingé- » nieuse liaison des plis, faisoient sa prin- » cipale étude. S'il peignoit du velours, » du satin, du taffetas, des fourrures, des » dentelles, on y portoit la main pour se » détromper ; les perruques, les cheveux

» ſi difficiles à peindre, n'étoient qu'un
» jeu pour lui ; les mains ſur-tout dans ſes
» Tableaux ſont divines ; ſouvent pour ſe
» contenter lui-même, il effaçoit des choſes
» qui l'avoient occupé pluſieurs jours, &
» qui auroient ſatisfait les plus difficiles :
» le moindre coup de pinceau, un reflet,
» un paſſage, un réveillon, n'étoit jamais
» placé que Rigaud ne pût en rendre
» compte : extrêmement propre dans ſes
» couleurs, il en broyoit les plus belles,
» & ne négligoit rien pour en conſerver
» la durée, juſqu'à charger lui-même ſa pa-
» lette ; ſes couleurs en effet, & ſes teintes
» ſont ſi vives, que ces premiers Ouvra-
» ges ſont auſſi frais que les derniers. Per-
» ſonne n'ébauchoit ſes Tableaux, les
» fonds même étoient de ſa main ; ſans en
» ôter le goût & la belle touche, ſans qu'il
» y parut rien de peine ; il les finiſſoit avec
» une patience admirable. L'on ne doit
» pas cependant mal juger de ce long tra-

» vail ; quand il vouloit aller vîte, il pei-
» gnoit une Tête en deux heures de tems ;
» c'eſt ainſi qu'il a fait le Portrait de ſon
» Beau-pere, & un Enfant nû, qui eſt auſſi
» beau que s'il étoit du Vandeick. »

Le mérite de Palme n'a pas toujours été égal ; il avoit beaucoup baiſſé dans ſes dernieres années ; les Ouvrages qu'il faiſoit étoient très-médiocres, eu égard à ceux qu'il avoit faits autrefois ; & l'on ne doit pas attribuer cette inégalité à ſon âge avancé ; car quoi qu'on le nomme Palme le vieux, pour le diſtinguer de ſon Neveu, il n'avoit que quarante-huit ans quand il mourut : ainſi il faut attribuer au ſeul épuiſement du génie de Palme, la cauſe de la décadence de ſon goût. L'exemple de ce Peintre doit apprendre aux Artiſtes, qu'il en eſt du génie, ainſi que du corps ; qu'il faut lui donner toujours une nouvelle nourriture, qui ſerve à entretenir, & même à augmenter ſa vigueur ; cette nourriture

consiste principalement dans la lecture des bons Livres, qui fournissent des idées nouvelles, & rappellent celles qu'on peut avoir perdues ; dans le conseil des Connoisseurs, qui découvrent des défauts, que la rapidité de l'imagination, ou la distraction de ceux qui travaillent, les empêchent d'appercevoir; dans l'examen perpétuel des Ouvrages des grands Artistes, qui sont d'excellentes leçons, & qui découvrent le chemin qu'ont pris ces Hommes illustres, pour parvenir à ce dégré de perfection, où ils ont atteint.

Rigaud fit d'excellentes choses jusqu'à la fin de sa vie ; cependant il faut convenir que sa derniere maniere est inférieure à sa premiere ; la couleur tire un peu sur le violet, & la pâte en est moins moëlleuse ; ajoutons à cela que dans plusieurs de ses derniers Ouvrages, Rigaud a rendu ses contours un peu secs, à force de vouloir finir ses Tableaux.

Quelques belles que soient les Draperies de Rigaud, il seroit à souhaitter que dans plusieurs de ses Ouvrages, sur-tout dans les derniers, elles eussent un peu moins d'éclat; elle diminuent souvent une partie de l'attention qu'on porte à la tête du Portrait. Le tems corrigera ce défaut, qui pourroit être excusé dès aujourd'hui à bien des égards; car il est bien moins considérable que ne l'ont dit les jaloux de la gloire de ce grand Homme, par la maniere dont il a cherché à donner du repos à ces Têtes.

Louis XIV. annoblit Rigaud, & le fit Chevalier de Saint Michel.

§. V.

Palme le jeune, & l'Argiliere.

JACQUES Palme, fût appellé le *Jeune*; parce qu'il avoit quatre ans moins que son Oncle; mais il a beaucoup plus vécu que lui. Il fût éléve du Tintoret, dont il a suivi le goût; il avoit un fort beau génie; il a composé de fort grands Tableaux d'Histoire, & a fait de très-beaux Portraits; il y en a quelques-uns à Vienne dans la Galerie de l'Empereur, qui sont peints avec tout le goût possible. Le jeune Palme avoit une touche légere, un beau coloris; ses Draperies étoient bien jettées, & ses plis rompus d'une maniere habile. Son Dessein n'étoit pas toujours correct.

L'Argiliere, ainsi que Rigaud, a fait beaucoup plus de Portraits que de Tableaux d'Histoire; cependant il en a peint plusieurs

plusieurs d'une grande beauté ; il en a fait entr'autres quatre, qui étoient dans son Salon : tous les Amateurs qui ont connu ce grand homme, ne pouvoient assez les admirer. Il y avoit parmi ces quatre Tableaux, un Crucifiment ; cet Ouvrage étoit un Chef-dœuvre pour la couleur, pour le pinceau, pour le clair-obscur, qualités que Largiliere a possédées à un dégré éminent, ainsi que l'art d'embellir les femmes. Il est vrai qu'il étoit incorrect quelquefois, & que ses mains n'étoient point dessinées avec la même précision, & la même élégance que celles de Rigaud. Les Draperies de Largiliere sont d'un détail admirable.

Palme le jeune, séduit par l'avarice, quitta sa premiere maniere, qui étoit excellente, pour en prendre une expéditive, & qui se ressentoit plus de l'avidité du gain, que de l'amour de la gloire. Aussi voit-on plusieurs de ses Tableaux dans

lesquels on trouve, ainsi que dans ceux du Tintoret son Maître, des Figures strapassées qui s'éloignent de la belle nature, & dans lesquelles on ne peut louer que la liberté de la main qui les a peintes.

Les derniers Ouvrages de Largiliere sont indignes de ceux qu'il fit dans un âge moins avancé. La vieillesse avoit fait sur lui, ce que l'avarice produisit sur Palme le jeune.

ÉCOLE LOMBARDE ET BOULONOISE.

§. I.

Le Corége & Mignard.

IL eſt aſſez ſingulier que le Corége ayant vécu dans un ſiécle auſſi voiſin du nôtre, qu'on débite ſur ſa vie autant de Fables que ſur celle d'Homére. Les uns veulent qu'il ſoit iſſu d'une noble & ancienne Famille de Corége, & qu'il ait laiſſé de grands biens à un fils unique qu'il

avoit : les autres, au contraire, le font fils d'un Laboureur, & soutiennent qu'il a toujours vécu dans l'indigence. Ils disent que sa mort fut occasionnée parce qu'on lui paya à Parme, deux cens livres en Monnoye de Cuivre, qu'il porta à pied pendant quatre lieues, dans la grande chaleur. La nécessité de soulager sa nombreuse Famille, lui fit faire ce voyage qui lui causa une Pleurésie, dont il mourut.

Quelques Auteurs prétendent que le Corége a été à Rome. L'Abbé de Saint Gelais est de ce sentiment, dans la Description des Tableaux du Palais Royal. *Le Corége*, dit-il, *pensoit si modestement de son mérite, qu'il ne se crût Peintre, qu'après que la réputation de Raphael l'eut fait aller à Rome, où ayant considéré longtems*, les Tableaux de ce grand Maître dans un profond silence, tout ce qu'il dit, fût : *Anche io son pittore*;

M. de Piles a dit la même choſe que l'Abbé de S. Gelais : voici ſes propres termes. » La renommée de Raphael donna » envie au Corége de voir Rome ; il y » conſidéra attentivement les Tableaux de » ce grand Peintre, & le long ſilence qu'il » avoit gardé en les voyant, fut interrom- » pu par ces mots : *Anche io ſon pittore*, en- » core ſuis-je Peintre. » Une foule d'Ecrivains ſont d'un ſentiment oppoſé à celui de M. de Piles : & preſque tous les Auteurs qui ont écrit la Vie des Peintres, ſoutiennent que le Corége n'a pas été à Rome, & qu'il a pu voir à Parme aſſez de Tableaux de Raphael, pour dire ce qu'on lui fait dire à leur ſujet. Quoiqu'il en ſoit de ces deux opinions, il n'en eſt pas moins certain, que l'Auteur de la Vie des Peintres a tort de dire que M. de Piles & l'Abbé de Saint Gelais *ſont tombés en contradiction, quand ils ont fait venir le Corége à Rome, puiſqu'ils avoient*

dit quelques lignes au deſſus, qu'il n'étoit jamais venu dans cette Ville. Ces Auteurs n'ont point dit que le Corége n'étoit jamais venu à Rome, mais ils ont dit ſimplement qu'il n'y avoit jamais été avant d'avoir fait tant de beaux Ouvrages que nous admirons; ainſi ils ont eu raiſon de prétendre que ce grand homme n'étoit redevable de ſes talens, ni à l'Antique, ni aux beaux Tableaux de Rome qu'il n'avoit jamais vûs; la maniere dont M. de Piles s'explique là-deſſus, eſt ſi claire, que je m'étonne que l'Auteur qui la critique, qui eſt un homme d'eſprit, & d'un grand jugement, ait pû tomber dans une ſemblable mépriſe. *La renommée de Raphael*, dit M. de Piles, *donna envie au Corége de voir Rome; il y conſidéra attentivement les Tableaux de ce grand Peintre; & le long ſilence qu'il avoit gardé en les voyant, fut interrompu par ces mots:* Anche io ſon pittore. *Cependant tous les*

beaux Ouvrages qu'il avoit faits juſqu'alors, n'avoient pû le tirer d'extrême miſére dans laquelle il ſe trouvoit, parce que le poids de ſa Famille étoit grand, & la récompenſe de ſes travaux fort petite. Si l'on fait attention que le Corége avoit déja fait un grand nombre de beaux Ouvrages, quand il conſidéra à Rome les Tableaux de Raphael ; on ne trouve plus aucune contradiction dans ce que M. de Piles a dit quelques lignes au-deſſus ; voici les expreſſions de ce grand Connoiſſeur. *Les Diſciples ajoutant toujours quelques progrès à ce qu'ils ont reçus de leur Maître, il n'y a rien en cela que ce qui arrive ordinairement à tous les Arts ; mais il faut ici admirer & reſpecter un génie, qui, contre le Cours ordinaire, ſans avoir vû ni Rome, ni les Antiques, ni les Ouvrages des habiles gens ; ſans Maître, ſans protection, ſans ſortir de ſon Pays, au milieu de ſa pauvreté, &*

ſans autre ſecours que la Nature & l'affection qu'il avoit au travail, a produit des Ouvrages d'un genre ſublime, & dans les penſées, & dans l'exécution. Qui ne voit que M. de Piles, parle des excellens Ouvrages que le Corége avoit faits avant d'avoir jamais vû ni l'Antique, ni les Tableaux de Rome; que tout ce qu'il a dit à ce ſujet eſt véritable, & n'empêcha cependant pas que ce Peintre n'ait pû aller à Rome y voir les Tableaux de Raphael, & dire ce qu'on veut qu'il ait dit. En juſtifiant M. de Piles ſur la contradiction qu'on lui reprochoit, j'ai rendu le même ſervice à M. l'Abbé de S. Gelais; car il s'eſt expliqué de la même maniere que M. de Piles.

L'origine de la Famille de Mignard n'eſt point incertaine, ainſi que celle du Corége. Le pere de Mignard s'appelloit More. Henry IV. le voyant avec ſix de ſes freres, tous Officiers bien faits, dit:

Ce ne ſont pas là des Mores, ce ſont des Mignards; le nom, depuis ce tems-là, en reſta à la Famille. Mignard fut deſtiné par ſon pere à la Médecine; mais l'amour de la Peinture l'emporta ſur la volonté du pere. Cet amour étoit ſi fort, que, lorſque Mignard accompagnoit le Médecin, auprès duquel on l'avoit mis pour apprendre ſon métier, au lieu de l'écouter, il deſſinoit les attitudes du malade, & de ceux qui le ſervoient. Sa Famille, voyant une inclination auſſi forte, ne voulut point s'y oppoſer; & Mignard s'adonna entiérement à la Peinture.

Les penſées du Corége ſont élevées; mais leur élévation ne leur fait rien perdre de cette grace, qui plaît par une noble ſimplicité. Il a également bien compoſé des ſujets Galans, & de grands ſujets d'Hiſtoire. La Coupole de l'Egliſe de Parme, & celle de Saint Jean des Bénédictins, montrent l'étendue de ſon génie,

& combien il a excellé dans les grandes Compoſitions, & dans la Magie du Platfond. Tout le monde peut voir, par les Tableaux qui ſont chez le Roi & chez M. le Duc d'Orleans, qu'il n'a pas moins réuſſi dans les Tableaux de la Fable; & ce grand homme a également bien entendu l'Hiſtoire, l'Allégorie, & les ſujets que les Poëtes anciens fourniſſent aux Peintres, en ſi grande abondance. Il a divinement peint les Vierges; il y a pluſieurs Saintes Familles de lui, qui ſont admirables; ſon Tableau, qui repréſente la Naiſſance de Notre-Seigneur, & qu'on nomme communément *la Nuit du Corége*, eſt un Chef-d'œuvre.

Mignard, ainſi que Corége, a réuſſi dans les ſujets d'Hiſtoire, & dans ceux de la Fable; ſoit qu'il les ait traités en grand, ſoit qu'il les ait exécutés en petit. Le Dôme du Val-de-Grace eſt un Chef-d'œuvre pour la compoſition; & Mignard

a montré dans cet Ouvrage, qu'il avoit un des plus beaux génies qu'il y ait eû depuis le renouvellement de la Peinture. L'Auteur qui a écrit la Vie de Mignard, a eu raiſon de dire, que le Val-de-Grace n'eſt pas moins le triomphe de la Peinture, que celui de Mignard. Voici ce qu'il ajoute enſuite. *Jamais production de l'Art ne mérita mieux l'Epithéte Italienne, dont il eſt difficile de faire paſſer toute l'énergie en notre Langue* : Opera da ſtupire ; *il faut que l'Auteur ſe ſoit élevé dans le Ciel par la force de ſon imagination, pour donner des idées ſi belles & ſi ſublimes.* Ajoutons que, dans ce ſuperbe Ouvrage, la belle touche égale la grande compoſition ; le ſeul défaut qu'on puiſſe y trouver, & dont Mignard n'eſt point la cauſe, c'eſt que ce Peintre ayant voulu retoucher dans quelques endroits ce Plat-fond au Paſtel, le ton de couleur naturel a été altéré par le tems, & ces endroits tirent

ſur le violet. Au reſte, je crois devoir remarquer que le tems a encore plus maltraité la Coupole de la grande Egliſe de Parme ; cependant on y voit encore dans pluſieurs endroits des marques ſenſibles qu'elle a été coloriée d'une maniere admirable.

Les Ouvrages que Mignard a peints à S. Cloud, ſont des preuves convainquantes qu'il a ſçû, ainſi que le Corége, traiter également bien les ſujets de la Fable & ceux de l'Hiſtoire. Les Peintures de S. Cloud parurent ſi belles à Louis XIV, Prince, dont le bon goût pour les Arts ne peut être revoqué en doute, qu'après avoir conſidéré plus d'une heure les différentes béautés de la Galerie du Salon, il ne pût s'empêcher de dire à Madame : *je ſouhaite fort que les Peintures de ma Galerie de Verſailles répondent à la beauté de celles-ci.* En effet, il faut convenir que les Ouvrages que Mignard a peints à S.

Cloud ſont d'une grande beauté. Malheur à ceux qui ſont ignorans pour ne pas en être charmés, ou aſſez prévenus par leurs préjugés pour chercher à les dépriſer.

On loue dans les Ouvrages du Corége la fraîcheur, la force du coloris, la vérité & l'excellente maniere d'empâter les couleurs, & la fonte de ſes mêmes couleurs. Mignard a eu les mêmes qualités; il les a portées dans ſes Ouvrages à un dégré ſublime; l'on peut aiſément ſe convaincre de la reſſemblance des talens de ces deux grands Artiſtes, en conſultant leurs Tableaux, qui ſont dans les Salons du Luxembourg. On en verra quatre de Mignard, dans leſquels on trouvera un fini précieux, une fonte de couleur admirable, un coloris frais & vigoureux: &, ſi parmi ſes quatre Tableaux, on examine bien attentivement le plus grand, qui eſt une Vierge & l'Enfant Jeſus; & qu'on aille enſuite conſidérer avec la

même attention, le grand Tableau du Corége repréſentant un Satire qui regarde une Femme qui dort, & qui a un amour auprès d'elle, on verra que Mignard, ayant quelquefois fondu, empâté & colorié comme le Corége, a encore deſſiné plus correctement que lui : car, quoique cet Artiſte Italien ait deſſiné avec goût, cependant ſes contours ne ſont pas corrects. Il eſt vray que la grace a réparé ce qui lui a manqué du côté du Deſſein ; mais ſi Mignard a eu, en général, moins de grace, il a eu plus de correction. Au reſte j'accorde à Mignard la correction, eu égard au Corége : car comparé aux Raphael, aux le Sueur, aux Caraches, aux le Brun, il n'a pas toujours été correct.

J'ai fait l'éloge des Vierges du Corége ; Mignard en a peint à Rome pluſieurs que les Italiens appellent des Mignardes, pour marquer leur délicateſſe ; elles ſont

remplies de grace. Ce Peintre a fait plusieurs Ouvrages dans quelques Egliſes de Rome, entr'autres un Tableau dans l'Egliſe de Saint Antoine, repréſentant ce Saint, auquel je renvoye les Italiens qui voudront juger ſans prévention, pour ſçavoir ſi Mignard a fondu, colorié & empâté aſſez bien, pour que ſes meilleurs Tableaux; car je ne parle que de ceux où il a excellé; puiſſent être comparés à ceux du Corége, la grace à part: car je conviens, pour me ſervir des termes de M. de Piles, que jamais Peintre ne la eue, avec tant de plenitude, que le Corége.

§. II.

Parmesan & Noel Coypel.

FRANÇOIS Mazzoli fut appellé Parmesan, parce qu'il étoit né à Parme. On dit qu'il aima si fort son Art, que, comme un autre Protogène, il l'exerça pendant le Sac de Rome en 1527. Il étoit enfermé dans cette Ville, & y travailloit tranquillement, pendant que l'armée de Charles-Quint la mettoit au pillage, quelques Soldats qui le trouverent peignant, furent surpris de sa tranquillité, & le laisserent continuer; il ne lui en couta que quelques Desseins que prit un d'entr'eux qui aimoit la Peinture. Une nouvelle bande de Soldats, qui succeda bientôt à cette premiere, ne fut point aussi généreuse; elle fit Prisonnier le Parmesan, & il fut obligé de racheter sa rançon.

Le

Le Parmesan étudia beaucoup les Ouvrages de Raphael & ceux de Michel-Ange pour le Dessein ; & des deux différentes manieres de ces grands Peintres, il s'en forma une troisiéme, qui étoit d'un grand goût. Il imita aussi le Corége en bien des choses ; & il a mieux colorié que les deux grands Peintres qu'il avoit pris pour modéle dans le Dessein.

Noel Coypel forma son goût sur celui du Raphael François, & l'on voit dans ses Ouvrages que le Sueur lui revient dans toutes ses Compositions : il a fort bien colorié ; & ses Tableaux, qui sont en grand nombre dans les Eglises de Paris & dans les Maisons Royales des Tuileries & de Versailles, montrent les talens supérieurs de ce Peintre.

M. de Piles remarque que le Parmesan n'avoit pas l'esprit d'une grande étendue, & que l'attention qu'il donnoit à ses Figures en particulier, diminuoit beaucoup

celle qu'il devoit à l'expreſſion de ſes Figures en général ; ſes penſées d'ailleurs étoient aſſez communes, & l'on ne voit pas qu'il ait pénétré bien avant dans le cœur de l'homme ni dans les paſſions de l'ame ; mais bien que la grace, qui eſt dans ſes Ouvrages, ne ſoit que ſuperficielle, elle ne laiſſe pas de ſurprendre les yeux par beaucoup de charmes. Il donnoit beaucoup de grace à ſes attitudes, auſſi-bien qu'à ſes têtes ; & l'on peut voir par ſes Ouvrages, qu'il cherchoit plutôt à plaire par cet endroit, qu'il n'étoit occupé de la véritable expreſſion de ſon ſujet. Il conſultoit peu la Nature, qui eſt la mere de la diverſité, ou il la réduiſoit à l'habitude qu'il avoit contractée, gracieuſe à la vérité ; mais qui tomboit en ce qu'on appelloit maniere. Il eſt certain que le Parmeſan a ſouvent réiteré les mêmes airs & les mêmes proportions : on peut en voir un exemple dans les deux

Tableaux qui ſont gravés dans le Cabinet de M. de Boyer d'Aiguilles ; mais on peut dire que ce qui a fait plaiſir une fois dans les Ouvrages du Parmeſan, le fait encore par tout où il ſe trouve.

Noel Coypel a eu l'eſprit d'une grande étendue, ſes penſées ſont ſublimes, & l'on voit qu'il a penétré bien avant dans le cœur de l'homme. Il connoiſſoit à fond les paſſions de l'ame. Ses têtes ſont dans le goût antique, & ſes expreſſions ſon fortes, ſans être outrées. On voit, avec éclat, toutes ces grandes qualités, dans quatre ſujets de l'Hiſtoire Greque & Romaine, que Noel Coypel fit à Rome, pour être dans le Cabinet du Conſeil à Verſailles. Ces quatres Tableaux avant d'être envoyés en France, furent expoſés à la Rotonde avec un applaudiſſement général. Voici le ſujet du premier, tiré de Plutarque : *Quand Solon eut publié ſes Loix dans Athénes, il étoit tous les jours*

importuné d'une foule de gens qui étoient chez lui pour les louer ou pour les reprendre, pour le prier d'ajouter ce qui leur étoit venu dans l'esprit, ou pour l'obliger d'en retrancher ; la plûpart même l'interrogeoient sur chaque Article, & vouloient qu'il les leur expliquât & leur en marquât le sens.

Le second Tableau représente Ptolomée Philadelphe Roi d'Égypte, qui donna la liberté aux Juifs qui étoient prisonniers dans ses États.

On voit dans le troisiéme Tableau, l'Empereur Trajan, qui donne des Audiences publiques aux Romains.

Le quatriéme, qui n'est pas moins beau que les trois autres, représente l'Empereur Sévere, qui fait distribuer du bled au Peuple Romain dans un tems de famine. Ces Tableaux sont dignes d'être placés à côté de ceux que le Poussin a composés avec le plus de soin, & qui lui ont acquis le titre de *Peintre des gens*

d'esprit ; il y a même dans ces Tableaux une couleur bien plus vigoureuse que dans celle du Poussin.

Le Parmesan a fait quelquefois des Figures un peu Giganteſques ; il y en a quelques-unes, dans certains Ouvrages de Coypel, qui ont un peu de roideur.

Le Parmesan a fait de fort beaux Payſages dans ſes Tableaux ; Coypel a orné les fonds des ſiens d'Architecture, qu'il a fort bien exécutée, & qui leur donne un grand éclat.

Le Parmesan mourut pauvre, malgré ſes talens ſupérieurs. Noel Coypel ſçût mieux profiter des ſiens ; il devint Directeur de l'Académie après la mort de Mignard, & Louis XIV. lui donna mille écus de Penſion.

§. III.

Annibal Carache & le Bourdon.

LEs trois Caraches, Louis qui fut le Couſin, le Maître, en ſuite l'Emule d'Auguſtin & d'Annibal, ont eu tous les trois des talens ſupérieurs, & méritent d'être placés parmi les plus grands Peintres; mais comme ils ont eu, à peu de choſe près, la même maniere, je me contenterai de parler d'Annibal Carache; puiſque ce que je dirois des autres, pour le goût du Deſſein, des Draperies & de la Couleur, ne ſeroit qu'une répétition. M. de Piles a judicieuſement remarqué que la petite différence que l'on apperçoit dans la maniere des Caraches, ne vient que de la diverſité de leur temperament.

Louis avoit moins de feu, plus de

grandeur & de correction ; Auguſtin plus de gentilleſſe ; & Annibal plus de fierté & de ſingularité dans ſes penſées, plus de profondeur dans le Deſſein, plus de vivacité dans l'expreſſion, & plus de fermeté dans l'exécution.

Annibal Carache a deſſiné d'un grand goût ; cependant ſa maniere eſt trop chargée, ſes Femmes ſont quelquefois Giganteſques, & deviennent par-là peu agréables ; comme on peut le voir par l'Andromède, peinte dans la Galerie Farneſe.

Les Contours de ſes Figures d'Hommes ſont d'une grande fierté, mais ils ſont quelquefois un peu trop prononcés, & péchent par n'être pas aſſez fondus. Un grand Connoiſſeur qui reproche ce défaut au Carache, remarque qu'il a été commun preſque à tous ceux qui ont correctement deſſiné : *Ils ont crû*, dit M. de Piles, *qu'ils perdroient le fruit de leurs travaux, s'ils laiſſoient ignorer au monde à*

quel point ils poſſédoient cette partie, & qu'on leur pardonneroit aſſez tout ce qui leur manque d'ailleurs, quand on ſeroit content de la régularité de leur Deſſein. Ils ont eu ſi peur qu'elle n'échapât aux yeux, qu'ils n'ont point eu de ſcrupule de les offenſer par la crudité de leurs Contours.

Le Bourdon a deſſiné avec beaucoup de feu & de facilité. La Nature lui avoit donné une ſi grande diſpoſition pour la Peinture, qu'à l'âge de 14. ans, il peignit à freſque le Plat-fond de la Sale d'un Château. Cependant, malgré cette diſpoſition étonnante, & un voyage de trois ans à Rome, le Bourdon a été peu correct dans les extrémités de ſes Figures.

Annibal Carache a eu un goût de couleur très-médiocre; ſes ombres ſont trop noires, & ſes clairs tirent un peu ſur le violet : il a eu une très-foible connoiſſance du clair-obſcur, ce qui paroît

évidemment dans la Galerie qu'il a peinte au Palais Farneſe. En vain, pour excuſer la foibleſſe de ſon coloris, les Admirateurs outrés des Artiſtes Italiens, diſent qu'il faut attribuer au tems, les défauts qu'on y découvre : nous répondons à cela deux choſes ; la premiere, que nous avons déja prouvée par l'exemple du Titien & du Corége, que les Tableaux bien coloriés, au lieu de devenir noirs & violets, prennent un ton doré ; la ſeconde, c'eſt qu'un Juge impartial, & le plus grand Connoiſſeur de l'Europe, convient que le Carache a été un très-médiocre Coloriſte. *Malgré l'eſtime*, dit-il, *qu'il avoit pour les Ouvrages du Titien & du Corége, ſon coloris n'eſt guéres ſorti de la voye commune. Il n'a pas pénétré dans l'Artifice du clair-obſcur, & ſes couleurs locales ne ſont pas bien précieuſes. Ainſi ce qui ſe trouve de bon dans ſes Tableaux, touchant le coloris, n'eſt pas tant l'effet des princi-*

pes de l'Art, que des bons momens de ſon génie, ou des réminiſcences du Titien & du Corége.

Le Bourdon a excellé dans la partie du coloris ; ſes couleurs locales ſont d'un grand goût & d'une fraîcheur admirable : c'eſt ce qui l'a fait appeller un ſecond Corége, *Coregius alter.* Son pinceau eſt d'une facilité admirable ; il ſçavoit ſe ſervir parfaitement de la Magie du clair-obſcur, & l'on voit, avec un plaiſir, mêlé d'admiration, avec quel avantage il l'a employée dans le célébre Tableau qu'il a peint à Nôtre-Dame, qui repréſente le Martyre de Saint Pierre : cet Ouvrage eſt un des plus beaux qui ait été exécuté depuis le renouvellement de la Peinture.

Le Bourdon avoit un génie plein de feu, quelquefois même ſa trop grande vivacité devenoit nuiſible. Il a fait des Tableaux, où, à force d'être ſingulier,

il eſt devenu bizare. Cependant ce n'eſt pas dans ſes plus grands Ouvrages où il a donné dans ce goût un peu ſauvage : car la belle Galerie qu'il a peinte à l'Hôtel de Bretonvilliers, au jugement des plus ſéveres Critiques, eſt un Ouvrage digne des premiers tems.

Annibal Carache étoit extrêmement ignorant, il n'avoit point étudié ; ſans aucune teinture de Belles-Lettres, il donnoit toute ſon attention à l'exécution de la Peinture ; cependant ſes compoſitions ſont toujours ſages ; & le bizare n'eſt jamais chez lui allié au ſublime, ainſi que chez le Bourdon, parce que pour ſuppléer au défaut de ſon génie, il ſe ſervoit du ſecours de ſon frere Auguſtin, de celui de Monſeignor Aguequi ; en ſorte qu'il s'aproprioit les lumieres de ces deux perſonnes, & qu'avec un génie médiocre, il a fait des choſes auſſi ſublimes que le Bourdon, & n'eſt point tombé dans ces

défauts. Bel exemple pour les Peintres, qui se défiant de leur génie, ont la prudence de se servir sagement du secours des personnes, qui peuvent leur donner ce qui leur manque pour aller à l'immortalité.

Le Carache fut très-mal recompensé de ses peines. Le Comte Malvasi nous a conservé une lettre, par laquelle il paroît que ce grand Peintre, en travaillant à la Galerie du Palais Farnese, n'avoit que dix écus par jour, quoiqu'il méritoit, par le travail qu'il faisoit, d'en gagner plus de mille, & qu'il travailloit toute la journée comme un cheval qui tire la charue. Il est aisé de voir cette Lettre dans l'Ouvrage de ce Connoisseur Italien, & qui ne s'est point fait un scrupule de juger sa Nation avec intégrité & sans humeur partiale. Cet exemple du mérite & du talent mal récompensé, est souvent répété en Italie, & ne fait guéres honneur

aux Italiens. Je ne m'étonne pas ſi aujourd'hui les gens qui ſe diſtinguent parmi eux, ſoit dans la Peinture, ſoit dans la Muſique, quittent leur Patrie, pour aller à Berlin, à Londres, à Madrid. Je ſuis bien perſuadé que, ſi Carle Van-Loo avoit été traité à Paris, comme le Carache à Rome, il n'auroit pas héſité de quitter ſon pays, & de prendre douze mille francs de Penſion du Roi de Pruſſe, ſes Ouvrages payés à part, ce qui lui auroit raporté en tout, plus de trente mille livres, ſans être obligé à d'autres frais qu'aux couleurs qu'il eut employées à ſes Tableaux.

Le Bourdon nâquit pauvre, & mourut Recteur de l'Académie Royale, avec du bien qu'il avoit amaſſé.

Annibal a eu un excellent goût pour le Payſage, ſes Arbres ſont d'une forme exquiſe & d'une touche légere.

Le Bourdon a fait des Payſages qui

ont attiré, je ne dis pas le ſuffrage, mais l'admiration de tous les Connoiſſeurs. On y voit des effets, qui, par leur ſingularité, n'en ſont que plus piquans, & qui ſont exécutés d'une maniere auſſi ingénieuſe que facile.

§. IV.

Le Dominicain & Jouvenet.

LES Lecteurs ſe feront aiſément aperçus que lorſqu'il s'agit de louer un Artiſte Italien, je n'emprunte le ſecours de perſonne; il n'en eſt pas de même de blâmer, je cherche à apuyer ce que je dis, de l'autorité des plus grands Connoiſſeurs : au contraire, lorſqu'il faut condamner quelques défauts dans un Peintre François, je n'ai recours à l'autorité de perſonne, je prononce hardiment ſon

Arrêt ; mais s'il faut le louer, j'aime mieux faire parler ceux qui ont rendu justice à son mérite. La raison de ma conduite est fort aisée à comprendre, & je crois que la plûpart de mes Lecteurs l'auront devinée aisément. Je dirai ici, pour ceux qui auroient pû ne pas la sentir, que ce qui m'a fait agir de la sorte, est pour mettre, dans la plus grande évidence, l'impartialité des jugemens qu'on trouvera dans cet Ouvrage. Je suis François, & je n'ai à y garantir que les louanges que je donne aux Italiens, & les Critiques que je fais des François. Si, après cela on dit que le préjugé de la Nation m'a séduit, on sera bien mal fondé à me faire ce reproche ; au reste je place cette Reflexion dans cet Article, parce qu'ayant à condamner le Dominicain en plusieurs choses, je laisserai parler M. de Piles.

Le Dominicain avoit reçu de la Nature un génie lourd & tardif ; il n'a dû

les connoissances qu'il a acquises, qu'à sa seule opiniâtreté dans le travail. *Son esprit*, dit un fameux Critique, *enveloppé comme un Ver à soye dans sa coque, après avoir long-tems travaillé dans une espece de solitude, se sentant développé des filets de l'ignorance, & échauffé par l'activité de ses pensées, prit l'essort & se fit admirer, non-seulement des Caraches, qui l'avoient soutenu, mais encore de leurs Disciples, qui avoient tâchés de le rebuter. . . Il est cependant très-vray-semblable que les parties de la Peinture, que le Dominiquain possédoit, étoient une récompense de ses fatigues, plutôt qu'un effet de son génie.*

Jouvenet nâquit Peintre, & la Nature lui prodigua, avec profusion, les dons qu'elle avoit refusés au Dominiquain. A l'âge de dix-sept ans, ayant quitté à Rouen son pere, Peintre très-médiocre, il vint à Paris, où, aidé de son seul génie, & de la facilité naturelle qu'il avoit

avoir, il parvint au point, dans un âge peu avancé, de réunir en lui presque toutes les principales parties de la Peinture. Il n'avoit que vingt-neuf ans, quand il fit, pour l'Eglise de Nôtre-Dame, le fameux Tableau de la Guérison du Paralitique, qui fait l'admiration de tous les Connoisseurs. Jouvenet étoit né pour les grandes Compositions ; son génie plein de feu lui fournissoit abondamment de quoi donner de la grandeur aux sujets les plus simples ; il a également bien traité l'Histoire, la Fable, les sujets Saints & les prophanes. Il employoit l'Allégorie avec beaucoup d'esprit. Il a souvent placé dans ses grands Tableaux, & dans ses excellens Plat-fonds, des Episodes avec toute la sagesse & la convenance, qu'auroit pu le faire dans un Poëme le Poëte le plus éclairé.

Le Dominicain a eu un grand goût pour donner à toutes ses Figures, l'air de

tête qui leur convient, il a fort bien peint les passions de l'ame, & il est étonnant qu'avec le génie pesant qu'il avoit, il ait si bien connu les mouvemens de l'ame. Il a dessiné d'une très-grande correction. Il a beaucoup approché de la perfection de Raphael dans cette partie; mais il a encore marqué les contours plus sèchement que ce grand Peintre, & n'a pas eu autant de noblesse & de grace que lui.

Jouvenet à dessiné correctement & d'une grande maniere; il est vray qu'on peut lui faire le même reproche qu'au Carache, & l'accuser d'être un peu trop chargé: & ce reproche est encore plus considérable en tombant sur lui, parce qu'il n'est point aussi élégant que le Carache, dont les contours d'une fierté admirable cachent une partie des défauts des Figures qu'il a trop chargées. Les expressions de Jouvenet sont vives; ses airs de têtes, dessi-

nés d'une façon admirable, marquent avec la plus grande force, & la vérité la plus exacte, les passions de l'ame; c'est ce qu'on peut voir par les quatre grands Tableaux qui occupent toute la Nef de l'Abbaye de Saint Martin, si l'on en excepte le Chœur, & dans quelques autres grands Ouvrages qu'il a peints dans plusieurs Eglises de Paris.

M. de Piles dit, que le Dominicain *a eu un assez bon choix d'attitudes, mais qu'il a très-mal entendu la collocation des Figures, & la disposition du tout ensemble.* On peut voir par le Tableau du Dominicain, représentant Armide & Renaud, & par celui où ce Peintre a peint Thimoclée en présence d'Alexandre, que le reproche de M. de Piles n'est pas sans fondement. Ces deux Tableaux sont exposés dans le Salon du Luxembourg. Ajoutons encore à ces deux exemples un troisiéme. L'on regarde le Tableau que le Dominicain a

peint, Dieu porté sur des Anges, chassant Adam & Éve du Paradis Terrestre, comme un des plus beaux morceaux qu'il ait fait, & il faut convenir qu'il y a dans cet Ouvrage, des choses admirables pour le Dessein, pour les airs de têtes, & même pour la grandeur des pensées. Je doute qu'il y ait rien de plus sublime en Peinture, que le Groupe d'Anges qui soutient la Figure du Pere Éternel, & cette même Figure du Pere Éternel, dans laquelle on voit que l'esprit du Peintre s'est élevé vers Dieu, autant qu'il est possible à l'esprit humain d'y parvenir; mais les Figures d'Adam & d'Éve, quoique dessinées parfaitement bien, ne répondent point à la grandeur du reste du Tableau. Elles ont très-peu de noblesse; & la simplicité que le Peintre leur a donnée, tire un peu vers la bassesse; & celle d'Éve n'est point disposée: car elle n'est point naturellement frappée de l'éclat de la Ma-

jesté Divine ; elle reste tranquillement assise. Au reste le Tableau dont je parle, est dans le Cabinet du Roi, & sera, sans doute, comme les autres, exposé à son tour dans les Salons du Luxembourg.

Jouvenet a parfaitement bien disposé ses Figures ; elles sont placées sur le plan, sur lequel elles doivent être ; leur attitude est naturelle aux passions de l'ame, dont le Peintre a voulu qu'elles fussent agitées ; leur contraste est bien imaginé, & l'on diroit qu'elles sont toutes en mouvemens.

Un Auteur Moderne François, ayant copié apparemment trop fidélement les Écrivains Italiens, & s'étant fié aux éloges qu'ils donnent à leurs Compatriotes, contre lesquels un sage Critique doit être toujours en garde, a avancé que le Dominicain *étoit grand Coloriste*. Je serois presque tenté de croire que cette décision est une faute d'Impression, & que l'Im-

primeur a mis *grand* à la place de *médiocre ;* je dis *médiocre*, parce que j'avoue naturellement, que je ne vois pas que le coloris du Dominicain, quoique foible, & tirant sur le noir dans les ombres, soit aussi mauvais, que le dit M. de Piles. Mais si ce Critique est un peu trop sévere, il faut avouer qu'il est cependant infiniment plus juste, que l'Auteur que je condamne. Pour voir que le Dominicain n'a pas été grand Coloriste, on n'a qu'à considérer, je ne dis pas les deux Tableaux qui sont au Luxembourg, & dont je viens de parler ; car ceux-là, surtout celui d'Armide & de Renaud, sont plus que médiocres pour la couleur : mais je parle de tous ceux qui sont au Palais Royal, parmi lesquels il y en a d'infiniment mieux coloriés ; de même que celui qui est au Luxembourg, qui représente un Concert de Musique, dont le coloris est bien meilleur que celui des deux autres:

cependant on ne peut pas dire que ces Tableaux ſortent de la main *d'un grand Coloriſte.* Au reſte, comme M. de Piles condamne pluſieurs autres choſes dans le Dominicain, je raporterai ce qu'il dit au ſujet de ces choſes, & du coloris de cet Artiſte. *Les Draperies* du Dominicain *ſont très-mauvaiſes, très-mal jettées, & d'une dureté extrême; ſon Payſage eſt du goût du Carache, mais exécuté d'une main peſante; ſes carnations donnent dans le gris, & tiennent peu du caractère de la vérité; ſon clair-obſcur eſt encore plus mauvais, ſon pinceau peſant, & ſon Ouvrage fort ſec.* Remarquons encore ici, que le même Auteur, qui eſt contraire à M. de Piles au ſujet du Dominicain, lui eſt encore oppoſé en ce qui regarde le Payſage: car il prétend que cet Artiſte étoit *très-bon Payſagiſte*; & M. de Piles remarque avec raiſon, que les Payſages du Dominicain ſont exécutés d'une main peſante; pour

s'en convaincre, on n'a qu'à les examiner avec quelqu'attention : car ce défaut eſt ſi frapant, qu'il n'en faut pas une grande. M. l'Abbé de S. Gelais a parlé comme M. de Piles : je raporterai ici ſon ſentiment ; puiſque c'eſt une nouvelle condamnation de l'Auteur que je critique.

Les attitudes du Dominicain, dit M. l'Abbé de S. Gelais, *étoient bien choiſies ; mais il entendoit mal la diſpoſition du tout enſemble ; ſes Draperies ſont mal jettées ; ſon Payſage tient du Carache, ſans être léger, & ſes carnations donnent dans le gris.*

Jouvenet a fort bien fait les Draperies & les a parfaitement jettées ; les plis en ſont de grand goût. Il a excellé dans le clair-obſcur ; l'on voit dans ſes Tableaux des effets admirables, par la grande intelligence qu'il en a eue. Son coloris tire trop ſur le jaûne.

Le même Auteur qui a érigé le Do-

minicain en grand Coloriſte, prétend auſſi que les beaux Tableaux de Jouvenet ſont exempts de ce défaut; mais nous nions cela, & après l'avoir condamné de louer mal-à-propos un Artiſte Italien, nous lui faiſons le même reproche au ſujet d'un François; & pour lui prouver que Jouvenet a trop donné dans le jaûne, dans ſes plus beaux Tableaux, ainſi que dans les autres, nous le renvoyons à la conſidération des quatre Tableaux de l'Egliſe S. Germain, il y verra évidemment que le coloris de Jouvenet tire trop ſur le jaûne, même dans ſes meilleurs Ouvrages.

Les Editeurs du Dictionnaire de Moreri, de l'Édition de 1725, ont dit bien des ſottiſes au ſujet de Jouvenet; mais il y en a tant d'autres dans cet Ouvrage, que ce ſeroit perdre ſon tems que de vouloir en relever une.

Jouvenet n'a fait qu'un ſeul Eleve; c'eſt Monſieur Reſtout ſon neveu: il vit

encore ; ainſi nous n'en parlerons point, quoiqu'il ſoit digne de ſon Maître, & qu'il ait enrichi nos Egliſes d'un grand nombre d'excellens Tableaux, où la correction du Deſſein eſt jointe à l'excellente Compoſition. Nous ſuivrons la loi que nous nous ſommes impoſée, & nous n'en dirons rien de plus.

§. V.

Michel-Ange de Caravage & le Valentin.

LEs comparaiſons ſeroient courtes & bien uniformes, ſi l'on trouvoit toujours des Peintres qui ſe reſſemblaſſent, autant par leur talens, que ces deux-ci.

Michel-Ange de Caravage a eu une maniere fort vraye, & qui fait un grand effet: il a eu peu de grace; mais le charme de la couleur, s'y joignant avec la fierté du pinceau, & le relief que donnent les ombres tranchantes, la rendent d'une force ſurprenante. Il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ait eu & qu'elle ait encore aujourd'hui beaucoup de pouvoir ſur les yeux les plus éclairés. M. de Piles remarque, qu'elle a preſque entraîné l'École des Caraches, ſans parler du Guerchin qui

ne l'a jamais abandonnée. Le Guide & le Dominicain ont été tentés de la suivre ; & l'ont même suivi dans leur premiere maniere. M. de Piles croit que la seule chose qui en a dégoûté ces deux grands Artistes, c'est le goût peu noble du Dessein qui s'y trouve attaché, & le choix de sa lumiere toujours le même dans toutes sortes de sujets. Rubens estimoit beaucoup la maniere du Caravage, quoiqu'il ne l'ait point suivie, il en avoit profité en la mitigeant beaucoup. Il appelloit *son Maître* un Tableau de cet Artiste, qui est aux Dominicains d'Anvers.

Le Valentin a suivi exactement le Caravage, & jamais Disciple n'a mieux imité son Maître. Il faut pourtant remarquer que ses Tableaux ne sont point aussi noirs que ceux de l'Artiste Italien.

Le Caravage a réussi dans le coloris, ses couleurs locales sont extrêmement recherchées. M. de Piles le loue de ce que

par une belle intelligence de lumieres, jointe à une exacte variété de teintes fondues les unes dans les autres, sans être corrompues, ni tourmentées par le pinceau, il a sçu donner une étonnante vérité à ses Ouvrages.

On trouvera toutes ces qualités avec éclat, dans les Ouvrages du Valentin, si l'on considére les quatre beaux Tableaux de lui, qui sont exposés dans les Salons du Luxembourg. Le premier représente le Jugement de Salomon ; le second, Daniel confondant les Veillards ; le troisiéme, Judith tenant la tête d'Holopherne ; & le quatriéme, une Bohemienne disant la bonne avanture à un Cavalier. Il y a encore plusieurs Tableaux du Valentin, entr'autres, celui qui représente un Concert de Musique : comme il est un peu moins noir que le Caravage, & que les têtes en sont d'un vray admirable, on le prendroit pour un beau Guide

de la premiere maniere.

Le Caravage a fort bien entendu le clair-obſcur, ſes Draperies ſont vrayes : car il faiſoit tout d'après nature; mais elles ſont mal jettées.

Le Valentin a connu, ainſi que ſon Maître, le clair-obſcur, & l'a employé avec beaucoup d'Art; ſes Draperies, ſans être d'un grand goût, ſont mieux jettées que celles de l'Artiſte Italien.

Le Caravage ne deſſinoit jamais d'après l'Antique, il travailloit d'après les modéles que le hazard lui offroit; c'eſt ce qui a rendu ſon Deſſein d'un mauvais goût, n'ayant pas aſſez de ſçavoir pour bien choiſir & pour corriger la Nature. Il appelloit *ſes Antiques*, les Gueux & les Mandians qu'il deſſinoit. Quelqu'un lui montrant un jour des belles figures, voyez, dit-il, en montrant aux gens qui étoient avec lui, combien la Nature m'a donné de belles Antiques : en même

rems il entra dans un Cabinet, & y peignit admirablement une Bohemienne.

Quoique le Valentin n'ait pas eu un goût de Deſſein bien élégant & bien correct, il a cependant ſurpaſſé ſon Maître dans cette qualité ; c'eſt ce qu'on peut voir dans le Tableau qu'il a peint dans l'Egliſe de Saint Pierre de Rome, repréſentant le Martyre de Saint Protais & Saint Martian, où il s'eſt bien élevé, pour la nobleſſe du Deſſein, au-deſſus du Caravage.

Ces deux Peintres, qui ont eu tant de reſſemblance dans leur talens, en ont auſſi dans leur mort, ayant fini leur jour tous deux d'une maniere funeſte. Le Caravage, en retournant de Sicile à Rome, ayant été pris en débarquant pour un autre homme auquel il reſſembloit, fût arrêté par les Gardes Eſpagnoles, & conduit en priſon ; on reconnut qu'on s'étoit trompé, on lui donna la liberté ; il retourna au Bâtiment ſur lequel il étoit venu, & trouva

qu'on lui avoit enlevé tout ſon bagage. Accablé de chagrin il ſe remit en chemin, pendant la plus grande chaleur; il arriva avec bien de la peine à *Porto Ercole*, où la fiévre l'emporta âgé de quarante ans.

Le Valentin périt preſque auſſi miſérablement: comme il faiſoit fort chaud, il ſe baigna dans une Fontaine; ſon ſang ſe figea, & peu de tems après ſon imprudence lui cauſa la mort.

Nous avons dit que le Guerchin ſuivit toujours, ainſi que le Valentin, la maniere du Caravage; nous remarquerons ici que cet Artiſte deſſina beaucoup mieux que ſon Maître & que le Valentin. De tous les Peintres qui ont ſuivi exactement le Caravage, aucun n'a eu autant de mérite, comme il eſt aiſé de le voir par le beau Tableau repréſentant le Martyre de Sainte Pétronille, qu'il a peint dans l'Egliſe de S. Pierre de Rome, & qui eſt, ſans contredit, un des plus beaux qu'il y ait dans cette ſuperbe Egliſe. Riberie,

L'Eſpagnolet, qui peignit long-tems à Naples, ſuivit auſſi la maniere du Caravage. Il s'eſt beaucoup plû à peindre des ſujets triſtes.

§. VI.

Guide (René) & le Pouſſin.

LE Guide fut d'abord Eleve des Caraches ; car ce qu'il avoit appris chez un nommé Denis Calvart Flamand, ne doit pas être mis en ligne de compte. Il fit de grands progrès ſous la direction de Louis, ayant plus eû de goût pour lui que pour les autres Caraches : étant allé à Rome, il s'appliqua à deſſiner d'après les Ouvrages de Raphael, & ſuivit pour le coloris la maniere du Caravage ; mais dans la ſuite il la quitta, & il en prit une qu'il crut plus propre à plaire à tout le monde ; il ſe détermina à une maniere claire, que les Italiens appellent vague.

Il fit dans cette nouvelle maniere plusieurs fort beaux Tableaux, quoique plus foibles de couleur que ceux de sa premiere. Enfin s'étant accoutumé peu à peu à cette foiblesse, il négligea ses carnations. M. de Piles dit, *que les voulant faire plus délicates, il donna dans un gris, qui alla jusqu'au livide.*

Le Poussin eut d'abord une maniere assez forte, & l'on remarque que ses premiers Tableaux sont bien peints, d'un meilleur goût de couleur que les autres dans la suite. Dans les commencemens de sa seconde maniere, il fit encore des Ouvrages assez bien coloriés; mais dans les suites il négligea totalement la couleur, il devint gris à un tel point, que ses Tableaux paroissent sans force & sans effet: on peut voir dans les Tableaux que nous avons de lui à Paris, des preuves évidentes de la chûte de son coloris par son changement de maniere. Dans le Palais Royal

parmi un grand nombre de ſes Tableaux, on en voit quelques-uns de la premiere maniere bien coloriés : il y a dans la premiere Sale du Luxembourg, où les Tableaux du Roi ſont expoſés, trois Ouvrages faits dans les commencemens de ſa ſeconde maniere, où il y a encore un reſte de couleur. L'un repréſente la Peſte ; l'autre, l'Enlévement des Sabines ; le troiſiéme, la Manne dans le Déſert. On aperçoit que le Pouſſin, en les peignant, avoit un foible ſouvenir des Ouvrages qu'il avoit copiés d'après le Titien ; les Tableaux, au contraire, qui ſont dans la ſeconde Sale ſont très gris ; l'un repréſente une Femme nue, couchée avec des enfans ; c'eſt un Bacanale ; & dans l'autre, le Peintre a compoſé le Triomphe de Flore.

Le génie du Guide n'étoit ni bien vif, ni bien étendu ; il ne réuſſiſſoit pas également dans toutes ſortes de ſujets. Comme il avoit plus de nobleſſe, de douceur & de

grace, que de force & de fierté ; les sujets de Dévotion & de tendresse lui convenoient mieux que les autres. Il a dessiné correctement & avec grace.

Le Poussin avoit une vaste imagination, qui lui fournissoit en abondance des idées sublimes pour tous les différens sujets. Il a également traité le gracieux, le politique, le tendre & le terrible ; on peut en voir des preuves tous les jours dans les Tableaux du Luxembourg, dont je viens de parler. Il est pourtant vray que son génie le portoit plutôt dans un caractére noble, mâle, sévere, que dans le gracieux. Quant à son Dessein, il est aussi beau & aussi correct que celui de Raphael ; je n'ose dire, que celui de l'Antique. Je laisserai, sur ce sujet, parler M. de Piles. *Il est vray*, dit-il, *que le Poussin avoit tellement étudié toutes les beautés de l'Antique, l'élégance, le goût, la correction, & la diversité des proportions ; les expressions, l'ordre de Draperies ; les ajustemens,*

la nobleſſe, le bon air de tête; les manieres d'agir, la coutume des tems & des lieux; & enfin tout ce que l'on peut voir de beau dans ces reſtes de Sculpture antique, que l'on ne peut aſſez admirer l'exactitude avec laquelle il en a enrichi ſes Tableaux. Il auroit pû, comme Michel-Ange, ſurprendre le jugement du public; celui-ci fit la Statue d'un Cupidon, & après en avoir caſſé les bras qu'il retint, il enterra le reſte de la Figure dans un endroit, où il ſçavoit qu'on devoit fouiller; & cet Ouvrage y ayant été trouvé, tout le monde le prit pour antique; mais Michel-Ange ayant préſenté à ſon tronc les bras qu'il avoit réſervés, convainquit de prévention tous ceux qu'il avoit trompés; on peut croire avec autant de raiſon, que ſi le Pouſſin avoit peint à freſque ſur un morceau de muraille, & qu'il en eut retenu quelque partie, il auroit laiſſé facilement croire que ſa Peinture étoit l'Ouvrage de quelque fameux Peintre de l'Antiquité.

Les airs de têtes du Guide ſont auſſi beaux que ceux de Raphael, ſoit par la correction du Deſſein, ſoit par la fineſſe de l'expreſſion. Un grand Connoiſſeur prétend que ce qui fait le mérite des têtes du du Guide, conſiſte non-ſeulement dans la régularité des traits, mais encore dans un air précieux qu'il a donné aux bouches, avec une certaine modeſtie qu'il a miſe dans les yeux.

Le Pouſſin a vivement exprimé les paſſions de l'ame ; cependant on peut lui reprocher qu'il eſt ſouvent tombé dans des répétitions trop ſenſibles d'air de têtes & d'expreſſions. Il avoit contracté ce défaut par le peu de ſoin qu'il prenoit de conſulter la Nature, qui eſt la ſource de la varieté. C'eſt encore par cette raiſon, que le nud de ſes Figures, ſur-tout dans ſes derniers Ouvrages, tient beaucoup de la Pierre peinte, & porte avec lui plutôt la dureté du Marbre, que la délica-

teſſe de la chair, qu'on doit, à l'exemple de Vandeick & des Rubens, peindre pleine de ſang & de vie.

Les Draperies du Guide ſont bien jettées, les plis en ſont amples ; il s'en eſt ſervi habilement pour groupper les membres de ſes Figures, ſoit dans les Tableaux où il a peint pluſieurs Figures, ſoit dans ceux où il n'en a fait qu'une : on peut en voir un exemple dans le Tableau de Sainte Cécile, gravé par Colemans dans le Cabinet de M. de Boyer d'Aiguilles.

Le Pouſſin a peint toutes ſes Draperies d'une même étoffe par tout, & les a ſeulement faites de différentes couleurs ; les plis qui y ſont en grand nombre, empêchent une noble ſimplicité, & reſſentent trop ceux des Figures antiques.

Le Guide a eu un pinceau divin : il y a deux petits Tableaux de lui dans les Salons du Luxembourg, qui ſont d'un fini auſſi précieux, que le pourroit être le Ta-

bleau Flamand le plus terminé ; mais ſes Tableaux ſont bien deſſinés d'une autre nobleſſe que ceux des Wander-Wert, & des autres Peintres de la même Ecole.

Le pinceau du Pouſſin eſt aſſez léger ; mais il n'a pas la molleſſe de celui du Guide.

Le Pouſſin a fait des Payſages d'un grand goût, ſoit par les ſites, ſoit par la vérité de terraſſes, ſoit par la variété des Arbres, & la légereté de leur touche ; quelques-uns ſont admirables par la ſingularité des ſujets qu'il y a fait entrer ; on peut en voir un de cet eſpéce dans le ſecond Salon du Luxembourg ; il repréſente le Déluge, & l'on croit véritablement apercevoir la Nature expirante, en ſorte que l'on peut dire que le Pouſſin a auſſi-bien peint dans les Payſages tous les effets de la Nature, que dans ſes Tableaux d'Hiſtoire, les paſſions de l'ame, & les divers mouvemens du corps.

Le Guide ne fit jamais de Payſages ; lorſqu'il étoit obligé d'en mettre quelques-uns dans ſes Tableaux, il les faiſoit faire par un autre Peintre.

Le Pouſſin & le Guide ont obſervé fort bien le *Coſtume* ; mais le Pouſſin, ſurtout, a excellé dans cette partie.

Le Guide aima le jeu à la fureur, & cette paſſion fit le malheur de ſa vie, par le dérangement où elle le jetta. Le Pouſſin a vécu comme un Philoſophe.

---

§. VII.

Lanfranc & Vouet.

QUOIQUE Lanfranc ait été un grand Peintre, il a eu cependant dans ſon Art des parties défectueuſes. Ainſi ne pouvant m'empêcher de le blâmer dans pluſieurs choſes, je laiſſerai parler M. de Piles, & je ne ferai que joindre des exem-

ples aux décisions de ce grand Critique ; j'indiquerai aux Lecteurs des Ouvrages, où ils pourront aisément voir que la vérité & la profonde connoissance se trouvent également dans les jugemens de M. de Piles. Il convient que Lanfranc avoit un talent particulier pour exécuter de grandes productions, & qu'il cherchoit à réunir dans ses Ouvrages le dessein d'Annibal Carache, avec la suavité du Corége, dont il tâchoit même d'imiter la grace. Mais M. de Piles ajoute, que Lanfranc ne sçavoit pas que la nature, qui est dispensatrice unique de la grace, *ne lui en avoit accordé qu'une très-petite mesure.* Son génie, il est vrai, étoit capable d'embrasser de grands Ouvrages, mais il n'étoit pas assez attentif & assez délicat pour raisonner sur lui-même, & pour s'appliquer à les terminer, & à leur donner la grace, qui est la suite d'un goût épuré. C'est ce qui fait dire à M. de Piles, que les grandes Com-

positions de Lanfranc font un grand fracas, mais que si on en examine le détail, on n'y trouvera aucune expression, qui intéresse ; citons deux exemples ici, qui autorisent cette décision de M. de Piles. Il y a dans la premiere Sale du Luxembourg, un grand Tableau de Lanfranc, de six piés neuf pouces de haut, représentant Jesus-Christ, couronnant la Vierge, qui apparoît à Saint Ambroise & à Saint Augustin. Toutes les expressions des Figures de ce Tableau sont froides, & les Figures elles-mêmes sont disposées d'une maniere assez triviales. Ce Tableau au premier coup d'œil fait assez d'effet, mais il ne soutient pas le détail. On voit parmi les Tableaux du Palais Royal, un grand Tableau, représentant une Annonciation. Il y a très-peu d'expression dans le visage de la Vierge, & encore moins dans celui de l'Ange, que le Peintre a mis entiérement dans l'ombre. A ces deux exemples, qu'on

peut voir tous les jours à Paris, joignons-en un autre pour ceux que l'amour de la Peinture a conduits à Naples ; ils auront remarqué ſans doute, que, quoique les têtes des douze Apôtres, que Lanfranc a peints dans l'Egliſe des Chartreux, ſoient d'un grand caractere, elles ont cependant peu d'expreſſion.

Vouet a eu l'imagination vaſte, & ſon génie n'étoit pas moins propre aux grandes compoſitions, que celui de Lanfranc. Il a peint à Paris un grand nombre de Plat-fonds, & de grands Tableaux d'Egliſe. Les Italiens, juges ſi ſévéres du mérite des François, en trouvérent aſſez à Vouet, pour l'employer ſouvent pendant le tems qu'il reſta à Rome. On voit dans cette Ville pluſieurs de ſes grands Tableaux ; il y en a même un de lui dans l'Egliſe de Saint Pierre de Rome ; & l'on ſçait aſſez que les Italiens n'ont fait, avec raiſon, travailler à la décoration de ce

ſuperbe Temple, que les gens qu'ils ont crû exceller dans leur Art. Le Tableau de Vouet repréſente Saint Jean Chryſoſtôme, Saint François & Saint Antoine de Padoue ; il eſt dans la Chapelle des Chanoines.

L'eſprit vif & actif de Vouet l'a ſouvent fait tomber dans le défaut que M. de Piles reproche à Lanfranc ; ſes expreſſions ſont quelquefois très-foibles ; & pluſieurs de ſes Tableaux, qui ſurprennent d'abord par l'effet, perdent beaucoup dans le détail. En jugeant ainſi, je n'entends point parler des Ouvrages qu'il a faits dans ſa premiere maniere ; car dans ceux-là il eſt expreſſif, correct, & bon coloriſte ; il eſt vrai que pour ſa gloire il changea mal-à-propos de maniere, comme nous le dirons bientôt.

Lanfranc dans ſes premiers Ouvrages a eû un goût au Deſſein, ſemblable à celui de ſon Maître ; mais dans la ſuite il

n'en conſerva pas la correction : comme il n'étoit appuié que ſur une pratique extérieure de la maniere d'Annibal Carache, après la mort de ce Maître il diminua toujours.

Vouet conſulta pendant long-tems la Nature ; il deſſina correctement, & ſes diſpoſitions furent agréables ; mais dans la ſuite, pour contenter ceux qui lui demandoient des Tableaux, & pour gagner davantage, il prit une maniere plus expéditive. Il devint maniéré dans ſes contours, ſur-tout dans les doits de ſes Figures, qu'il fit trop pointus, & dans ſes têtes, qu'il peignit preſque toutes de profil, pour avoir plutôt fait.

Le coloris de Lanfranc eſt très-médiocre : *Les teintes*, dit M. de Piles, *de ſes carnations ſont triviales, & les ombres en ſont un peu noires.*

Tandis que Vouet conſerva ſa premiere maniere, il fût grand coloriſte ; ſon goût

tenoit du Caravage, & avoit beaucoup de force ; dans la ſuite il eſt tombé dans le gris.

Lanfranc a ignoré les principes du clair-obſcur ; M. de Piles dit, que s'il l'a quelquefois mis en uſage, on voit bien que c'eſt par haſard, & non par principe.

Vouet entendit très-bien le clair-obſcur, & tous ſes Ouvrages montrent quelle étoit dans cette partie de ſon Art ſa profonde connoiſſance.

Vouet ramena en France le bon goût de la Peinture, qui, depuis Freminet, ſembloit en avoir été banni. Il a eu la gloire d'avoir formé une partie des grands hommes, qui ſe ſont diſtingués dans la Peinture ſous Louis XIII. & ſous Louis XIV. ayant été le Maître de le Sueur, de le Brun, de Mignard, de Dufrenoy & de Louis Teſtelin, qui mourut jeune, & dont on voit cependant de très-excellens Tableaux dans l'Egliſe de Nôtre-Dame.

§. VIII.

L'Albane & Antoine Coypel.

L'ALBANE avoit du génie, & il avoit orné ſon eſprit par les Belles-Lettres ; ſes Tableaux ſont pleins d'idées poëtiques.

Antoine Coypel, fils de Noel Coypel, dont nous avons parlé ci-deſſus, avoit l'eſprit très-orné ; auſſi voit-on dans ſes Ouvrages, qu'il a parfaitement entendu la Poëſie de la Peinture.

L'Albane a fait un grand nombre de compoſitions remplies de Figures, mais il n'a point aſſez varié ces airs de têtes ; & M. de Piles lui reproche *d'avoir donné à preſque toutes ſes Figures, le même air & la même reſſemblance* ; il a fort bien deſſiné en général : car il n'a pas toujours été correct, malgré qu'il fût ſçavant dans le Deſſein ; l'on voit fort peu de grandes Figures de ſa main. Antoine

Antoine Coypel a également réuſſi dans les grandes & dans les petites Figures ; il a fait un nombre conſidérable de grandes Compoſitions ; il y a pluſieurs Tableaux de lui dans les Egliſes de Paris ; il a peint une partie de la Chapelle de Verſailles, & pluſieurs appartemens pour le Roi ; ſon plus grand Ouvrage eſt la Galerie du Palais Royal, il s'en faut bien que ce ſoit le meilleur, j'en excepte le Plat-fond, qui eſt d'un goût admirable, ſoit par la couleur, ſoit par la *vagueſſe*, ſoit par les airs de têtes gracieux, ſoit par la compoſition. Antoine Coypel n'a pas moins bien réuſſi dans les Tableaux de chevalet ; un des plus beaux qu'il ait fait, eſt dans le Palais de *Sans Souci ;* les Figures ſont coloriées comme ſi elles étoient de Rubens, & le Payſage ſemble être du Titien ; ce Tableau repréſente Renaud endormi dans les bras d'Armide ; le Roi de Pruſſe l'a acheté dans la belle collection qu'il a faite

des Ouvrages des plus grands Maîtres François. On ne doit pas juger des Tableaux de chevalet de ce grand Peintre, par celui qui représente Esther & Assuerus, qui est exposé dans le Salon du Thrône au Luxembourg; ce Tableau n'est pas à l'abri de la critique, & les défauts y sont mêlés avec les beautés.

Antoine Coypel a beaucoup mieux varié ses airs de têtes, que n'a fait l'Albane dans ce grand nombre d'Ouvrages qu'il a exécutés; on en verra bien peu qui se ressemblent.

On ne peut pas regarder l'Albane comme un Peintre qui se soit distingué par l'expression; je croirois assez volontiers que ce n'est pas la connoissance qui lui a manqué dans cette partie, mais l'occasion; n'ayant jamais peint que des sujets guais dans la Fable, ainsi que dans l'Histoire; il a même fait passer la guaité de son génie, dans les sujets de dévotion

qu'il a traités. Il y a une Sainte Famille de lui dans le Palais Royal, où l'on reconnoît combien l'Albane sçavoit répandre de graces dans les sujets les plus simples. La Vierge lave du linge dans un ruisseau; l'Enfant Jesus le donne à S. Joseph, & deux petits Anges sont en l'air qui le font sécher. M. de Piles me paroît un peu trop sévere à l'égard de l'Albane, dans ce qui régarde la partie de l'expression: *Les différentes passions*, dit-il, *qu'il a exprimées, tendent presque toutes à la joye, & ne sont pas fort fines; ainsi l'on peut dire que la grace qui paroît dans ses Ouvrages, ne vient pas si précisément de son génie, que de l'habitude de la main.*

Antoine Coypel a eu beaucoup d'expression; c'est ce qu'on peut voir par le Tableau qu'il a peint de Susane comdamnée à la mort. Il y a dans ce seul Ouvrage, une vive image de toutes les différentes passions de l'ame; la douceur, le désef-

poir, la perfidie, le mépris, l'indignation, & la pitié y paroissent dans la plus grande vérité; il n'en est pas de même dans tous les Tableaux de ce Peintre: car quoiqu'en général on ne puisse disconvenir, que ses airs de têtes sont expressifs; il faut aussi avouer qu'il a fait quelquefois grimacer ses Figures, & qu'il a chargé ses caractéres des passions pour les rendre plus expressifs; c'est ce que l'on voit dans les Tableaux de la Galerie du Palais Royal, où parmi un nombre de belles têtes, il s'en trouve plusieurs, dont les expressions sont trop chargées; quelques-unes même de ses têtes manquent de noblesse; & ce qu'il y a encore de plus condamnable, c'est que dans ce principal Tableau, qui représente Enée dans les Enfers, accompagné de la Sybile, la tête de ce même Enée est d'un caractére bas, & ressemble plutôt à celle d'un Soldat de milice, qu'à celle d'un Héros, dont les Descendans devoient être les

Maîtres du monde. Antoine Coypel a dessiné correctement, & d'un goût gracieux ; on peut lui reprocher que quelquefois ses Figures ne sont pas assez svelres, & qu'elles sont un peu trop chargées de Draperies ; donnons-en pour exemple la Figure d'Assuerus, dans le Tableau qui est au Luxembourg.

Le coloris de l'Albane est frais ; ses carnations sont de teintes sanguines ; M. de Piles prétend qu'elles sont *peu recherchées* ; quant au clair-obscur, le même Critique prétend qu'il *n'en a pas connu le principe ; mais le hasard l'y a conduit quelquefois.*

Antoine Coypel a bien colorié ; il entendoit fort bien le clair-obscur, comme on peut le voir dans plusieurs de ses grands Ouvrages, & même dans ses Tableaux de chevalet, où il l'a souvent employé en homme qui le connoissoit par principe.

§. IX.

Benedette & Desportes.

NOUS avons vû dans cet Ouvrage que les François avoient eu dans Claude Gelio, un Payſagiſte, qui peut être comparé au Guaſpre, ils ont dans Deſportes un Artiſte, dont le mérite peut juſtement être comparé à celui du Benedette. Cet Artiſte Italien peignit, non-ſeulement les animaux, dont il avoit fait une étude particuliere, & qui entrent dans preſque tous ſes Ouvrages; mais il compoſa pluſieurs ſujets d'Hiſtoire, qu'il exécuta avec beaucoup de goût, & qu'il embellit par des Payſages qu'il faiſoit parfaitement bien: il a peint auſſi pluſieurs Portraits, dans leſquels on reconnoît les leçons qu'il avoit priſes de Vandeick, pendant que ce fameux Peintre Flamand étoit

à Rome. Benedette a eu un bon coloris, il a mieux connu le clair-obscur, qu'aucun Peintre Italien, & en a fait un excellent usage, pour donner du relief à ses Tableaux, & il a dessiné de bon goût; cependant on peut lui reprocher que les extrêmités de ses Figures sont quelquefois un peu lourdes, comme on peut le voir dans la principale Figure du Tableau de ce Peintre, qui représente *la Vanité*, & qui est gravé dans le Cabinet de M. Boyer d'Aiguilles.

Desportes a excellé, ainsi que Benedette, à peindre des Animaux; il dessinoit aussi fort bien la Figure, & dans ses grands Tableaux de Chasse, il en a placé plusieurs, qui sont d'un très-bon goût. Il a peint plusieurs Portails, dans lesquels il a placé des Animaux qui sont beaux, & qu'on peut regarder comme des Histoires, ayant employé dans plusieurs, des sujets de la Fable; j'en ai vû un d'une Femme qu'il a peint sous l'emblême de Diane, accompagnée de deux

Nymphes suivies de plusieurs chiens ; il y a bien des Tableaux d'Histoire qu'on estime, dans lesquels on ne trouve pas autant d'effet & de poésie de la Peinture. Desportes a parfaitement entendu les couleurs locales & la Perspective Aërienne ; enfin il a eu un mérite assez grand, pour que l'Angleterre & l'Allemagne se soient empressées d'avoir de ses Tableaux ; on en voit beaucoup à Londres, à Vienne & à Munich ; l'Italie même, cette Italie si envieuse du mérite François, a voulu en posséder, & la Cour de Turin en a acheté plusieurs.

Ce seroit ici le lieu de parler du Sieur Oudry, dont le mérite est peut-être justement comparé aux deux Artistes dont nous venons de louer les talens ; ses Tableaux font l'admiration des Connoisseurs ; mais nous suivons la loi que nous nous sommes imposée ; & contens de remarquer en passant, qu'il mérite les plus grandes louanges, nous n'en dirons rien de plus.

ECOLE FLAMANDE.

§. I.

Rubens & le Moine.

IL eſt peu de Peintres qui ayent eu un auſſi beau génie que celui de Rubens, ce grand homme étoit univerſel ; il a fait l'Hiſtoire, le Portrait, le Payſage, les Animaux, & il a tout fait d'une maniere ſuperieure ; on eſt étonné de voir le nombre des grandes compoſitions qu'il a exécutées ; car ſans parler de la Galerie du Luxembourg, qui contient vingt-deux grands Tableaux & trois Portraits en pieds,

les Egliſes des Villes de Flandres, ſur-tout celles d'Anvers, ſont enrichies par beaucoup de ſes Ouvrages. Il y a dans la Galerie de Duſſeldorf une collection très-nombreuſe des Tableaux de Rubens, parmi leſquels un ſeul occupe tout le fond de la Galerie, il a plus de trente-ſix pieds de haut, il repréſente le Jugement Dernier; mais il eſt compoſé de façon à ne pas inſpirer beaucoup de remors & de frayeur: car il eſt rempli de Femmes nues, colorées admirablement; & à la réſerve de quatre ou cinq Figures, qui ſont au bas du Tableau, entre les mains des diables qui s'en ſaiſiſſent, tout le reſte ſemble plutôt un Banquet des Dieux, qu'un ſujet de notre Religion, auſſi grave & auſſi important que celui que le Peintre a voulu repréſenter.

Le Roi & Monſeigneur le Duc d'Orleans, ont beaucoup de Tableaux de Rubens, la Cour d'Eſpagne, celle de Vienne, en ont auſſi une quantité conſidérable. Il

y en a quatre, très-grands & très-beaux, dans la Galerie du Château de Berlin; beaucoup de Curieux en ont dans leurs Cabinets. Quand on considére cette quantité étonnante d'Ouvrages que Rubens a exécutés, on ne doit pas être surpris qu'il n'ait pas été correct: car quoique la Nature entraîna plus ce Peintre, que l'Antique; il ne faut pas croire qu'il n'ait pas été très-sçavant dans la partie du Dessein. M. de Piles remarque sagement, que si l'on blâme, comme il est juste, son incorrection, par-tout où elle se rencontre, aussi-bien que certains emmanchemens de ses membres qui sont outrés; il faut cependant reconnoître, comme le font les personnes éclairées, que bien loin d'avoir ignoré la partie du Dessein, il a fait paroître dans le général de ses Ouvrages, qu'il avoit beaucoup de connoissance: *L'on voit*, ajoute le même Critique, *dans la Ville de Gand, un Tableau de sa main, représentant la chu-*

te des Damnés, où il y a près de deux cens Figures, dessinées d'un bon goût & d'une grande correction. L'esquisse de ce Tableau a huit pieds de haut & six de large ; il est dans la Galerie de Dusseldorf, & n'est pas un des moins précieux; on peut s'en convaincre dans la Galerie du Luxembourg, que Rubens a dessiné d'un très-bon goût, lorsqu'il a voulu apporter quelque attention à ses Ouvrages. Il y a des Dieux & des Déesses dans les Tableaux de cette Galerie, qui sont dessinés avec beaucoup de délicatesse; on y voit entr'autre un Mercure, que les meilleurs Peintres de l'École Romaine ne désavoueroient pas; il est vrai aussi qu'il faut convenir qu'il y a des Figures de Femmes, qui sont dessinées d'une maniere excessivement lourde ; les trois Parques ressemblent à trois grosses Vivandieres, & la partie supérieure des Sirenes est aussi Flamande que la tête & la gorge de la plus grosse Cabaretiere d'Anvers.

Le Moine a eu l'imagination auſſi vaſte que Rubens, il eſt vray qu'il a moins fait de Tableaux; mais auſſi a-t'il moins vécu : cependant on peut voir combien ſon génie étoit étendu, par les grandes compoſitions qu'il a exécutées, ſoit dans le Chœur des Jacobins du Faux-bourg Saint Germain, ſoit dans le Dôme de la Chapelle de la Vierge à Saint Sulpice : il eſt fâcheux que cette Coupole ſoit auſſi-mal éclairée : pour ſupléer à ce défaut, le Moine n'auroit peut-être pas mal fait de donner un peu plus de grandeur à ſes Figures, dont quelques-unes ne paroiſſent pas aſſez, ſoit par l'obſcurité, ſoit par l'élévation; mais le triomphe de cet Artiſte, & peut-être celui de la Peinture en France, c'eſt le Plat-fond du grand Salon qui eſt à l'entrée des Appartemens de Verſailles, & qu'on appelle communement le Salon d'Hercule. Tous les Connoiſſeurs conviennent de la beauté de cet Ouvrage,

& j'ai vû plusieurs fois les Partisans outrés de l'Italie, contrains d'avouër qu'il y avoit une noblesse infinie dans la composition de ce vaste Plat-fond, que la couleur en étoit séduisante, & le Dessein à l'abri de la critique. Il est vrai qu'avant d'en venir à cet aveu, ils faisoient la description du Plat-fond de la Sale du Palais Barberin, par Pierre de Crotone, qui véritablement est beau : ensuite, après plusieurs superlatifs, employés à louer l'Artiste Italien, ils disoient avec un air mêlé d'étonnement : *Il est vrai, nous n'aurions pas crû que cela fût si beau.*

Le Moine n'a pas mieux dessiné que Rubens, lorsque ce Peintre Flamand a voulu soigner son Dessein ; mais il a, sans contredit, aussi bien dessiné, & n'a jamais été inégal : ainsi en mettant la connoissance du Dessein égale entre ses deux Artistes, le François est supérieur au Flamand, parce qu'il ne s'est jamais négligé.

Parler du coloris de Rubens, c'eſt le louer. Ses carnations ſont très-fraîches, chacune dans ſon caractére. On peut voir dans la Galerie du Luxembourg, comment chaque Figure eſt coloriée, ſelon ſon âge & ſon état : car c'eſt une choſe à laquelle manquent ſouvent même des Peintres qui ont du mérite ; ils obſervent trop peu la différence d'état, qui influe pour la couleur, autant que l'âge, & même beaucoup plus, ſur tout dans les hommes. Rubens n'a point trop agité ſes teintes en les mêlant, de peur que venant à ſe corrompre, elles ne perdiſſent trop leur éclat ; d'ailleurs la plûpart de ſes Ouvrages étant grands, & devant par conſéquent être vûs d'un peu loin, il a voulu y conſerver le caractére des objets, & la fraîcheur des carnations. Il eſt arrivé de-là que Rubens a ouvert à tous les Peintres, qui veulent l'étudier avec attention, le bon chemin du coloris, au lieu que le Titien

le Tintoret & le Corége l'ont caché dans leurs Ouvrages par la grande fonte des couleurs.

Le Moine a fort bien colorié ; ſes teintes ſont d'une grande fraîcheur, & fondues avec beaucoup d'intelligence ; ſes couleurs locales ſont bien étendues ; on voit combien ſon coloris eſt attrayant dans le Plat-fond du Salon d'Hercule. Il a peint pluſieurs Tableaux, qui ſemblent ſortir de l'Ecole du Titien ; un entre autre, qui repréſente une Femme droite, qui ſe baigne, & qui eſt ſoutenue par une autre Femme, eſt admirablement colorié. Cependant nous remarquerons ici, que de même que Rubens n'a pas été égal pour le Deſſein, de même auſſi le Moine a quelquefois été inférieur à lui-même pour la couleur. Le Roi de Pruſſe a trois Tableaux de cet Artiſte, repréſentant l'hiſtoire de Pſiché ; ils ſont bien compoſé, & bien deſſiné, mais colorié inférieurement à pluſieurs autres

Ouvrages

Ouvrages de le Moine.

M. de Piles donne la louange à Rubens, d'avoir porté la ſcience du clair-obſcur plus loin qu'aucun Peintre, & d'en avoir fait ſentir la néceſſité : *Il a réduit*, dit-il, *en précepte par ſes exemples, le moyen de plaire aux yeux ; il raſſembloit ingénieuſement ſes objets, à la maniere d'une grappe de raiſin, dont les grains éclairés, ne ſont tous enſemble qu'une maſſe de lumiere, & dont ceux qui ſont dans l'ombre ne ſont qu'une maſſe d'obſcurité, en ſorte que tous les grains ne faiſant qu'un ſeul objet, ſont embraſſés par les yeux ſans diſtraction, & peuvent être en même tems diſtingués ſans confuſion : c'eſt cet aſſemblage d'objets, de lumiere, qu'on appelle grouppe ; & quelque grand que fut le nombre des Figures qui entroient dans la compoſition de ſon Tableau, on n'y voioit jamais plus de trois grouppes, afin que la vûë ne fut point diſſipée par une*

multiplicité d'objets détachés & ſenſibles ; mais il a toujours eu, dans cet artifice, le principe de le cacher, & il n'y a que ceux qui ſont inſtruits de ces principes, qui puiſſent s'en appercevoir.

Le Moine a connu le principe du clair-obſcur, & il en a ſenti la néceſſité ; auſſi voit-on qu'il s'en eſt ſervi dans tous ſes grands Ouvrages ; mais il ſemble quelquefois l'avoir moins fait valoir dans quelques-uns de ſes Tableaux de chevalet.

Rubens mourut à Anvers, d'une goute remontée, comblé d'honneur & de biens. Le Moine ſe tua lui-même, & ſe perça de neuf coups d'épée, dans un accès de frénéſie, cauſée par une noire mélancolie, dont il étoit attaqué depuis quelques années, il n'avoit pourtant aucun ſujet véritable de chagrin : car le Roi l'avoit accablé de biens & d'honneurs, après

qu'il eut peint le Salon d'Hercule, Louis XV. le nomma son premier Peintre, & ajouta une pension de trois mille livres à l'ancienne qu'il avoit déja.

Parmi plusieurs éléves qu'a eu Rubens, Vandeick a été le plus illustre ; il en a eu deux autres qui ont eu beaucoup de mérite, Tenieres & Jordans : ce dernier n'avoit ni la noblesse ni le génie de son Maître ; mais il avoit plus d'expression & plus de vérité que lui, & il a même colorié quelquefois avec plus de vigueur ; ce qui paroît comme inconcevable, lorsqu'on refléchit sur le mérite supérieur de Rubens dans la partie de la couleur. J'ai vu vingt fois, avec une admiration toujours nouvelle, dans les Galeries de Dusseldorf, un Tableau de Jordans, qui brille au milieu d'un nombre d'Ouvrages de Rubens, & qui paroît mériter le prix, par la force & par la vérité. Ce Tableau représente des Hommes & des

Femmes qui ſont à Table & qui boivent ; il y a un homme qui manie le menton d'une femme : la Nature n'eſt pas plus vraye.

Le Moine a laiſſé deux Eleves qui ſe diſtinguent aujourd'hui par leurs talens ſupérieurs ; l'un eſt M. Natoire, Deſſinateur élégant & même ſublime, Compoſiteur ingénieux, & qui vient d'éterniſer ſa mémoire, par les grands Ouvrages qu'il a peints dans la Chapelle des Enfans trouvés. L'autre, eſt M. Boucher, génie univerſel, qui raſſemble dans lui les talens du Guaſpre & ceux de Paul Veroneſe ; gracieux dans tous ſes Ouvrages, joignant la correction à la facilité, & choiſiſſant dans la Nature, ſes plus gracieux airs de têtes, qu'il varie toujours avec une nouvelle grace.

§. II.

Krayer & Puget.

LES Flamans se plaignent que nos Auteurs qui ont écrit de la Peinture, n'ayent pas fait l'éloge de Krayer, qu'ils regardent, avec raison, comme un des plus grands hommes qu'ils ayent eus; le reproche qu'ils nous font à ce sujet, n'est pas tout-à-fait sans fondemens: car il est naturel que des Écrivains, qui parlent des grands Peintres d'un Pays, s'informent exactement de tous ceux qui s'y sont distingués; ils devroient même, pour être plus exacts, voyager dans ce Pays, & fonder leur jugement sur ce qu'ils ont vû par leurs yeux, sans se rapporter au jugement des autres: cependant on peut dire, pour excuser nos Auteurs, que Krayer n'ayant presque fait

que de grands Tableaux qui ſont dans les Egliſes, ou dans les Bâtimens publics; les François qui n'ont jamais vu de ces Tableaux, ſont excuſables, de ne pas lui donner toutes les éloges qu'il mérite. Krayer a deſſiné d'un aſſez bon goût, & je crois, que dans cette partie, il n'y a guéres en Flandre, que Rubens & Vandeick, qu'on puiſſe mettre au deſſus de lui. Il a compoſé avec beaucoup d'intelligence: on voit dans la Galerie de Duſſeldorf un grand Tableau de lui, qui a plus de vingt pieds de haut; l'Electeur l'acheta ſoixante mille livres des Moines à qui il appartenoit. Rubens n'a rien fait de plus beau: dans le haut de ce Tableau, on voit une Vierge ſoutenue par des Anges, qui ſont admirablement grouppés; au milieu, Saint André eſt appuyé ſur ſa Croix, qui admire la gloire de la Mere de Dieu; il y a encore quelques autres Saints, qui ſont dans la

même contemplation ; le bas du Tableau eſt occupé par les Portraits du Bienfaiteur de l'Egliſe des Moines, par ceux de ſon frere & de ſa femme, qui ſont tous les trois peints au pied, & un peu plus grands que Nature. Il y a dans ce Tableau, une intelligence admirable, ſoit pour le clair-obſcur, ſoit pour le coloris, ſoit pour la diſpoſition des Figures; les têtes ſont d'une grande beauté, & l'on regarde cet Ouvrage comme un des plus beaux de cette ſuperbe Galerie. On conſerve à Bruxelles, deux Tableaux du même Peintre, dont tous les Flamans font avec raiſon, un très-grand cas; l'un eſt dans la Salle des Pêcheurs, & repréſente Saint Pierre qui jette les filets, avec pluſieurs autres Pêcheurs : ce Tableau eſt regardé comme le Chef-d'œuvre de ce Peintre; le ſecond eſt dans une Chapelle de la belle Egliſe de Sainte Gudule.

Les Flamans ſe plaindroient moins con-

tre nos Écrivains François, & sur-tout contre le dernier Auteur de la Vie des Peintres, s'ils sçavoient qu'ils ont négligé de faire mention d'un de nos Artistes, dont le mérite fût pour le moins aussi grand que celui de Krayer; c'est Puget, dont je veux parler, qui a peint des Tableaux admirables. Il y en a plusieurs dans les Eglises de Marseille : presque tous les Peintres qui vont à Rome à l'Académie, & qui en reviennent, les admirent & en conservent un profond souvenir; on ne peut donc pas ignorer qu'ils existent à Paris; pourquoi donc les Auteurs qui y écrivent la Vie des Peintres, ne parlent-ils pas de ce grand homme? S'ils prétendent que c'est parce qu'on doit se ranger parmi les Sculpteurs; je leur demande pourquoi ils ont parlé amplement de Michel-Ange? Ils repondent que c'est parce que Michel-Ange étoit Peintre & Sculpteur: il faut donc par la même

raiſon, qu'ils placent Puget au rang des grands Peintres. L'habile Connoiſſeur, qui a fait la Deſcription des Tableaux du Cabinet d'Aix, a judicieuſement remarqué les grands talens que Puget eut pour la Peinture. Je rapporterai ici le jugement qu'il porte de ce grand homme. *Le célèbre Puget, ſemblable à Michel-Ange, mais plus naturel & plus délicat, a réuni les talens de la Peinture, de la Sculpture & de l'Architecture; il ne s'eſt pas contenté d'animer le Marbre, & de le rendre, pour ainſi-dire, auſſi fléxible que la chair même, lorſque les occaſions ſe ſont préſentées: il a décoré des Palais, & il a paru alors un grand Architecte: d'autres fois il a confié à la toile des idées impoſantes; il a peint des Tableaux qu'on ne ſe laſſe point d'admirer; dans celui-ci Puget laiſſe apercevoir combien ſon eſprit étoit rempli de ce qu'il avoit vû dans Rome: car les ruines du Frontiſpice d'un Tem-*

ple qui occupent le fond de ſon Ouvrage, ſont une imitation d'une ruine preſque ſemblable, qui ſe trouve au pied du Capitole. J'ai copié ce paſſage, parce qu'il s'y trouve un fait hiſtorique, dans lequel on s'eſt trompé : car Puget n'a jamais été à Rome ; c'eſt une choſe certaine, & qu'il eſt très-aiſé de vérifier, parce que tous ſes parens & ſes héritiers ſont encore vivans à Marſeille. Puget vécût en Provence ſans en ſortir, juſqu'au tems qu'il vint à Paris, conduit par le Bernin, qui, frappé de la beauté de ſes Ouvrages, le tira de l'obſcurité où il avoit vécu juſqu'alors. Cet Italien, en voyant les Armes de la Maiſon de Ville de Toulon, demanda qui étoit le grand homme qui les avoit faites : on lui repondit que c'étoit un Sculpteur qui vivoit à Marſeille. Quoi, s'écria le Bernin, vous avez un homme de ce mérite, & la Cour ne l'employe pas ? Je veux le connoître. Le Bernin alla à Marſeille,

& voyant plusieurs autres beaux Ouvrages de Puget, il l'amena avec lui à Paris, & le présenta au Ministre. Sans le Bernin, tout le mérite de Puget ne lui eut servi de rien; il eut passé sa vie à faire des Vierges pour les Eglises de Marseille & des Villages circonvoisins, ou des Statues pour les Jardins de quelques Négocians. Après que Puget eut fait le Milon de Crotône, & l'Andromède, qui sont, sans contredit, les deux plus belles Figures de Versailles, il retourna en Provence, pour regler ses affaires. M. de Colbert l'avoit chargé de faire plusieurs modéles, Puget les exécuta; mais lorsqu'il retourna à Paris, M. de Colbert étoit mort; M. Louvois, qui n'avoit pas pour les Arts le même goût que M. de Colbert, ne récompensa pas assez bien Puget; celui-ci mécontent du Ministre, retourna dans sa Patrie, & y ayant la plus grande réputation, des Marchands Génois, qui

demeuroient à Marſeille, lui procurerent les Figures qui ſont à Genes, dans l'Egliſe de *Ponte Carignan*; il devoit en faire quatre, mais il ne put en exécuter que deux, qui ſont admirables, même au jugement des Italiens. La mort interrompit pour toujours les excellens travaux de ce grand Artiſte. Quant à ſes Tableaux, il les a preſque tous peints, avant d'aller à Paris, & dans un tems, où il étoit auſſi connu en France, que le Corége l'étoit en Italie, tandis qu'il vécût.

Puget a deſſiné d'un excellent goût, & bien ſupérieurement à celui de Krayer; il a fait les Payſages fort bien, & les a ornés d'Architecture; quant au Frontiſpice du Temple, qu'on croioit qu'il avoit vû à Rome, c'eſt M. d'Aiguilles qui le lui fit mettre dans ce Tableau, que Puget peignit pour le Cabinet de ce Sçavant Magiſtrat; on y voit encore une Vierge, qui a les graces de celle du Coré-

ge ; cet Ouvrage eſt gravé, ainſi que l'autre, dans le Recueil des Tableaux du Cabinet de M. de Boyer d'Aiguilles, connu, parmi les Artiſtes, ſous le nom de *Cabinet d'Aix*.

Le coloris de Puget, ſans être auſſi beau que celui de Krayer, eſt pourtant fort bon ; ſes couleurs locales ſont vrayes, & il entendoit fort bien le clair-obſcur.

J'ai été bien aiſe de placer ici que Puget n'avoit point été à Rome, pour montrer d'une maniere plus convaincante, ce que j'ai déja établi au commencement de cet Ouvrage. On verra actuellement, que de même que le Sueur a pû égaler Raphael ſans ſortir de ſa Patrie, & laiſſer bien loin tous les Peintres François qui ont été en Italie ; de même auſſi, le meilleur Sculpteur François que nous ayons eu, & qui réunit en lui toutes les grandes qualités de Michel-Ange, qui eſt encore plus naturel & plus délicat que

lui, au jugement de M. Mariette le plus grand Connoiſſeur de l'Europe : de même, dis-je, ce fameux Sculpteur ne ſortit jamais de ſa Patrie, que pour aller placer dans une Egliſe de Genes, deux Statues de ſa façon. Nous avons encore aujourd'hui, parmi nos Sculpteurs vivans, un homme d'un mérite ſupérieur, c'eſt M. le Moine, qui n'a jamais quitté la France.

Ce ſeroit ici le lieu de parler de tant d'habiles Sculpteurs que nous poſſédons aujourd'hui. M. Bouchardon, dont nous avons déja fait l'éloge, & qui égale les Puget & les Bernin. Les Étrangers, ainſi que les François, reconnoiſſent le mérite de le Moine, des deux Adams, de Michel-Ange Slodts, de Pigalle, tous ces habiles gens ont acquis l'eſtime des Connoiſſeurs, & s'aſſurent l'immortalité, par leurs excellens Ouvrages, tandis qu'en Italie, à peine y a-t-il un Sculpteur au-

jourd'hui, qui soit au rang des Artistes médiocres ; c'est encore pis dans les Pays-Bas, où la Sculpture est aussi tombée que la Peinture.

§. III.

Rimbrant & de Troie le Pere.

IL ne faut pas, dit M. de Piles, *chercher dans les Ouvrages du Rimbrant ni les corrections du dessein, ni le goût de l'Antique.* Il disoit lui-même que son but n'étoit que l'imitation de la nature vivante, ne faisant consister cette nature que dans les choses telles qu'il les voyoit. Il avoit de vieilles armures, de vieux instrumens, de vieux ajustemens de têtes, quantité de vieilles étoffes ouvragées, & il disoit que c'étoit-là ses antiques. Il est arrivé de l'étude de toutes ses prétendues antiques que Rimbrant n'a eu ni pensées véritablement

poétiques, ni élégance de Deſſein : & s'il en a quelquefois relevé la baſſeſſe, M. de Piles remarque, que *n'ayant aucune pratique de la belle proportion, il eſt retombé facilement dans le mauvais goût auquel il étoit accoutumé.*

De Troie le pere a eu beaucoup de nobleſſe ; il a fait un excellent choix de ſes formes, & a deſſiné très-correctement.

Rimbrant a colorié d'une maniere admirable ; ſes couleurs locales ſe font valoir les unes & les autres ; ſes carnations ſont vraies fraîches, & toujours propres aux ſujets. Son pinceau paroît raboteux de proche ; mais à une certaine diſtance, il a une force & une ſuavité ſurprenante. C'eſt ce qui fit dire un fort bon mot à Rimbrant. Quelqu'un lui reprochant un jour la ſingularité de ſa maniere d'empâter les couleurs, qui rendoient ſes Tableaux raboteux ; il répondit qu'il étoit Peintre, & non pas Teinturier. Rimbrant a poſſedé la connoiſſance

noissance du clair-obscur dans la perfection, & il s'en est servi de la façon la plus avantageuse dans ses Ouvrages.

De Troie a eu des expressions infiniment plus fines que celles de Rimbrant, qui n'a excellé que par un grand naturel dans cette partie; ce fameux Artiste François a joint à un grand fini, un pinceau délicat, la beauté, la force & l'harmonie du coloris; ses Draperies sont peintes d'un très-bon goût, sans avoir ce trop grand éclat que l'on a reproché à celles de Rigaud, & qui nuisent toujours au repos de la tête; il a connu le clair-obscur, & il a sçû l'employer avantageusement.

Rimbrant a peint plusieurs Tableaux d'Histoire; ses contours ne sont point corrects; mais l'on trouve dans les têtes des Figures, le même esprit que l'on voit dans ses Portraits, en sorte que chaque coup de pinceau donne aux parties du visage un caractère de vie & de vérité, qui fait ad-

mirer la main qui les a donné avec tant d'ame & tant de hardieſſe ; au reſte les compoſitions de Rimbrant n'ont rien d'élevé ; mais ce qui les fait valoir, eſt la parfaite imitation des objets.

On peut, ſans flatter de Troie, le regarder comme un bon Peintre d'Hiſtoire ; car quoiqu'il ait, fait ainſi que Rimbrant, infiniment plus de Portraits, que de Tableaux d'Hiſtoire, on en voit cependant pluſieurs de lui, d'une grande beauté, & dans leſquels on retrouve les mêmes excellentes qualités que dans ſes Portraits;ce Peintre a exécuté des Ouvrages hiſtoriques, d'une étendue conſidérable ; c'eſt ce qu'on peut voir dans les Tableaux qu'il a peint dans l'Hôtel de Ville, & dans l'Egliſe de Sainte Géneviéve ; & l'on peut dire qu'il a donné une preuve qu'il avoit un très-beau génie, & bien au-deſſus, pour l'allégorie, & la partie de la Peinture, de celui de Rimbrant.

§. IV.

Téniéres & Wateau.

DAVID Téniéres, appellé *le Vieux*, parce qu'il étoit le pere de David Téniéres ſurnommé *le Jeune*, peignit, ainſi que ſon fils, de petites Figures qui lui acquirent beaucoup de réputation; cependant ſon fils l'a ſurpaſſé, ſoit dans la légéreté de ſa touche, ſoit dans l'expreſſion de ſes petites Figures.

Ces deux Peintres ont repréſenté ordinairement des ſujets de Buveurs, de Tabagies, des Boutiques de Chimiſtes, des Corps-de-Gardes, pluſieurs Tentations de Saint Antoine, & des Fêtes de Villages.

Wateau eut beaucoup d'imagination; il coloria bien : ſon pinceau eſt coulant, ſa touche légere, ſes airs de têtes ont beaucoup de vérité, ſon Payſage eſt bien traité; il n'a preſque peint que des Bambo-

chades, & n'a jamais rien fait de sérieux; qui mérite l'estime des Connoisseurs; son talent consistoit à représenter des Bals, des Scènes de Théatre, & des Fêtes champêtres; & les habillemens de ses Figures sont toujours comiques.

Wateau a bien dessiné; quelquefois cependant il a fait ses Figures un peu trop longues, pour avoir voulu les rendre sveltes: bien différent en cela de David le Jeune, qui les a faites trop courtes.

Teniéres & Wateau ont eu beaucoup d'Imitateurs, & ont malheureusement été les principaux Auteurs d'un goût, qui tôt ou tard détruira le seul, qui soit digne des véritables Connoisseurs. On voit aujourd'hui, à la honte des Arts & des talens, de prétendus Amateurs de la Peinture, former des Cabinets nombreux de petits Tableaux Hollandois, qu'ils achetent à un prix excessif, quoiqu'il n'y ait pour tout mérite dans ces Tableaux, qu'une servi-

le imitation d'une nature baſſe, qui n'offre à l'eſprit que des images incapables de lui faire naître les idées mâles & ſublimes que les grands Peintres d'Hiſtoire communiquent à ceux qui examinent attentivement leurs Tableaux. D'ailleurs preſque tous ſes Tableaux péchent par le Deſſein; & dans ceux mêmes qui ſont corrects, il y a toujours un goût qui ſe reſſent de la maniere Hollandoiſe, lourde & peſante. Quel eſt l'homme, dont le goût ſoit véritablement épuré, qui ne ſoit perſuadé qu'il n'y ait rien de ſi contraire à la perfection de la Peinture, que cette maniere de groteſque & de bambochade, qui éloigne entiérement l'eſprit de la nobleſſe ſi néceſſaire à l'Hiſtoire ſacrée & profane, qui accoutume le Peintre a des compoſitions ignobles, qui ſont plus dignes de l'admiration des idiots que des vrais Connoiſſeurs? On imite, il eſt vrai, la nature; mais cette nature eſt outrée, comique,

théatrale, habillée chimériquement. On n'y trouve point dans les draperies les grands plis ; dans le deſſein, les belles proportions de l'antique ; & dans les airs de tête, la nobleſſe d'expreſſion. Mais, dira-t'on, de même qu'un homme de goût aime la Tragédie & la Comédie, de même auſſi un véritable Connoiſſeur peut ſe plaire aux Tableaux d'Hiſtoire & aux Bambochades ; je réponds à cela, que cette comparaiſon eſt vicieuſe ; car il faut regarder en Peinture, les ſujets galans de la Fable & de l'Hiſtoire, comme la Comédie au Théatre ; mais les Bambochades ne peuvent être conſidérées que comme de miſérables farces ; & le goût outré de ces ſortes de Tableaux eſt auſſi mauvais que celui de ces ridicules Parades, que de miſérables Baladins jouent à la Foire, qui ſont imitées aujourd'hui avec tant d'empreſſement par des gens, dont le génie eſt auſſi borné que l'eſt celui de ceux qui ſont

les insipides adorateurs de toutes ces ridicules représentations groteſques, plus dignes d'orner les *Eſtaminets* & les Caffés Hollandois, que les Cabinets des véritables amateurs de la Peinture.

Au reſte en déclamant contre le goût des Bambochades, je ne veux point proſcrire entiérement ces ſortes de Tableaux des Cabinets des Curieux, pourvû qu'ils n'y occupent que peu de place; on peut en avoir quelques-uns ainſi que dans un Parterre de Fleurs, celles qui ſont les moins belles, trouvent cependant leur place, & ſervent même à ſon embelliſſement, en augmentant la variété; ce n'eſt donc pas contre l'uſage d'avoir quelques Tableaux de Bambochades que je me recrie, mais contre celui d'en former de grands Cabinets entiers, à l'excluſion des Ouvrages des grands Maîtres Italiens & François. Eh! quel eſt le véritable Connoiſſeur qui ne gémiſſe & ne regarde le

goût comme détruit, lorsqu'il voit payer un Tableau de Wander-Wert, dix mille francs, dans lequel le Dessein est foible, la carnation ressemblante à de l'yvoire; tandis qu'on donne à peine cent écus d'un Tableau de Caze, dans lequel on trouve, avec la correction du Dessein, un pinceau admirable, & un bon goût de couleur? Quel est l'homme, qui s'intéresse à la gloire des Arts en France, qui ne doive chercher à faire rougir ceux, qui ayant au milieu d'eux des Peintres, comme les Carles Van-Loo, les Restout, les Boucher, les Natoire, affectent de leur préférer les Ouvrages de quelques Artistes, qui à peine auroient sçû copier & mettre en place une Académie de ces grands hommes? Ce que j'avance ici, est très-véritable: car tous ces Dessinateurs de petites Figures sont désorientés & perdus, dès qu'il leur faut faire une Figure d'une certaine grandeur. On voit un exemple de

cette vérité bien frappant, dans un Tableau que l'Electeur Palatin a fait peindre à Wander-Wert, dont il payoit si chérement les talens médiocres. Ce Tableau représente une Femme nue de grandeur humaine, dessinée très-foiblement, pour ne rien dire de plus, coloriée d'un goût au-dessous du médiocre, & peinte sans force & sans clair-obscur.

§. V.

Vandeick.

ON a ſouvent demandé, & l'on demande encore tous les jours, quel a été le plus grand Peintre. Pour moi je crois, ſans balancer, que c'eſt Vandeick. Mon amour pour ce grand homme n'eſt fondé ſur aucun préjugé. Je ne ſuis ni ſon Compatriote, ni ſon Contemporain; ainſi ce ſont uniquement ſes talens, qui me déterminent à le placer au-deſſus de tous les Peintres Italiens, François & Flamands. Je conviens qu'il y a eu quelque Peintre dans chacune de ces trois Nations, qui a plus excellé dans quelques parties de la Peinture, que Vandeick; mais ce même Peintre a péché dans pluſieurs autres; au lieu que Vandeick a poſſédé toutes les parties de la Peinture à un très-haut dégré:

par exemple, Raphael a deſſiné avec plus d'élégance & de correction que Vandeick, il a eu un génie plus vaſte ; mais Vandeick a deſſiné d'un très-bon goût. M. de Piles dit, que *le deſſein de ſes Têtes & de ſes Mains eſt de la derniere perfection ;* & parlant de ſa maniere de deſſiner les Figures, il ne fait pas difficulté d'aſſurer que ſes Tableaux d'Hiſtoire *tiennent rang parmi ceux des Peintres de la premiere claſſe dans l'eſtime des Connoiſſeurs.* Quant au génie, ſi Vandeick ne l'a pas eu auſſi ſublime que Raphael, il l'a eu cependant fort étendu, & il a fait de très-grandes compoſitions d'un goût admirable. C'eſt ce qu'on peut voir dans un nombre conſidérable de ſes Tableaux, dont les Egliſes des Païs-Bas ſont enrichies, & ſur-tout dans le grand Ouvrage qu'il a peint pour le Maître-Autel des Jeſuites d'Anvers ; ce Tableau repréſente l'Aſſomption de la Vierge, & contient plus de quatre-vingt

Figures ; c'eſt, ſans contredit, le plus beau du monde. C'eſt-là où l'on voit combien Vandeick l'emporte ſur Raphael, pour la couleur, pour le pinceau, pour le clair-obſcur, pour la force, pour la vérité du détail dans les Têtes, pour la fraîcheur des carnations, pour la beauté du Payſage.

Le Titien a fait de beaux Portraits ; mais Vandeick en a fait qui ne lui cédent point : d'ailleurs les Mains de ceux du Flamand ſont beaucoup mieux deſſinées que celles de l'Italien, d'un bien plus beau caractère, & les plis de ſes Draperies mieux diſpoſés.

Les Tableaux d'Hiſtoire des bons Peintres Vénitiens ſont parfaitement coloriés ; mais ils péchent tous, comme nous l'avons remarqué, par le Deſſein, & par le *Coſtume*. Les beaux Tableaux d'Hiſtoire de Vandeick ſont exemts de ces défauts ; & les Flamans ont eu raiſon d'appeller Vandeick, *le Rubens épuré*. Enfin, je ne trouve

point de Peintre qui ait raſſemblé à la fois toutes les grandes parties de la Peinture, ainſi qu'a fait Vandeick, dans ſes excellens Ouvrages; (car il faut convenir qu'il s'en faut bien qu'ils ſoient tous de la même force;) mais quant à ceux où il a déployé tous ſes talens, ils ſont, ſans contredit, ſupérieur aux Tableaux des autres Peintres, puiſqu'il ſont abſolument exempts de tous les défauts qu'on trouve dans ces Tableaux. Preſque tous les Peintres penſent ce que je ſoutiens ici; mais ils n'oſent l'avouer hautement, parce qu'ils craignent de heurter des préjugés contraires à leurs ſentimens. Ils reſſemblent à certains Critiques modernes, qui pour n'avoir rien à démêler avec les Admirateurs outrés des Anciens, n'oſent pas mettre Moliere au-deſſus d'Ariſtophane, & Racine à côté d'Euripide.

On trouvera peut-être à redire que je n'aye pas fait mention dans cet Ouvrage

de plusieurs Peintres Italiens, & de quelques Flamans, qui ont eu du mérite. Je réponds à cela, que mon dessein n'a pas été d'écrire la Vie des Peintres, mais de faire un paralléle des Principaux des différentes Ecoles. Ce n'étoit pas la disette où je me serois trouvé d'opposer des Peintres François aux Etrangers, qui m'a fait agir de même; car j'avois encore un nombre considérable d'Artistes célébres parmi mes Compatriotes, dont je n'ai fait aucun usage, parmi lesquels on doit placer Perier, Stella, la Hire, du Frenoy, Blanchet, Loir, le Févre, Monoyer, Foreſt, Corneille, Parocel, Hallé, Bertin, Trémoliere, Verdier, le Weughel.

Je n'ai point fait mention de la Rose-Alba, parce que je n'ai pas parlé de Mademoiselle Cheron, qui s'est distinguée en France par les Portraits à l'huile, ainsi que cette Italienne s'est acquis une grande réputation par ceux qu'elle a faits au Pastel.

Au reste nous possédons aujourd'hui un Artiste, qui est infiniment supérieur dans l'Art de peindre au Pastel, à tous les Peintres qui l'ont précédé, & qui vivent aujourd'hui ; c'est le célébre la Tour, dont les Portraits ont la force & la vérité de ceux du Vandeick.

FIN.

Corrections & Changemens.

PAGE 8. *lig.* 17. les Sainte-Palaye.
20. *l. penult.* étudier.
29. *l.* 19. l'exigent.
35. *l. penult.* Françoiſe.
42. *l. dern.* faiſoit.
55. *l.* 14. ayent.
56. *l.* 11. chaque.
59. *l. penult.* *Coſtume.*
62. *l. ant.pen.* Laocoon.
78. *l.* 2. elles.
106. *l.* 19. Deſſein.
108. *l.* 13. ce Prince de la couleur.
121. *l.* 11. entre autres.
124. *l.* 12. négligeoit.
199. *l. penult.* peinte.
202. *l.* 14. ſaiſiſſent.
208. *l. penult.* compoſés, deſſinés, coloriés.
216. *l.* 18. le ranger.
220. *l.* 11. auſſi peu connu.

TABLE
DES MATIÉRES.

SECTION I. *Dessein de l'Ouvrage*, Page 3.

II. *Jalousie des Italiens contre les Peintres François*, 6.

III. *Des préjugés de certains Connoisseurs François*, 15.

IV. *L'Académie de Peinture établie à Rome par M. Colbert*, 20.

V. *Jugemens de quelques uns de nos Peintres, sur les Peintres Italiens*, 27.

L'ÉCOLE ROMAINE ET FLORENTINE.

VI. *Raphael & le Sueur*, 37.

VII. *Michel-Ange & le Brun*, 49.

VIII. *Léonard de Vinci & Jean Cousin*, 63.

IX. *Jules Romain & Fréminet*, 69.

X. *André del Sarto & Santerre*, 75.
XI. *Michel-Ange des Batailles & le Bourguignon.* 79.
XII. *Pietre de Crotone & Bon-Boulogne*, 82.
XIII. *Carle-Marate & Louis Boulogne*, 87.
XIV. *Le Guaſpre & Claude Lorrain* ,91.

ÉCOLE VENITIENNE.

SECTION I. *Titien & Blanchard.* 95.
II. *Tintoret & Van-Loo le pere*, 105.
III. *Paul Veroneſe & la Foſſe*, 112.
IV. *Palme le vieux & Rigaud*, 121.
V. *Palme le jeune & Largiliere*. 128.

ÉCOLE LOMBARDE ET BOLONOISE.

SECTION I. *Le Corége & Mignard*, 131.
II. *Le Parmeſan & Noel Coypel*, 144.
III. *Annibal Carache & le Parmeſan*, 150.
IV. *Le Dominicain & Jouvenet*, 158.
V. *Michel-Ange de Caravage & le Valentin*, 171.
VI. *Guide René & le Pouſſin*, 177.

VII. *Lanfranc & Vouet*, 185.
VIII. *L'Albane & Antoine Coypel*, 192.
IX. *Benedette & Deſportes*, 198.

ÉCOLE FLAMANDE.

SECTION I. *Rubens & le Moine*, 201.
II. *Krayer & le Puget*, 213.
III. *Rimbrant & de Troye le pere*, 223.
IV. *Tenieres & Wateau*, 227.
V. *Vandeick*, 234.

Fin de la Table.